

A. Verchin. Destinée. [Sept
jours en torpilleur.] Préface
de Gabriel Vicaire.
Illustrations de Ed. Carrier.
[4e [...]]

Verchin, Alexandre. A. Verchin. Destinée. [Sept jours en torpilleur.] Préface de Gabriel Vicaire. Illustrations de Ed. Carrier. [4e édition.]. 1896.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

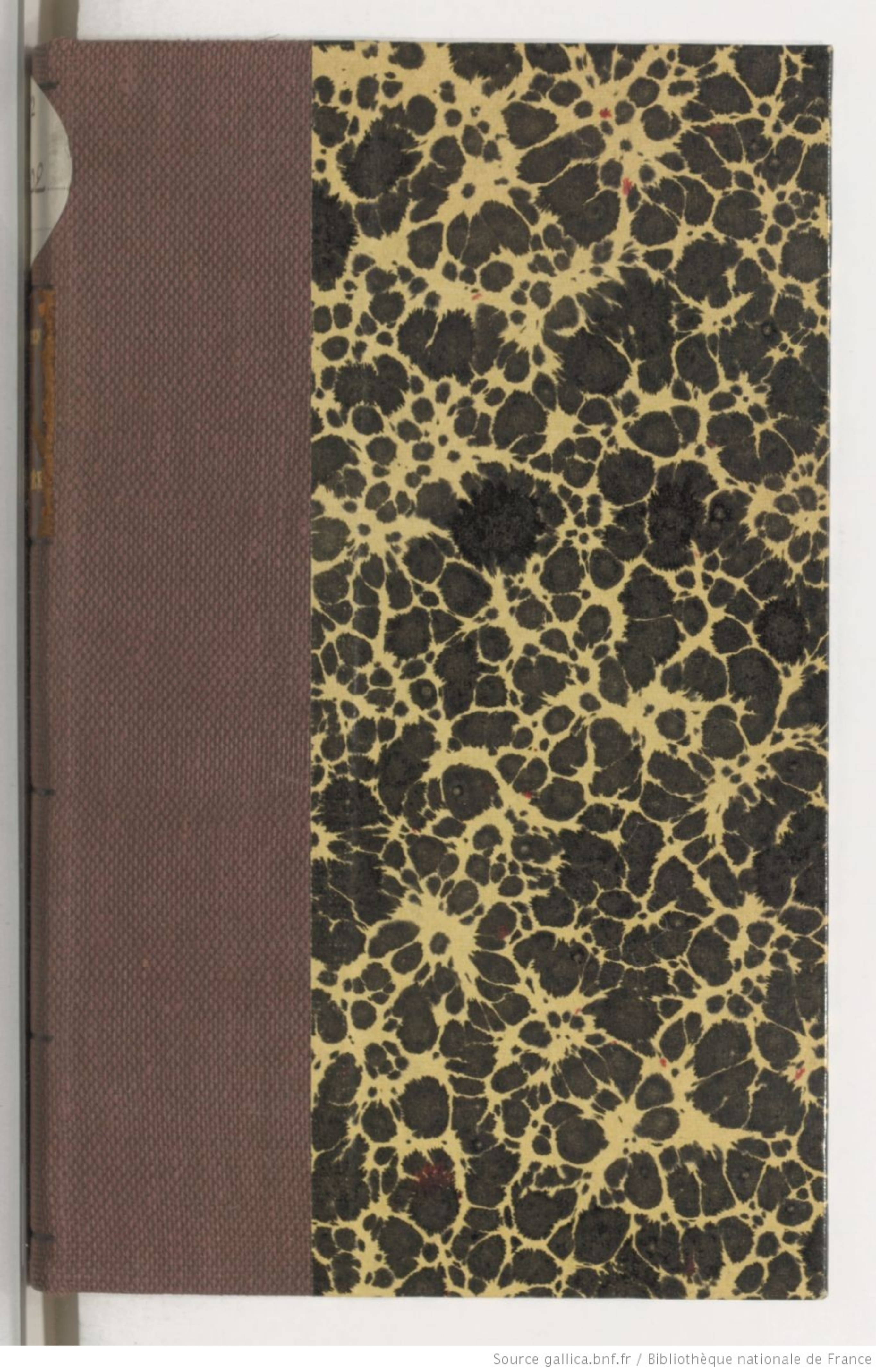
- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

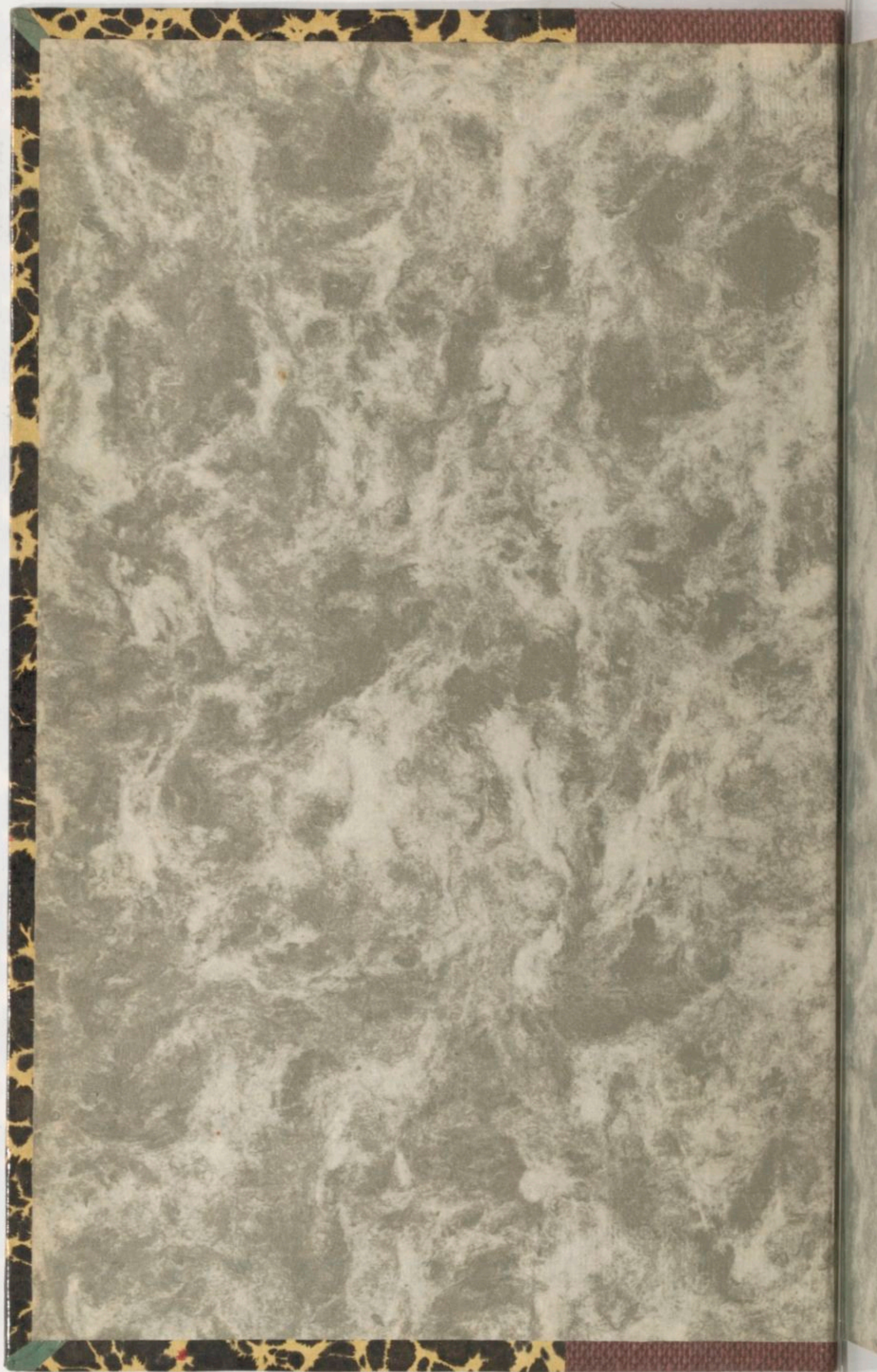
4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

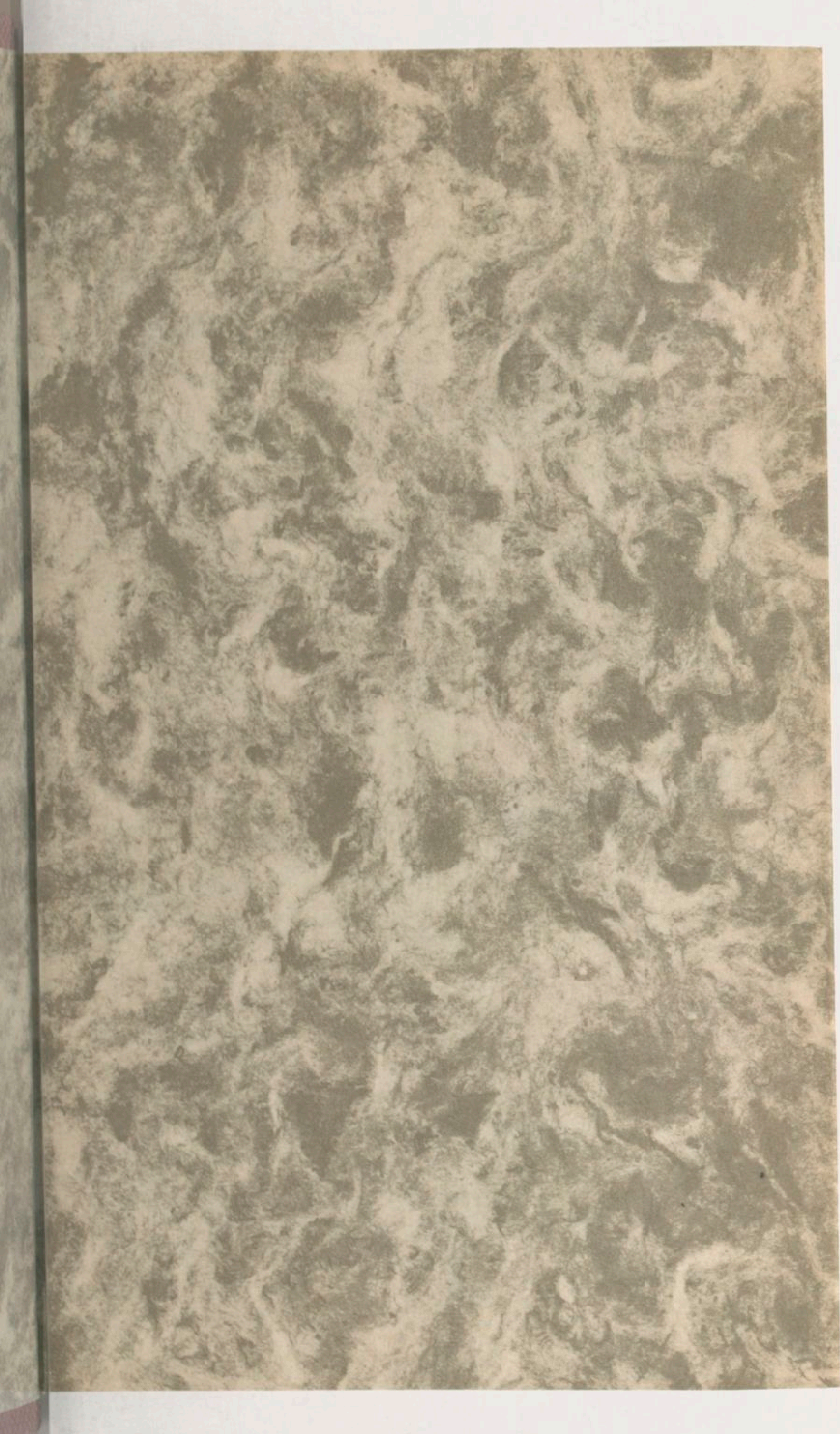
5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

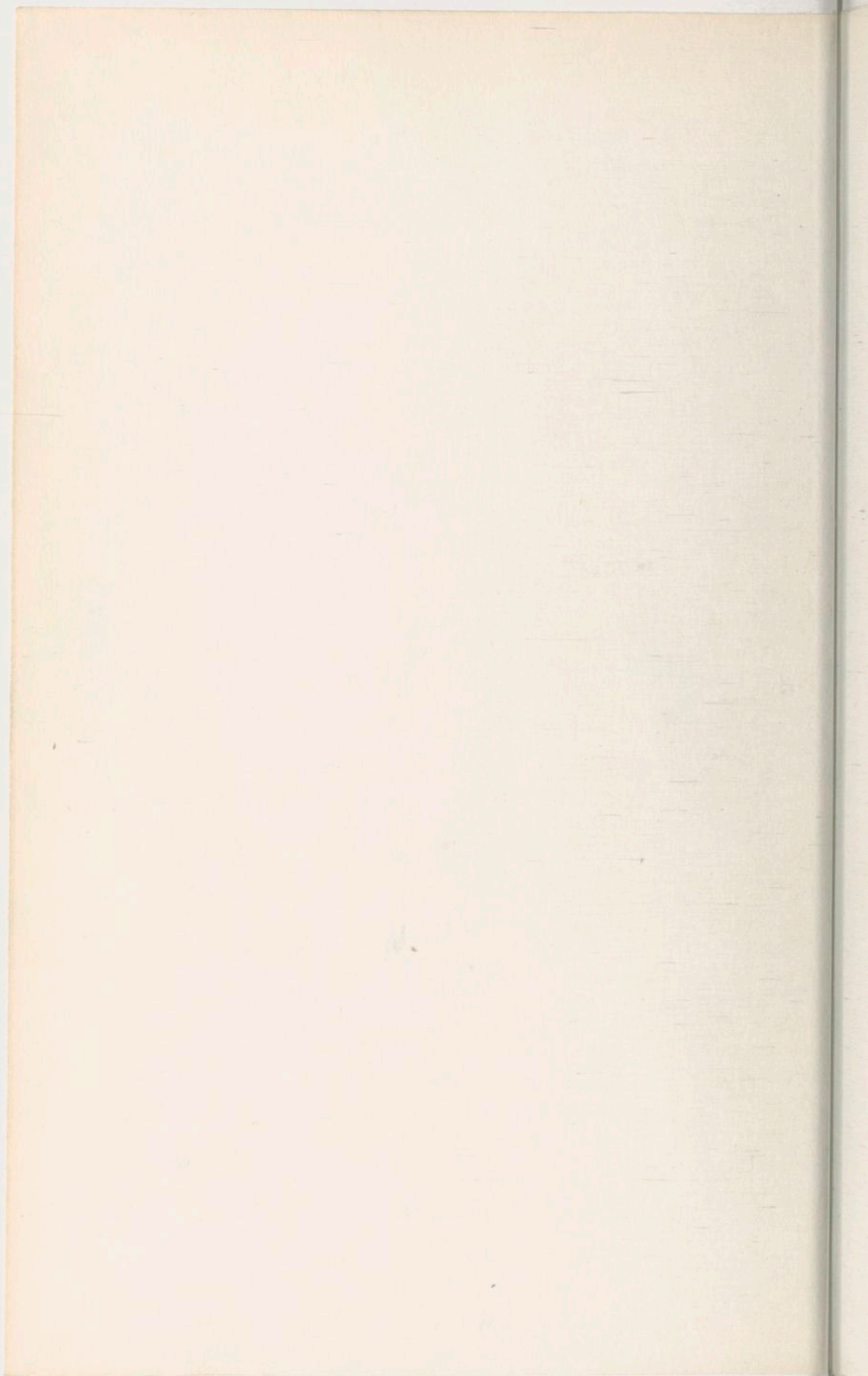
7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisationcommerciale@bnf.fr.

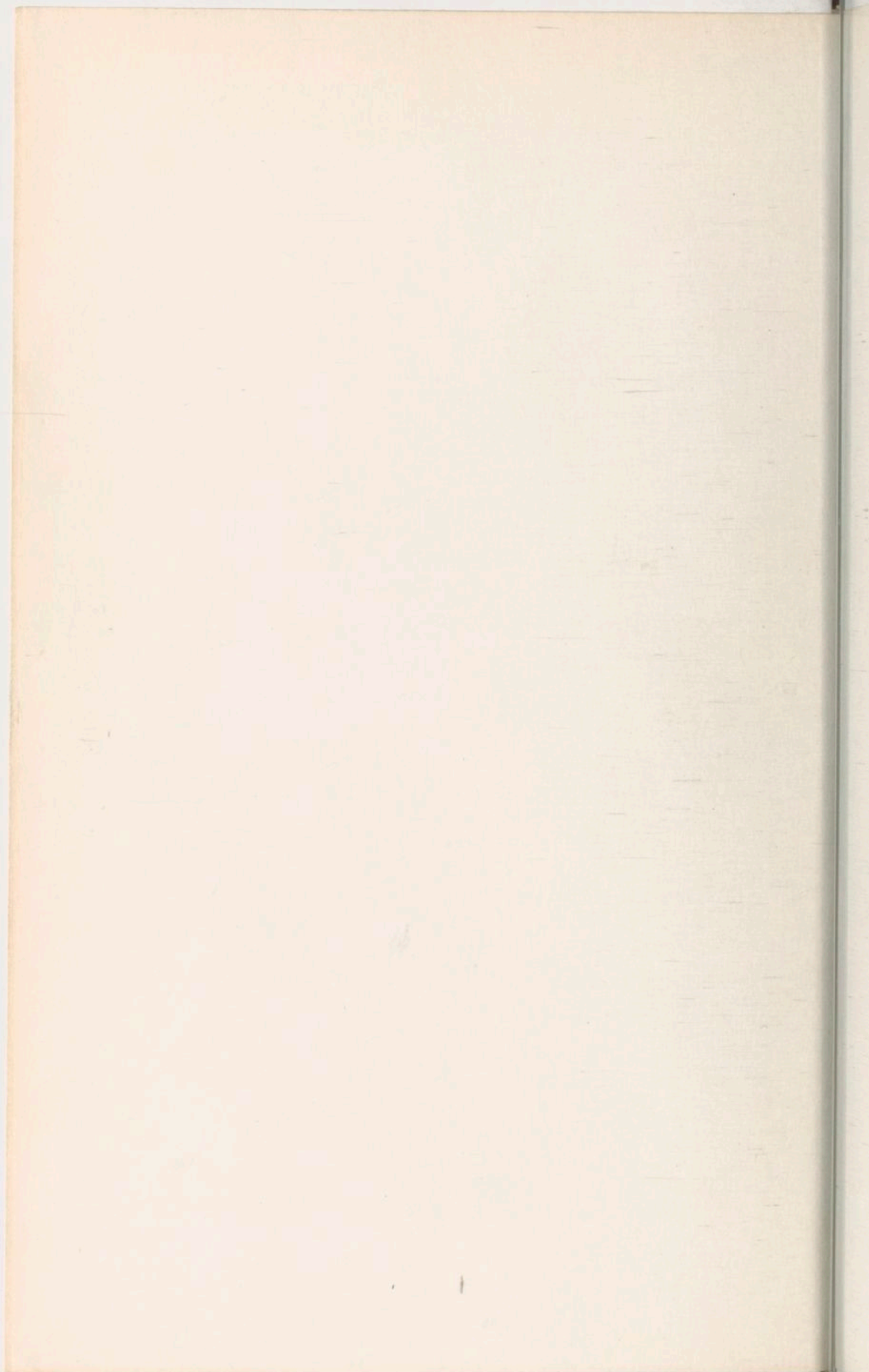


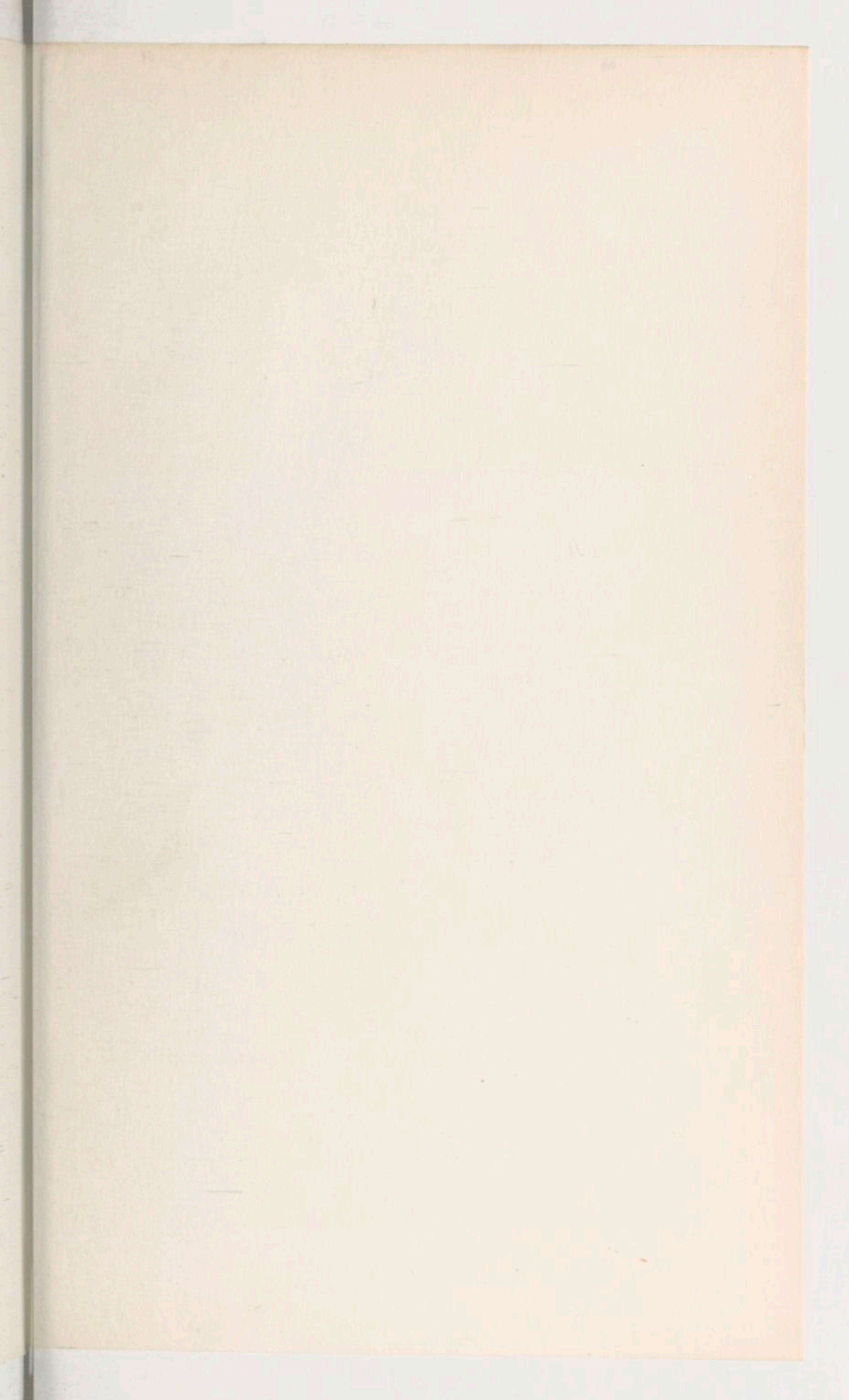


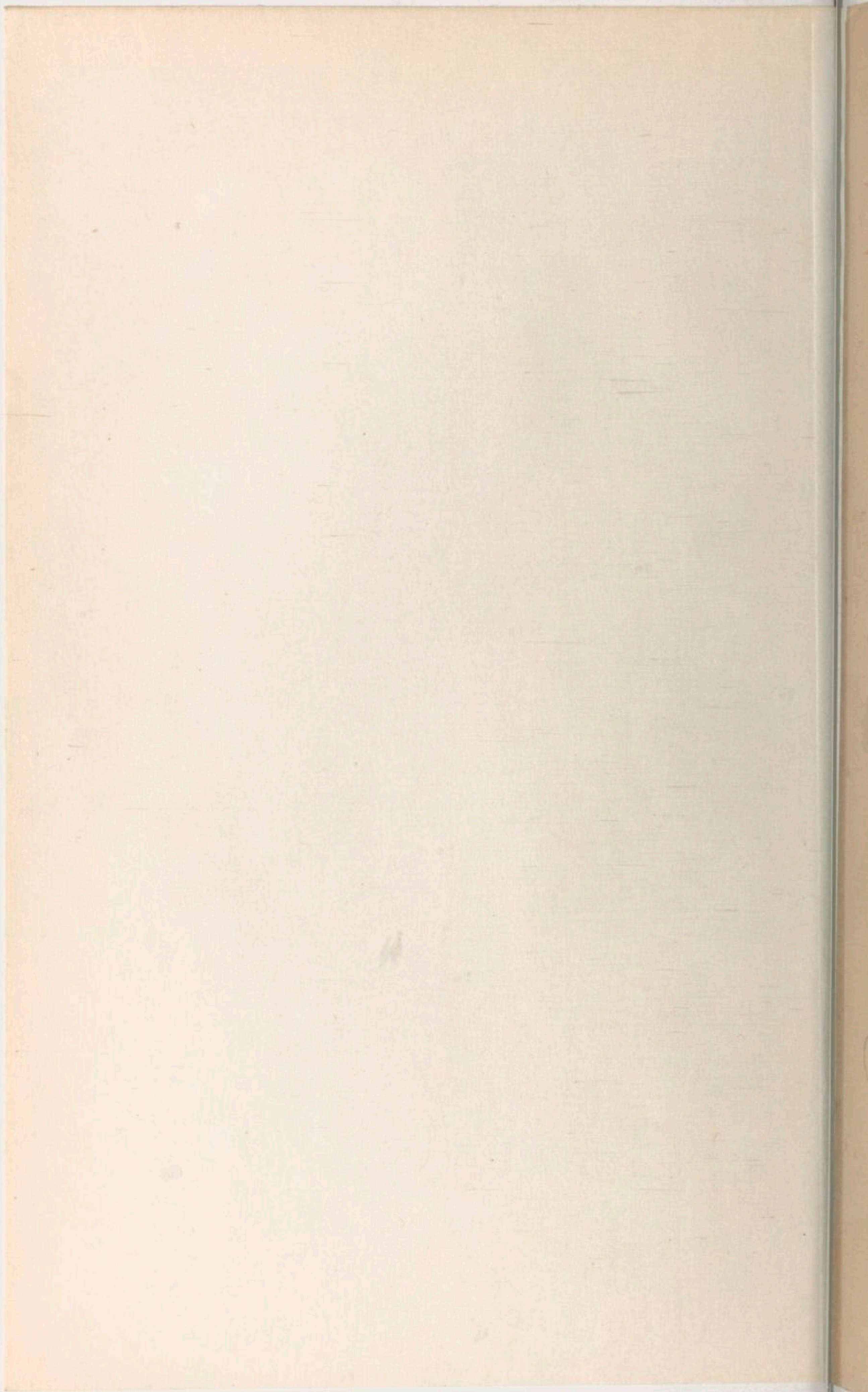


C.HOUDART 1989



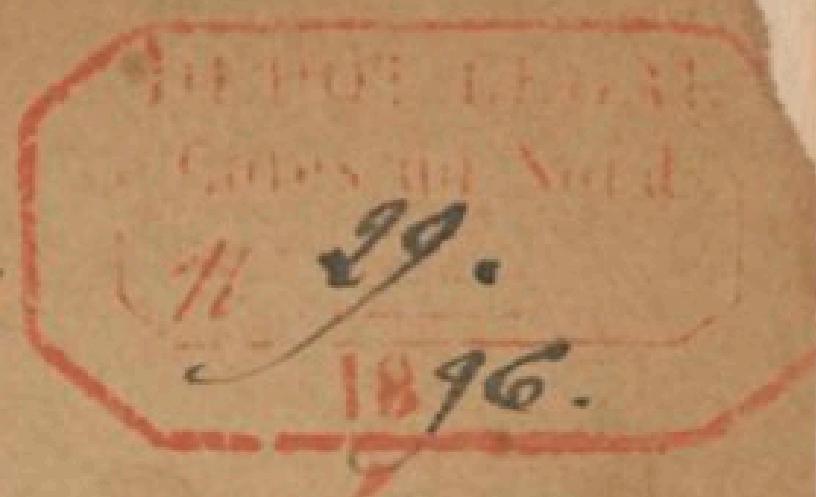






Quatrième Edition

A. VERCHIN



DESTINEE

PRÉFACE

DE

Gabriel VICAIRE

ILLUSTRATIONS

DE

ED. CARRIER

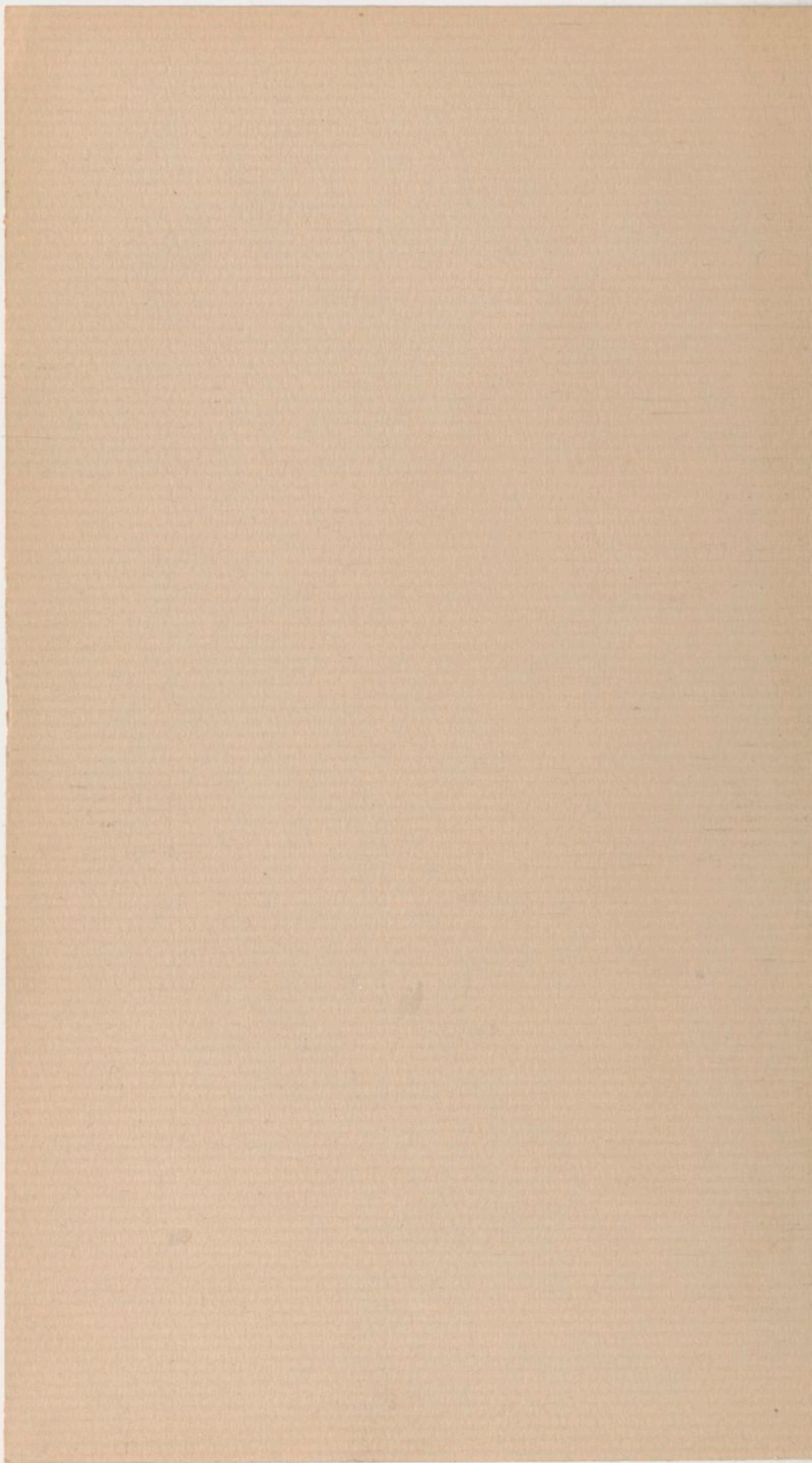


Ed. Carrier

RENNES

HYACINTHE CAILLIÈRE, ÉDITEUR

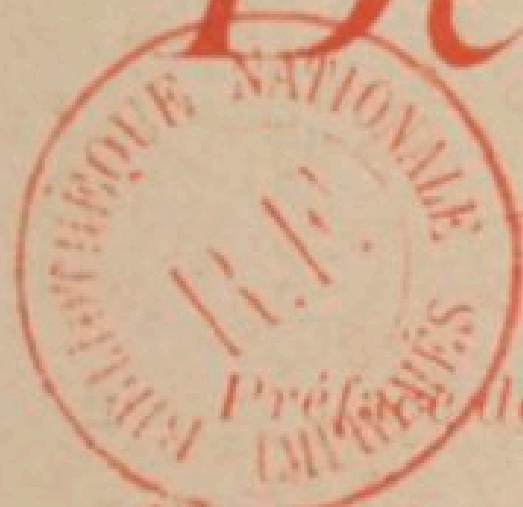
1896



Quatrième Edition

A. VERCHIN

Destinée



Préface de Gabriel VICAIRE

Illustrations de Ed. CARRIER

3085



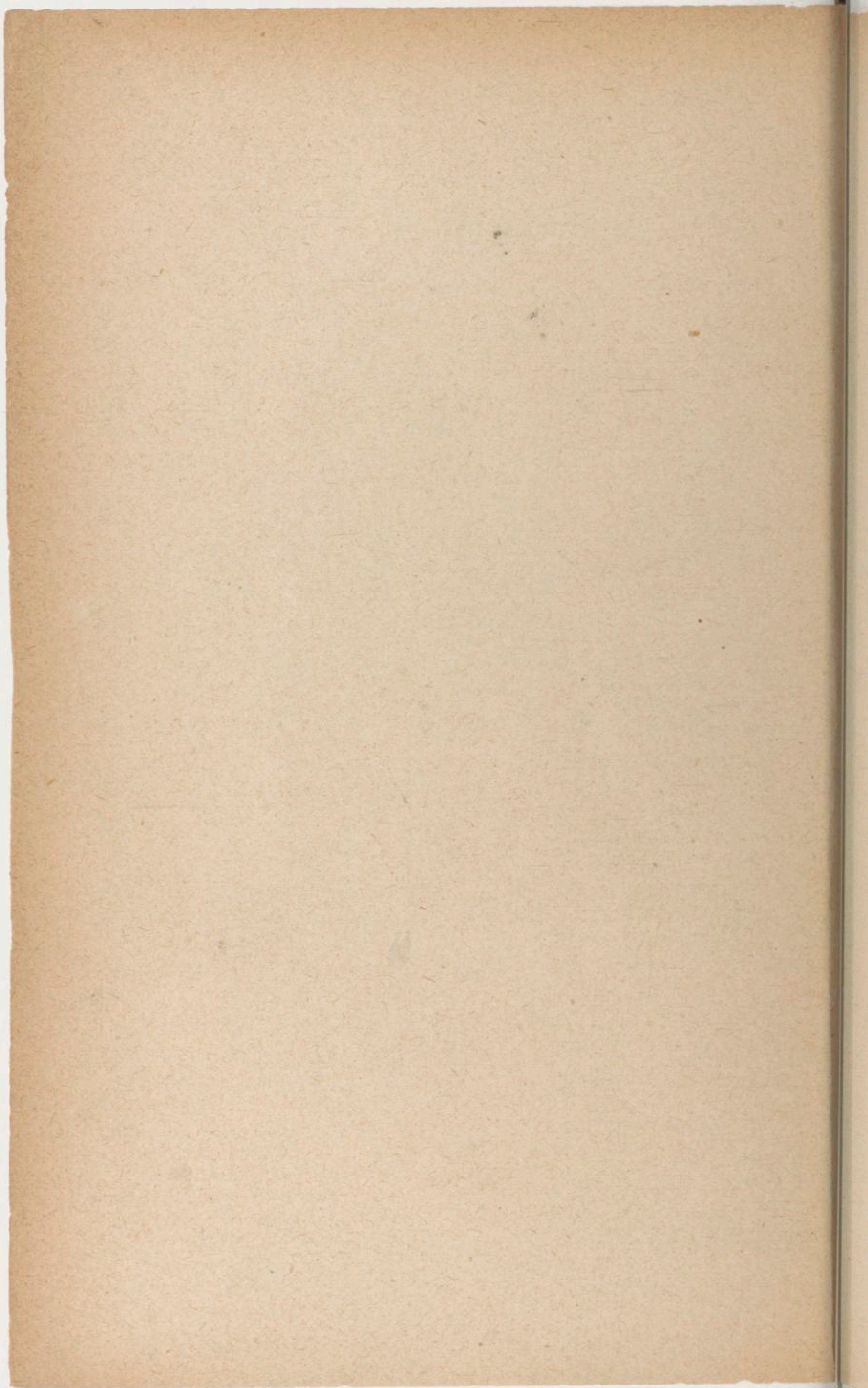
RENNES

HYACINTHE CAILLIÈRE, ÉDITEUR

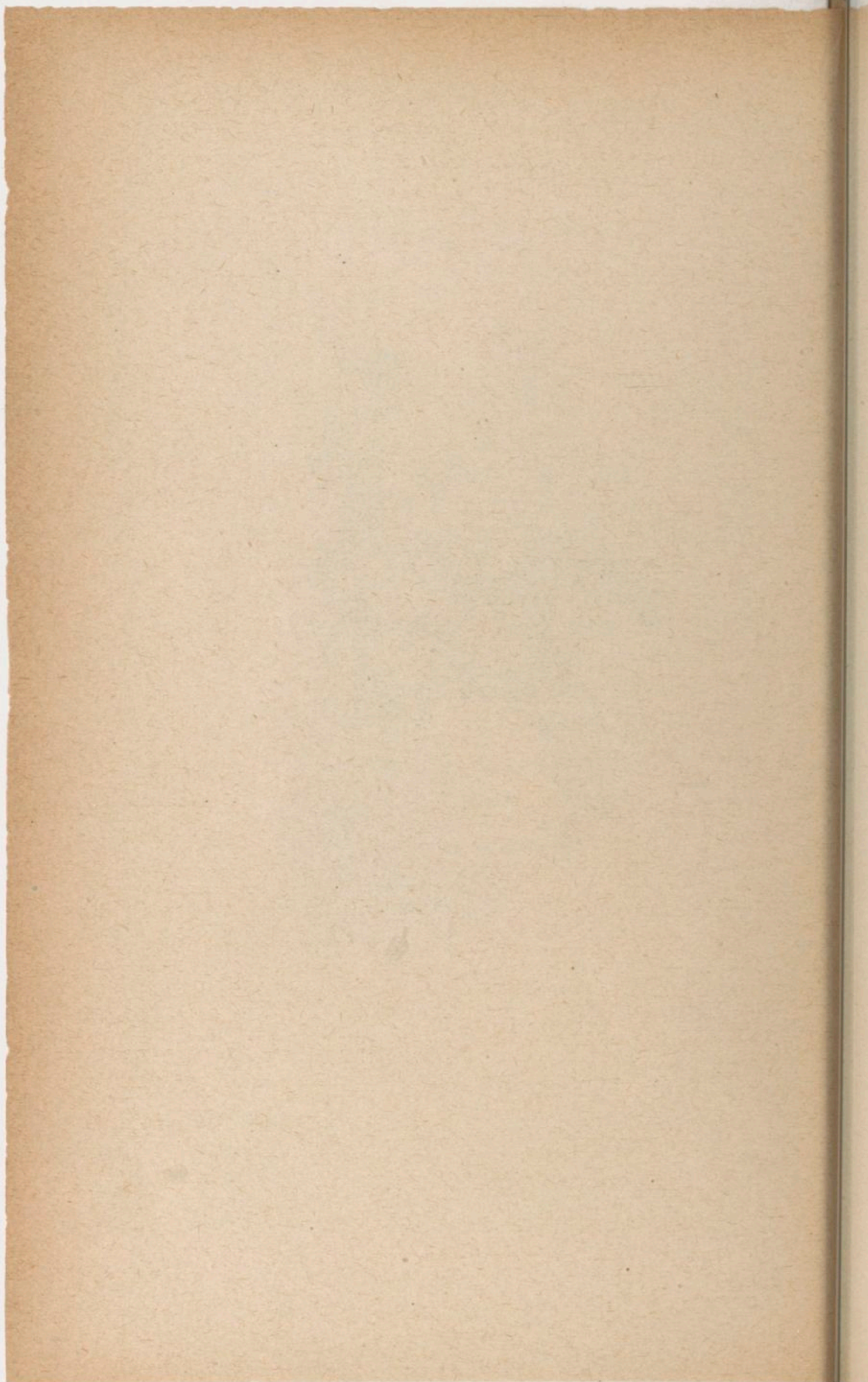
1896

8Y²

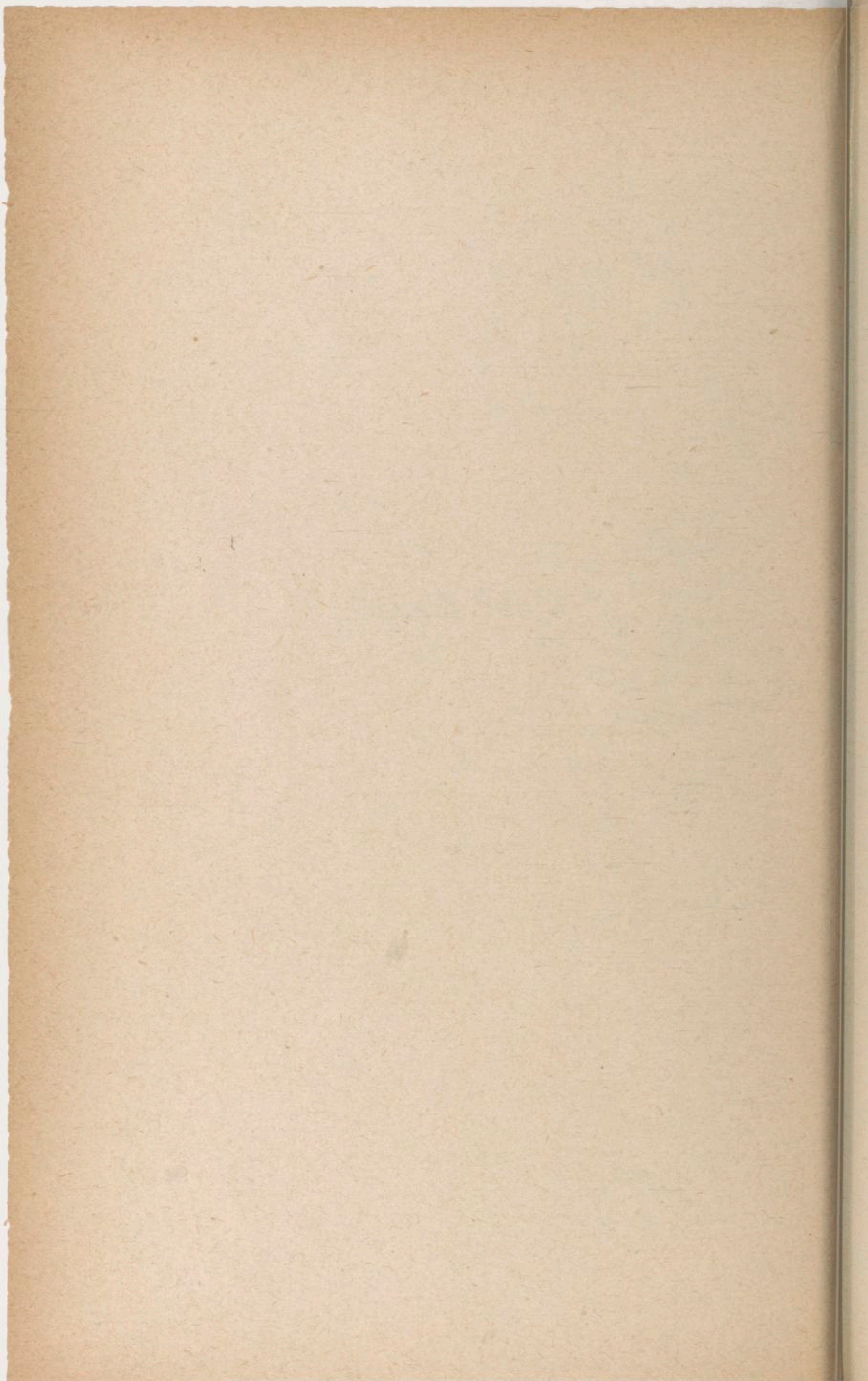
49902







PRÉFACE



PRÉFACE



Déjà connu par d'agréables piécettes et un beau volume de vers, HEURES TRISTES, qu'a excellemment présenté au public Parisien Charles Le Goffic, Alexandre VERCHIN s'affirme aujourd'hui comme un nouvelliste des plus délicats, un romancier de demain.

Bien entendu, c'est encore son pays aimé qui lui sert de cadre ; c'est toujours là son motif d'inspiration ! Ces Bretons, doux et têtus, ont vraiment leur Bretagne dans le sang. Ils ne s'en peuvent dégager, et c'est à merveille.

Car, en dépit de son abord passablement rude, elle est infiniment bonne, infiniment tendre, l'aïeule aux yeux pensifs, aux beaux cheveux blancs, la veuve, un peu triste, mais non point tant, — il s'en faut, — qu'on l'a voulu dire, avec sa coiffe de laine, envolée sur l'eau et son bouquet de roses blanches, d'ajoncs et de genêts, attaché à la ceinture.

Je l'ai vue, l'an passé, au bord de la mer joyeuse, de la mer terrible que surveille un troupeau de monstres, échappé des abîmes de l'Apocalypse ; je l'ai vue aussi devant l'âtre familial, filant paisiblement sa quenouille, sous la douce image de saint Yves, à deux pas des tranches de lard ; je l'ai vue en son lit clos ; je l'ai entendue chanter avec les cloches de

l'Assomption, au milieu des bolées de cidre d'or, non loin du cruchon de GWIN ARDANN, et ce chant, monotone et simple, qui va droit au cœur, me poursuit encore.

Je retrouve, dans mon souvenir, ce visage légèrement fruste et qu'on dirait taillé au couteau. Je revois ces yeux d'amour, ce sourire presque Divin.

La mer de Bretagne n'est pas la mer banalement coquette qui convient aux baigneurs bêtes, aux touristes désœuvrés, aux cocottes en rupture de ban. C'est une mer d'artiste, une mer de poète. Songez-donc ! Elle a contemplé tant de choses, et de si tragiques ! Elle sait tant d'histoires, et de si terrifiantes ! C'est là que, naguère, les prêtresses de Teutatès ont proféré leurs imprécations ; c'est là que Mary-Morgann apparaît encore, tous les sept ans, guettant la proie attendue, goule que rien ne peut assouvir. Ici est le tombeau d'Arthur, plus loin celui de Merlin, et le barde incomparable chante encore, sur les flots houleux, son chant qui ne

doit pas finir. A certaines heures on l'entend pleurer.

Et que de Saints au rude aspect, moines, évêques, seigneurs, paysans, durs laboureurs du sol sacré ! A quoi bon en tenter l'énumération ? Ils sont plus nombreux que les grains de sable sur la grève.

Que d'étranges apparitions, d'évocations fantastiques, de cauchemars troublants ! Ici, christianisme et paganisme se donnent encore fraternellement la main, on ne les distingue pas. C'est l'inextricable forêt des belles Légendes, la mer infinie des rêves.

Pourtant, ce bois feuillu est plein d'oiseaux qui célèbrent naïvement l'aurore. Cette mer effrayante s'égaie parfois, au soleil levant, au soleil couchant. Une grâce mélancolique est au fond de ses amertumes ; un charme subsiste en ses colères, et, trompeuse qu'elle est, elle sait du moins sourire.

Tout imprégné qu'il soit du merveilleux le plus sombre, ce pays reste calme et ne

tremble pas. Est-ce un idéal qui le soutient? Est-ce, tout simplement, l'affreuse eau-de-vie qui le console? Qui le dira? C'est le secret de l'âme Bretonne.

Et cette âme, j'y reviens à dessein, est véritablement bonne, simple et aimante. « Nous autres Bretons, dit volontiers le barde Quellien, nous avons de l'âme. C'est notre grand mérite. » Et rien de plus vrai. La terre de granit a gardé ses chênes. Dans leurs vastes ramures, retentit toujours l'éternelle chanson, la chanson sincère, tranquille et modeste, que l'espace attire et qui, tout naturellement, s'envole vers l'infini.

Il faut savoir gré à Verchin de nous avoir, avec grâce, gentillesse et exactitude, rendu un peu de tout cela, ici joliment sentimental, là, finement narquois, plus loin pittoresque à souhait, sans surcharge ni faux étalage de couleurs criardes.

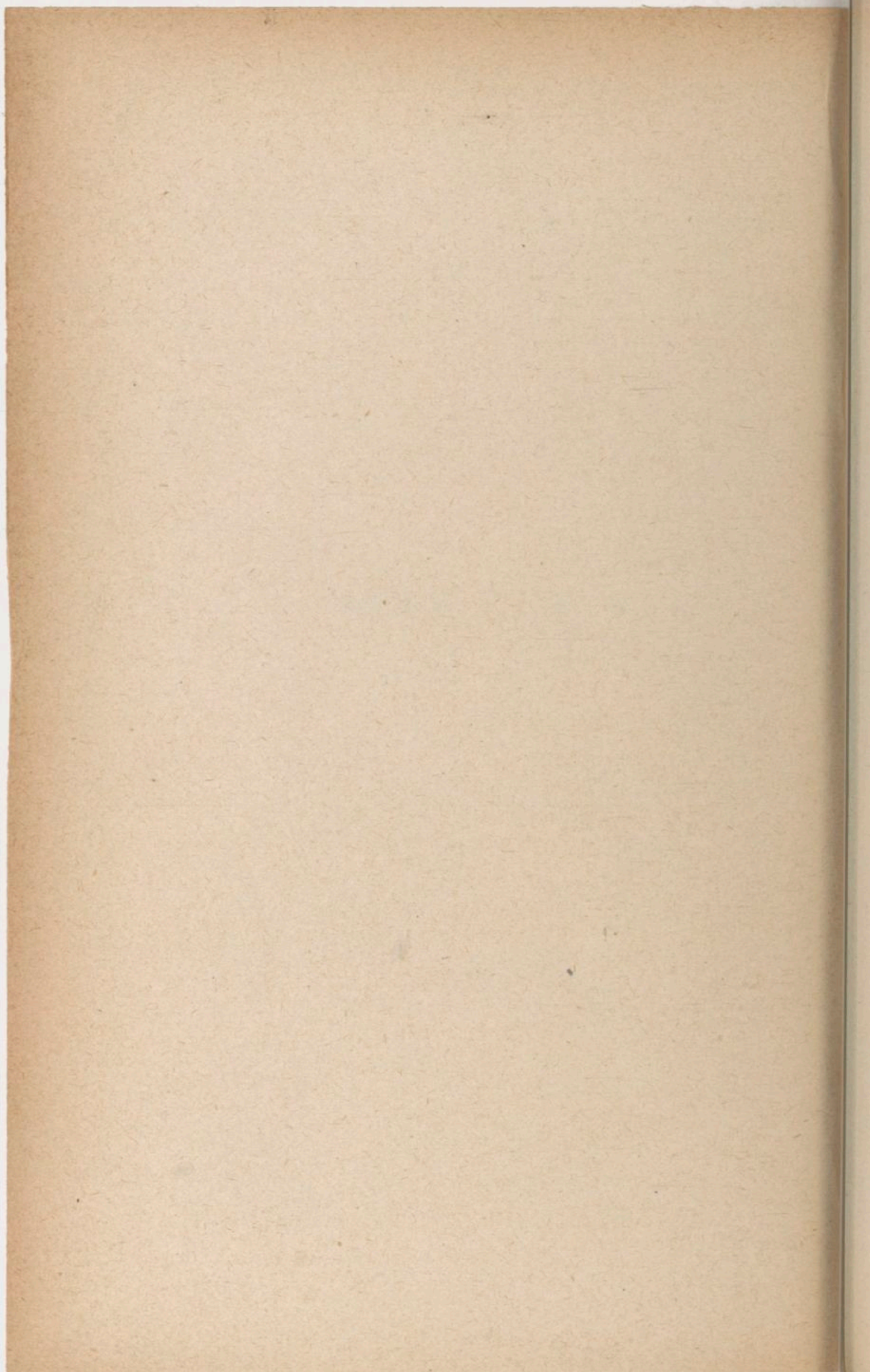
Il est digne de figurer sur la liste, déjà si longue et si franchement admirable, des poètes de race Bretonne. Sa place est

marquée dans cet orchestre où tous les instruments sont admis. Il y tiendra sa partie à merveille, il sifflera son air, il dira son mot.

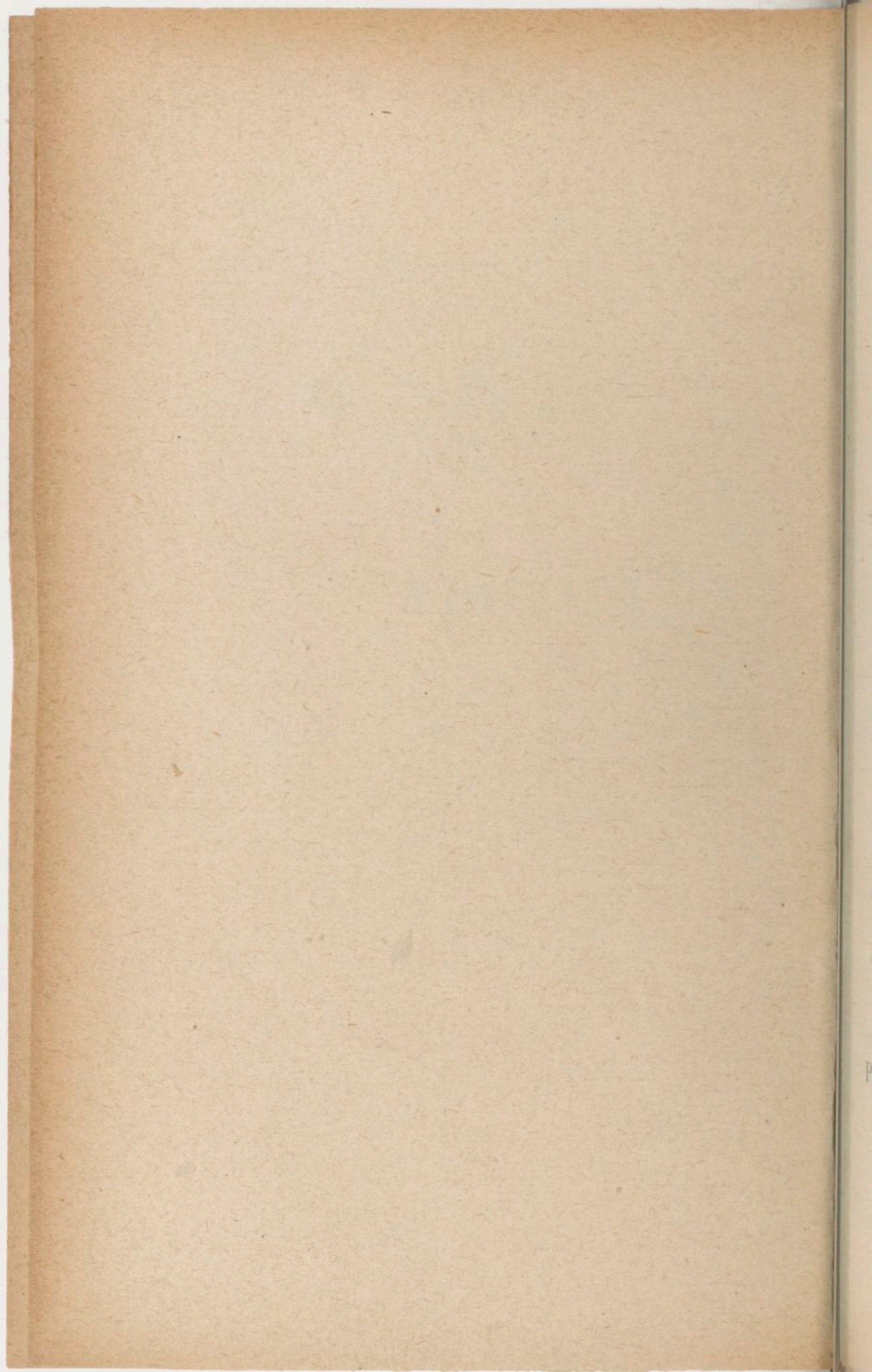
Et maintenant, à quand un beau, et grand, et complet roman sur la Bretagne? Il nous le doit.

Gabriel VICAIRE.

A MON PÈRE



DESTINÉE



I



- Alors tu pars ?
— Je prends l'express de 8 heures 30.
— Enragé Cornouaillais, va ! Quitter
Paris, le grand centre, le seul endroit

où l'on se sente vivre, pour de grandes landes mornes, tristes, sous le ciel gris. Brr ! Rien que d'y penser, j'en ai froid dans le dos !

Celui à qui s'adressaient ces paroles était un jeune homme de 23 à 24 ans. Tout en écoutant son compagnon, plus âgé que lui de quelques années, il procédait à la confection de sa malle, la petite malle de l'étudiant, solide et peu encombrante, compagne des voyages de garnis en garnis dans cette existence errante de la jeunesse laborieuse. Son interlocuteur, grand gaillard d'une trentaine d'années, nonchalamment enfoncé dans le seul fauteuil que contient la chambrette, continuait ses objurgations, sur le même ton, en suivant les volutes odorantes de la fumée de sa pipe.

— Drôle d'idée tout de même ! Que te manque-t-il donc ? A ton âge, à 23 ans, tu es déjà presque quelqu'un. Tu as su conquérir le public ; on te connaît, on

t'apprécie, on te lit. La vie s'ouvre devant toi sous la forme d'un chemin semé de roses, et de roses sans épines. Et au moment de donner le coup décisif, à la veille de la grande bataille, crac ! tu disparais de la circulation. Tout cela, sans raison, par boutade, comme une jolie femme nerveuse. — « J'ai le mal du pays ! » — Beau prétexte ! Est-ce que le pays n'est pas là où l'existence est large, facile, de nature à contenter nos aspirations, nos désirs ! Mais voilà : tu es poète, celtique, amoureux peut-être, c'est-à-dire trois fois fou. Oh ! Henri, Henri ! barde du moyen-âge, égaré dans notre civilisation moderne, tu finiras à l'hôpital des pauvres ou à l'hôpital des fous ! — J'ai dit.

— Que veux-tu, mon pauvre Ernest, c'est plus fort que moi. Ma Bretagne me manque.

— Ta Bretagne ! ta Bretagne ! Et qu'a-t-elle donc de si séduisant, ta Bretagne ? Prends un dictionnaire de

géographie — les dictionnaires de géographie sont la sagesse des nations en matière psychologique. — Tous te diront que c'est un pays pauvre, aride, sauvage, que sais-je encore. Mais vous semblez vous poser en race à part, vivant du passé, des traditions d'autrefois. On vous a fait la réputation de gens rêveurs, errant dans les sombres landes sous le sombre ciel, chantant au vent de mer une chanson de trépassés. Votre luth n'a qu'une corde, la quatrième, celle qui sert en musique à exprimer les mélodies tristes, pleines de larmes. Et vous vous y complaisez, en entêtés que vous êtes, parce que cela fait bier, à notre époque où l'on veut rire quand même pour ne pas trop pleurer, de s'ériger en poètes du rêve doux et chaste, langoureux, comme le premier soupir d'une vierge. O Arvers ! voilà ton œuvre ! ces vieux débris là ont tous à vingt ans un cœur ayant son secret et une âme ayant son mystère ! — Parfaitement !

— Mais mon cher...

— Ta, ta, ta, je te vois venir. Tu vas me servir ta vieille rengaine : — c'est le pays qui le veut ; on garde profondément empreint au cœur le cachet de la terre natale ; la bonne mère revit dans ses fils ! — Je connais cela. Tu as prétendu me donner ainsi le mot de l'énigme, et actuellement encore, je l'avoue en toute sincérité, je ne comprends pas.

— Si tu ne me comprends pas, mon cher Ernest, si toi et nos amis cherchez inutilement le mot de l'énigme, c'est que, (toujours ma vieille rengaine), c'est que vous n'êtes pas de la même race que la mienne... Nous autres, Bretons, nous sommes ainsi faits, que partout où nous vivons, nous restons les mêmes, contemplatifs et rêveurs. La terre d'Armor, dont nous sommes pétris, est trop dure pour que nous puissions nous façonner à une existence autre que la sienne. Les impressions étrangères glissent sur nous, adoucissant parfois à

la longue ce qu'il y a d'anguleux dans notre surface, mais nous ne les sentons pas assez pour qu'elles nous modifient.

« Voilà 1900 ans que la civilisation latine s'est implantée chez vous, s'y est fondue avec les races gauloises dans cet immense creuset qu'on appelle la conquête romaine. Nous sommes encore les Celtes et nous le resterons tant qu'un menhir se dressera dans nos landes, tant qu'il y aura en Bretagne un homme parlant breton. Chez nous, nous sommes complets. Transportés ailleurs, il nous manque quelque chose, et ce quelque chose, c'est le pays avec son climat, sa vie, ses légendes. Brizeux l'avait bien compris, quand il disait :

Ah! ne quittez jamais le seuil de votre porte,
Mourez dans la maison où votre mère est morte.

« Nous sommes une race à part, comme tu le disais tout à l'heure, sans éléments hétérogènes, et si nous voulons nous identifier avec un sol autre que le

nôtre, le vieux fond est toujours là qui nous empêche de mentir à nous mêmes.

« J'admire Paris, mais je ne le comprends pas avec ce sens intime qui me fait comprendre le « chez nous ». Vos costumes, votre langage, vos aspirations, tout cela diffère tant. Jusqu'à vos oiseaux qui me semblent chanter dans une autre langue que là-bas. Aussi je suis resté breton de Bretagne à Paris.

« Et puis, c'est là que j'ai vécu, là que j'ai ressenti les premières impressions qui font l'homme; c'est là-bas que reposent les miens.

« Tu souris? — Je te devine. — Quelque amour mystique, n'est-ce pas? — Eh bien, oui, mon ami, un amour profond, intime; un véritable amour de « kloarec » comme on en rencontre dans nos « sônes ». Même l'amour, nous ne le comprenons pas comme vous. Aimant par le cœur et non par le cerveau, nous ignorons tous ces raffinements, toutes ces batailles qui font de l'amour une sorte de drame, fort

complicé, où triomphe la diplomatie. On s'est habitué à vivre l'un près de l'autre, et cette affection, qui commence très jeune, reste toujours jeune. Le mariage est la fin de cette histoire tranquille et douce. Ce n'est pas la fin d'un roman.

— Jusqu'à présent, c'est très bourgeois.

— Eh, mon cher, les amours les plus heureux ne sont-ils pas les plus simples, de même que les peuples heureux sont ceux qui n'ont pas d'histoire ?

— Paradoxe ! — Paradoxe ! et trois fois paradoxe ! Enfin. Et cet idéal ? Présente-le moi.

— La présentation sera courte. Elle a 17 ans ; elle s'appelle Jeanne ; elle habite Douarnenez. Nous étions orphelins tous deux et notre affection naquit de notre première douleur. C'est une sainte et bonne fille, toute simple, je t'assure. Elle vit avec son grand père, un vieil organiste aveugle, dont elle est la joie.

Là-bas, au pays, on l'appelle « la bonne demoiselle. » Tu la connais maintenant.

— Oh ! ces poètes ! De quelle auréole ils entourent l'être aimé ! Je ne sais si je dois te plaindre ou t'envier. Toute réflexion faite, je t'envierais, je crois. Illusion ou réalité, tu as un rêve, quelque chose de solide dans le cœur, et mon cœur de Parisien sonne creux comme ma caboche d'écervelé. Il faudra que tu m'emmènes un jour me soigner en Bretagne. Une cure psychologique !

— Viens avec moi.

— Comme cela ! tout de suite ! Oh ! non. Il faut un régime préparatoire, des prolégomènes. Pour me donner un avant-goût, je vais t'accompagner au chemin de fer... » Et les deux amis se rendirent à la gare.

Ernest serra la main du voyageur, et resta un instant sous le préau de l'embarcadère, regardant le train s'éloigner.

Si vous aviez été là, lecteur, vous auriez entendu le sceptique, le blasé,



murmurer tout bas : « Voilà un heureux. »

II



En descendant de wagon, l'étudiant
remit son bulletin de bagages au
conducteur de l'omnibus qui fait le
service à domicile, puis il s'en alla à

pied, savourant le plaisir de fouler le sol du pays, d'entendre craquer, sous le talon de sa bottine, le sable de la route.

Douarnenez était bien changé depuis son dernier voyage. Le chemin de fer y arrivait maintenant, et, pour relier la ville à la gare, on avait jeté un immense pont de fer par-dessus l'anse de Pouldavid, au port Rhu. Sur la route de Quimper, autrefois déserte, deux rangées de maisons, récemment construites, étalaient leurs enseignes neuves et leurs façades blanches.

Henri regardait tout cela en passant, humant avec délices les émanations salines de l'océan, heureux de respirer cette bonne brise vivifiante à laquelle ses poumons n'étaient plus habitués.

Il atteignit enfin la vieille ville et la retrouva telle qu'il l'avait laissée, avec ses maisons basses, ses toits d'ardoises, ses rues en pente et mal pavées. Puis il monta la côte qui mène

à Ploaré, et, à mi-chemin de l'église, devant une barrière de bois, appuyée de chaque côté sur deux murs gris, il s'arrêta.

C'est là que demeurait l'organiste.

Quand on avait poussé la barrière donnant sur la route, on se trouvait dans le jardin, annexe inséparable des maisons bretonnes, un jardinet modeste, où poussaient quelques légumes, quelques fleurs en été, gai à l'œil avec son parterre moussu et ses allées soigneusement sablées.

Au fond, on apercevait la façade de la vieille maison, à demi dissimulée sous les glycines et sous le lierre, et, quand un rayon de soleil, se jouant à travers les feuilles, venait éclairer les vieux murs de granit où les parcelles de mica scintillaient comme les paillettes d'or d'une robe de ballerine, tout cela prenait un air réjouissant et calme qui allait au cœur.

Lorsque Henri entra dans le jardin,

une voix s'élevait, accompagnée par l'orgue.



Le jeune homme s'arrêta pour écouter.
Il reconnut alors un ancien Noël, qu'on

lu chantait, étant enfant, pour l'endormir, mais la chanson d'autrefois, si naïve, devenait belle et presque grande, ainsi interprétée. Il s'approcha.

Par la fenêtre ouverte, il aperçut le vieil artiste, assis devant son clavier; près de lui, penchée sur son épaule pour mieux suivre les lignes noires de la partition, une jeune fille chantait.

Rien de gracieux comme ce groupe, saisissant contraste de la vie : l'être qui naît et celui qui va disparaître, unis tous deux dans la même pensée, dans l'art intime également senti. Parfois, quand l'enfant s'inclinait un peu plus, ses mèches blondes se mêlaient aux cheveux blancs du vieillard et la mélodie montait, pénétrante et douce.

Henri entra. Au bruit de la porte qui s'ouvrait, l'organiste s'arrêta, cherchant à reconnaître, au pas, le visiteur inattendu, suppléant ainsi au sens qui lui manquait par cette merveilleuse

délicatesse de l'ouïe qu'ont tous les aveugles. Il n'en eut pas le temps. Deux cris venaient de retentir : « Henri ! — Jeanne ! » Et les jeunes gens étaient déjà dans les bras l'un de l'autre.

Ce fut alors une scène charmante de tendresses échangées entre ces trois êtres qui avaient concentré en eux tout ce qu'ils avaient d'affection.

On allait enfin retrouver ces bons instants d'autrefois pendant deux grands mois, et l'on faisait déjà mille projets.

— Tu verras que nous avons pensé à toi, disait Jeanne. Tous les jours j'arrangeais moi-même ta chambre, la voulant belle, comme quand tu étais là. Elle est prête à te recevoir, telle que tu l'as laissée. Rien n'a été changé de place : le livre que tu lisais est encore sur ta table, ouvert à la page inachevée. Viens voir comme on t'a soigné, vilain voyageur.

Et elle entraîna l'étudiant vers l'escalier.



— Nous sommes toujours voisins, tu sais, et je pourrai te gronder si, le soir,

tu t'oublies sur tes livres. Maintenant je
te laisse et vais retrouver grand père.
Dépêche-toi.

III

Jeanne avait dix-sept ans. C'était une gracieuse fille, toujours la chanson aux lèvres et le rire dans les yeux, de grands yeux bleus de vierge blonde. Toute la journée elle allait, trottinant par la

maison, mettant ici une fleur, changeant un bouquet de place, bavardant avec Nanette ou avec son grand père. L'organiste l'avait surnommée en riant : « la petite fée » ; les pauvres de Douarnenez l'appelaient « la bonne demoiselle. » C'est qu'elle avait un mot affectueux pour tous, une façon si douce de donner !

L'arrivée d'Henri ne changea rien à l'existence que l'on menait au Kergos. Le jour on rendait visite à quelques amis, ou bien, quand il faisait beau, les deux enfants s'en allaient, suivant la grève, causant de mille choses ou lisant les vers de Brizeux, le poète préféré de Jeanne.

L'organiste ne voulait pas les accompagner dans ces courses. — « Je vous embarrasserais, disait en souriant le vieillard. Et puis, mes enfants, vous n'oseriez pas admirer tout haut ce que je ne puis voir que par le souvenir. A votre âge tout semble si beau ! »

Et l'aveugle se remettait à son clavier.

Les soirées se passaient tranquillement dans le salon, en longues causeries auprès de l'aïeul. Nanette tricotait. Quant à Jos, il trouvait toujours une de ces belles histoires d'antan à conter. Il avait tant vu, le digne homme, dans ses longues campagnes ! Mousse à treize ans, il n'avait quitté son métier que passé la cinquantaine, quand les parents de Jeanne lui avaient offert une place au foyer, près de sa femme.

Le brave marin idolâtrait la « *petiote* » comme il disait. Vrai, si ce n'était pour elle, il y a beau temps qu'il aurait repris la mer, la grande mer, sa patrie à lui, dont il avait la nostalgie. On était encore solide et paré comme le plus fin gabier. Mais, voilà ! A terre, il y avait une petite « *enjoleuse* », qui vous faisait passer par ses quatre volontés d'enfant gâté. Alors Jeanne embrassait Jos en souriant et le bonhomme, mi furieux, mi ravi, se taisait.

IV

Un dimanche matin, comme Henri descendait la côte de Ploaré, il fut tout surpris de l'agitation qu'il remarquait sur la route. Ce jour-là, la physionomie de la petite ville, d'ordinaire si tranquil-

lement provinciale, était complètement changée. C'étaient les élections.

Dès l'aube, un mouvement inusité avait animé les rues et les carrefours. A chaque pas, on rencontrait des groupes d'hommes, petits commerçants ou marins pêcheurs, discutant avec ardeur les mérites de leurs candidats respectifs, écoutant les discours plus ou moins imagés des *fortes têtes*, improvisés orateurs pour la circonstance. Et puis, après avoir beaucoup discouru, on allait chez l'aubergiste voisin chercher dans un verre de « *gwin ardann* » (le vin qui brûle), — c'est ainsi qu'on appelle l'affreuse eau-de-vie qui empoisonne nos ports de pêche, — quelques arguments propres à clouer les adversaires.

Les jours d'élections sont jours bénis pour les aubergistes de Bretagne, gens pratiques, sachant fort bien recevoir de la main droite l'argent des monarchistes, de la main gauche celle des consommateurs républicains, ce choix de la main

qui reçoit leur paraissant être une concession suffisante aux opinions de chacun.

Cette fois, c'était le candidat ouvrier, un nommé Le Gaudec, qui tenait la corde. Un type, ce candidat. Il avait fait un peu de tout. Sorti de très bas, il était arrivé, à force de patience, à se faire une certaine situation. Par un sentiment naturel à tous ceux qui sont parvenus à la dure, il se persuada qu'il avait à jouer un rôle dans son pays, et il avait voulu se lancer dans la politique. Mais le Breton est fier, même quand il fait profession d'idées égalitaires, et tous les partis lui avaient fermé la porte.

Le Cornouaillais, comme les jolies femmes, pardonne souvent une blessure faite à l'amour, jamais une blessure faite à l'amour-propre. Aussi Le Gaudec jura-t-il une guerre à mort à ceux qui l'avaient dédaigné. Bel homme, ayant acquis, pendant qu'il était dans les affaires, l'habitude du paysan, doué d'un

certain bagoût, il se jeta à corps perdu dans un radicalisme à outrance, prêchant la guerre au capital, rompant en visière, du bec et de la plume, à tout ce qui avait apparence de bourgeois.

Les populations bretonnes sont ainsi faites que, malgré leur esprit posé, elles adorent tout ce qui brille et se laissent facilement entraîner à écouter les phrases sonores et les grands discours. Le peuple breton est un peuple souverainement artiste, aimant les jolies histoires, très entêté, mais aussi très enfant. Ce qui lui manque pour être une race de chanteurs, c'est le soleil du Midi. D'reste, un auteur contemporain l'a dit : « Dans tout Breton, il y a la moitié d'un Gascon. »

Le Gaudec avait donc pu facilement jouer son rôle d'indispensable, et ses partisans, — car il en avait, — faisaient une rude propagande, allant de groupe en groupe, d'auberge en auberge, tantôt hués, tantôt applaudis, mais fiers de leurs fonctions de délégués.

— Jésus Dieu, disait la vieille Nanette,
en revenant de la messe, accompagnant



l'organiste appuyé sur son bras, c'est-il
pas vraiment pitié, monsieur, de voir

tant de gens par les rues, au lieu d'être à l'église le jour du bon Dieu.

Et la bonne vieille grommelait, donnant au diable tous ces hommes massés sur la Grande-Place, et tâchant d'éviter à son maître, dans cette bousculade, le choc d'un électeur plus ou moins solide sur ses jambes, quelque fermes que fussent ses convictions. Hélas ! combien de convictions ne résistent pas plus que les jambes à l'influence de l'eau-de-vie !

Tant bien que mal, l'organiste et sa compagne regagnèrent leur faubourg. L'agitation de la ville n'était pas montée jusque là, et le quartier, habité par de vieux ménages de pêcheurs, braves gens revenus des vanités de ce monde, avait conservé son air honnêtement paisible des autres dimanches.

De loin en loin, assis sur le seuil de sa porte, l'inévitable brûle-gueule entre les dents, un vieux matelot, en train de réparer ses filets pour la pêche du lendemain, soulevait son béret au passage

de l'aveugle et de Nanette, les saluant d'un bonjour sympathique. Alors on s'arrêtait un instant pour faire *un bout de causette*. Toujours le même sujet : des nouvelles de la famille et des nouvelles de la pêche ; cela n'allait pas fort ; les grandes sennes avaient détruit le poisson de la baie ; il était temps qu'on s'occupât, là-bas, à Paris, du sort des marins des côtes ; on votait aujourd'hui pour des gens qui avaient fait un tas de belles promesses : on verrait bien s'ils les tiendraient.

Tout cela avec un air sceptique qui n'indiquait pas grande confiance pour l'avenir. Puis le marin se remettait au travail et l'organiste continuait son chemin.

Le soir venu, à part quelques électeurs qui avaient dû faire leur devoir jusqu'au bout, à en juger du moins par leur attitude joyeuse de gens n'ayant rien sur la conscience et trop de choses sur l'estomac, et qui parcouraient les rues

chantant à pleines voix (et quelles voix !) des refrains plus ou moins de circonstance, tout était rentré dans ce bon calme provincial qu'on n'apprécie pas assez.

V

Cependant l'époque du retour à Paris approchait pour Henri ; Paris avec son labeur de tous les jours, la petite chambre de la rue des Ecoles, où il fallait vivre seul, sans autre compagnie que

les souvenirs, alors qu'à Douarnenez on était si bien !

La veille du départ, il fut convenu que Jeanne et Henri iraient avec Jos au pardon de Sainte-Anne de la Palud, pardon célèbre dans toute la Bretagne.

On avait emprunté à un voisin, empêché ce jour-là, son char-à-bancs et son cheval, et l'on était parti de bon matin, afin d'arriver à temps pour la messe à Ste-Anne. Il eût été plus simple et plus rapide de demander passage dans un des nombreux bateaux du port qui transportaient de l'autre côté de la baie les familles des pêcheurs, mais Jeanne avait préféré se rendre par terre au lieu du pèlerinage.

On se tassa tant bien que mal dans la voiture et l'on partit cahin caha, au trot tranquille du vieux cheval que Jos conduisait.

Sur la route, à chaque pas, on rencontrait, venant des faubourgs, des bandes joyeuses, gars ayant revêtu la

vareuse de laine des dimanches, jeunes filles parées de leurs costumes de fête,



et tout ce monde descendait vers le port pour s'embarquer, devisant gaiement, escomptant d'avance le plaisir des danses en plein air, des gavottes au son du biniou. Jos regardait en souriant

toute cette joie : — « Allez, mes enfants, faut que jeunesse se passe, pas vrai ? Beau temps, belle mer ; pas d'embardées à craindre ; l'eau salée ne mouillera pas vos tabliers de soie. »

Et le bonhomme, pour appuyer sa péroration, envoyait un coup de fouet au vieux cheval.

La pauvre bête faisait cependant son possible, et, comme tous ses congénères de Bretagne, allait sans se presser, mais allait d'un trot soutenu. On approchait déjà des *Quatre-Vents*, auberge fameuse à plusieurs titres, perchée sur le bord de la route au sommet de la falaise, et où tout Breton qui se respecte s'arrête un instant pour laisser souffler son attelage arrivé au haut de la côte si raide du Riz et se faire servir, des blanches mains de la belle Marie, la « bolée » de bon cidre doré et pétillant.

De ce point, la vue est splendide. A droite, s'estompant dans le lointain, le *Menez-Hom*, la montagne aride et sau-

vage, dominant Brest d'un côté, Douarnenez de l'autre, sorte de monstre qui semble s'être endormi là, entre les deux baies, depuis le jour où il assista à la destruction d'Is, la superbe ; à gauche, s'étageant en amphithéâtre, Douarnenez avec ses maisons toutes blanches au soleil, se cachant presque entre deux pointes de la falaise, comme si elle se sentait honteuse, la petite ville, d'avoir à remplacer la capitale du roi Gradlon.

Et devant, la baie immense, bleue sous le ciel, la baie trompeuse, si belle les jours de calme, si terrible les jours de tempête, quand les vagues se brisent au Raz et à la pointe de la Chèvre, ces deux sentinelles avancées de la terre de France, qui menacent la mer comme autrefois les Gaulois menaçaient la foudre.

Puis la route s'étend, côtoyant la baie : Kerlas, avec son clocher de granit ; Locronan et son antique cathédrale, splendide avec ses clochetons, posés

comme au hasard sur le vaisseau de la vieille église abbatiale, son porche de roman pur, sa haute tour carrée qui domine le pays. Plus loin encore Plonevez-Porzay. Enfin Ste-Anne.

A mesure qu'on approchait, le son des cloches, appelant les pèlerins à la première messe, se faisait plus distinct. Elles battaient à pleine volée leur chanson de fête, cette chanson si douce, qu'on se rappelle loin du pays, la première qu'on ait entendue, saluant l'enfant qui vient de naître, la dernière qu'écoute le vieillard qui s'endort.

Le placître qui s'étend devant la chapelle était déjà rempli d'une foule de gens venus des quatre coins du Finistère, et tous ces costumes, paysannes de Fouesnant à la large collerette, femmes de Pont-Labbé aux riches broderies, celles de Quimper en jupes rouges et corsages passementés d'or, donnaient une note multicolore, gaie à l'œil sous les arbres verts et le ciel bleu. Rangés

des deux côtés du porche, une double file de mendiants, « pillawers », vieillards infirmes ou simples loqueteux, repoussants sous leurs hardes en lambeaux et leur crasse, étalaient leur misère et leurs plaies, récitant, sur ce ton monotone que connaissent tous ceux qui ont voyagé en Bretagne, les litanies de Ste-Anne, la « bonne dame sainte Anne » qui a promis le royaume des cieux à qui fait la charité.

Après la messe les danses commencèrent. Jos avait rencontré un vieux compagnon d'autrefois, et pendant que, pour célébrer la rencontre, les deux amis allaient prendre une « *bolée* », Henri et Jeanne s'étaient mêlés à la foule des spectateurs, regardant se dérouler le long serpent des danseurs de gavotte, suivant les ébats de cette jeunesse dont le rire sonnait si franc et si clair, et dont le pas marquait énergiquement la cadence, au son du biniou d'Armorique.

Tout à coup, un gars, portant le costume des pêcheurs de Douarnenez, s'approcha de Jeanne :



« Sauf excuse, mam'selle, seriez-vous assez bonne pour faire cette gavotte avec nous ? »

Le brave marin était fort ému. On voyait qu'il avait dû prendre tout son courage à deux mains pour faire cette proposition.

« Certainement, Yves, avec plaisir, » répondit Jeanne en souriant.

Et toute rougissante, elle se perdit bientôt dans le flot des danseurs.

La soirée avançait cependant. On avait attelé le char-à-bancs. On refit la route suivie le matin, plus lentement à cause des nombreux paysans, zigzaguant sur le chemin, chantant à tue-tête comme tout bon chrétien de Bretagne au retour d'un pardon, quand sous le chapeau orné de rubans et d'épinglettes, la boisson monte et chauffe le cerveau.

Cette journée était certes une des dernières de la belle saison. Le soleil avait emporté avec lui toute la chaleur du jour et les vers luisants, ces étoiles de la terre, se faisaient plus rares. Il faisait presque froid. Jeanne grelottait et, en arrivant à la maison, comme Henri s'inquiétait :

« Bah ! je me suis un peu fatiguée ; demain il n'y paraîtra plus. »

Le lendemain, en effet, elle se leva de bonne heure, gaie comme d'habitude ; mais, sur le chemin de la gare, en reconduisant Henri, elle toussait par moments ; une toux sèche, encore timide, mais qui ne présageait rien



de bon. L'organiste avait voulu accompagner Henri jusqu'à l'embarcadère, et

quand le jeune homme l'eut embrassé, il lui tendit encore les bras, lui disant :

« Encore une fois. C'est peut-être la dernière. »

Le vieillard sentait la vie s'éteindre en lui, usée par les chagrins et les luttes. Sa fin approchait.

VI

Henri reprit à Paris son existence laborieuse, mais la petite chambre de la rue des Ecoles lui semblait maintenant bien vide. La nostalgie d'autrefois le reprenait, plus intense et plus vive,

et, le soir, pendant qu'il écrivait, assis à sa petite table, l'article du lendemain, son esprit était ailleurs, là-bas, dans les landes aux ajoncs d'or. Pendant que la tâche ingrate s'achevait, machinalement, une vision chérie voltigeait devant ses yeux, rapide et douce comme les rêves. Il se surprenait parfois à une heure assez avancée de la nuit, accoudé à sa fenêtre, perdu dans la contemplation muette de ce passé qu'il revivait, fixant un coin du ciel étoilé que l'on devait voir du pays. Oh ! ces heures perdues, délicieuses, où l'on se sent bien seul avec une pensée, et qui fuient, rapides, dans une intime causerie avec les souvenirs !... Ce sont les seules heures de la vie réelle que les heures du rêve ; les sensations, déjà ressenties s'accroissent, dépouillées de toutes les circonstances qui les ont fait naître, avec une acuité presque brutale, analysées en quelque sorte, pour ainsi dire quintessenciées, — Et les matérialistes auront

beau clamer et beau faire, ceux-là sentent



vraiment, vivent vraiment l'existence
telle qu'elle est, qui concentrent tout
dans les illusions et l'idéal.

.....

VII

Un matin, une lettre arriva, bordée de noir. L'organiste s'était éteint doucement, comme l'on s'endort. Il avait tant souffert dans sa vie que Dieu lui devait la mort sans souffrances. La vieille

Nanette l'avait suivi de près et maintenant, au Kergos, il ne restait plus que Jeanne et Jos.

Henri pleura ce vieillard si bon qu'il aimait comme un père. Puis il se remit au travail avec plus d'acharnement que jamais, ayant conscience d'être nécessaire, maintenant que le chef de famille n'était plus.

L'hiver se passa ainsi. Presque toutes les semaines, une lettre de Bretagne arrivait, triste et pourtant consolante, pleine d'affection pour l'exilé qu'on attendait aux beaux jours. Jeanne n'y parlait pas de sa santé, semblant éviter de répondre aux questions qu'Henri lui faisait à ce sujet.

L'août arrivait, mais Henri resta à Paris ; il avait à finir une œuvre commencée. Vers la fin de l'été, il put s'absenter quelques jours et partit pour Douarnenez.

.....
La maison était bien triste, bien

changée depuis la mort des deux vieillards. Dans le jardin tout avait poussé au hasard ; l'herbe envahissait les allées, autrefois si soignées. Tout cela avait pris un air morne et délaissé.

Jos passait ses journées près de Jeanne. La pauvre enfant ne se croyait pas malade. Elle mettait sa faiblesse sur le compte des chagrins encore récents, mais le vieux marin quand on lui demandait des nouvelles de la « demoiselle », hochait la tête, tout abattu, et répondait :

« Merci bien tout de même, mais j'ai grand'peur qu'elle n'en revienne pas. Ces jeunesses, voyez-vous, quand c'est bon, ça a trop de cœur, et le cœur ça tue. »

Henri fut surpris du changement de son amie. Lui aussi avait peur de comprendre, et pendant les huit jours qu'il resta au Kergos, il s'efforça de lutter contre l'évidence, de se persuader que le mal dont souffrait Jeanne ne la consumait pas. Il la voyait si confiante

dans l'avenir, si doucement résignée ! La pauvre enfant ne se sentait pas mourir. Hélas ! elles sont toutes comme cela, les poitrinaires ; elles sont d'ordinaire si jeunes, qu'entre elles et la mort il y a cet abîme qu'on appelle la jeunesse, la foi dans les jours meilleurs, et cela cache la tombe qui se creuse petit à petit sous leurs pas.

Le lendemain de l'arrivée d'Henri, Jeanne se sentit presque vaillante. Il faisait beau. « Si nous allions voir grand-père » ? lui dit-elle.

Alors ils avaient pris tous deux le chemin qui mène au cimetière, un chemin étroit, suivant la falaise et d'où l'on dominait la baie. C'était bien le champ de repos des gens de mer : un coin éventé, aride, où le souffle âpre des brises du large avait brûlé l'herbe des tombes. Ça et là, quelques croix ; toutes les mêmes. Deux planches noires entrecroisées ; peints en blanc, un nom, une date, et dessous les trois larmes naïves

des croix bretonnes. Dans le fond, le grand calvaire étendait ses bras, semblant protéger ceux qui dormaient à son ombre. Et là-bas, s'estompant dans le bleu de l'horizon, la « mer jolie » murmurait doucement sa chanson trompeuse des jours de calme.



Ils entrèrent. Deux femmes priaient

sur un petit tertre de terre fraîchement remuée. Elles portaient la coiffe de laine des veuves et des orphelines. Encore une victime de l'Océan qui reposait là, sans doute. Jeanne frissonna. Il lui sembla que c'était pour elle que priaient ces femmes, et, défaillante, elle s'appuya plus fort sur le bras d'Henri. Lui, cependant, ne s'en aperçut pas, tout entier à la rêverie qui l'envahissait à chaque pas dans ce dernier asile des douleurs humaines. La vie passée lui remontait au cœur, avec ses joies et ses peines. Il pleurait.

Ils arrivèrent enfin. C'était au pied du grand calvaire. L'assise en granit du monument abritait des rafales du nord-ouest une parcelle de terre où la mousse avait poussé. On devait bien dormir là. Une couronne de roses en émail, jadis blanches, mais maintenant jaunies par les pluies d'hiver, tranchait sur le vert d'une tombe. Elle la lui montra et lui dit :
« C'est là. »

Alors ils s'agenouillèrent et prièrent pour l'ancêtre, qui leur souriait sans doute de là-haut.

.....



Ils seraient restés longtemps encore si le son d'une cloche n'était venu les arracher à leur rêverie douloureuse. C'était l'*Angelus*. La nuit tombait. Un long voile de brume semblait descendre sur la mer, et, noyés dans le gris du soir, les toits de la ville s'effaçaient peu à peu dans le brouillard.

Ils revinrent sans mot dire, refaisant

lentement le chemin déjà parcouru, écoutant les bruits de la cité qui se faisaient de plus en plus distincts à mesure qu'ils approchaient.

Dans le lointain, un homme chantait, quelque pêcheur regagnant le logis sans doute. Comme ils arrivaient aux faubourgs, l'homme les croisa, continuant sa mélodie plaintive :

Ils étaient trois matelots
Partant pour Islande,
Ils étaient trois matelots
Qui firent offrande
A Notre-Dame d'Auray,
Bonne mère reviendrai.

Ils ne sont pas revenus
Du pays d'Islande.
Ils ne sont pas revenus
Car la mer est grande.

.....

Le reste se perdit à un détour de la route.

A ce moment, Henri sentit Jeanne se

serrer contre lui, comme secouée par un frisson.



« Qu'as-tu donc ? lui dit-il.

— Rien, seulement j'ai froid. »

Elle toussait, en effet, de cette toux sèche qui faisait tant de mal à Henri. Ils pressèrent le pas.

« Je crois que j'ai un peu de fièvre, »
murmurait Jeanne.

Sitôt rentrée, elle se coucha.

Elle ne se releva plus.

VIII

L'automne approchait. De grands vols de mouettes étaient remontés dans la vallée fuyant les gros temps d'équinoxe, et déjà on signalait l'apparition des sauvagines, indice du froid précoce,

« L'hiver sera dur, disaient les marins en hochant la tête ; Dieu soit en aide aux pauvres gens. »

C'est que l'hiver, sur nos côtes, est chose terrible. Quand la pêche donne, cela va encore.

Si le métier est rude, par les nuits glaciales passées au large, du moins, à la maison, la femme et les enfants ont du feu et du pain. Mais dans les années mauvaises, la misère est horrible.

On ne se figure pas ce que c'est que la misère dans un port de pêche.

En Bretagne, on se marie jeune, partant les familles y sont nombreuses, trop nombreuses, hélas ! Quand l'étranger arrive à Douarnenez, la première chose qui le frappe, c'est la quantité d'enfants qu'on rencontre dans les rues ; il en sort de partout. C'est une plante qui pousse vite et qui rapporte peu,

Il n'y avait pas eu d'année aussi mauvaise que celle-là depuis le commencement de la crise. Les sardiniers, à cause de la rareté du poisson, des hauts prix qu'il fallait mettre pour obtenir une fourniture insuffisante au chiffre de leurs affaires, avaient presque tous fermé leurs usines. Heureux ceux qui avaient pu enrayer à temps leur marche vers la ruine. Les faillites s'étaient succédé, nombreuses. C'était un désastre.

Des centaines d'ouvriers employés d'ordinaire aux usines étaient sur le pavé ; les pêcheurs, dégoûtés d'une lutte inutile, ne sortaient plus, trouvant que c'était se donner trop de peine pour des résultats dérisoires. Et tout ce monde battait maintenant les rues, quêtant aux portes ou allait dans les fermes environnantes demander, parfois humblement, souvent la menace aux lèvres, le morceau de pain qu'il faut pour vivre,

.....

Ceux qui avaient encore quelques sous les dépensaient chez l'aubergiste, en verres d'alcool, la boisson traîtresse qui trompe la faim.

Chacun donnait ce qu'il pouvait pour soulager ces misères. La charité est une des vertus bretonnes qu'on oublie rarement au pays. Jeanne avait rempli son devoir.

Il y avait, près du Kergos, une famille de malheureux, plus éprouvés encore que les autres. Le père, malade, gardait le lit depuis deux mois et la femme restait seule pour soigner son mari et nourrir cinq bambins. Jeanne en prit deux chez elle. Le vieux Jos la gronda d'abord :

« Ces mioches-là vont vous fatiguer. Vrai là, mam'selle, ce que vous faites n'est pas raisonnable. Faut pas oublier que vous avez besoin de repos pour vous remettre à flot complètement. Si monsieur Henri savait cela, il ne serait bien sûr pas content et il aurait, ma foi, raison. »

— « Du tout, Jos. Tu verras qu'ils ne me fatigueront pas. Ils me distrairont au contraire. »

Et elle avait tenu bon.

Les enfants furent donc recueillis au Kergos. Pendant toute la journée, ils restaient près de la malade, sans faire de bruit ; car on leur avait dit que le tapage lui faisait mal, et ils l'aimaient bien, leur bienfaitrice. Elle leur racontait de si jolies histoires et elle était si bonne ! Puis, quand Jeanne était fatiguée de leur parler, au lieu d'aller jouer dans le jardin, ils se retiraient dans un coin de la chambre, ne bougeant pas, causant à voix basse pour ne pas réveiller la malade qui sommeillait dans un fauteuil.

Le soir venu, elle leur faisait dire leur prière, et quand les deux petits êtres s'étaient retirés dans la pièce qui leur servait d'abri, les mains jointes, les yeux au ciel, ils priaient encore pour la

« bonne demoiselle ». On leur avait dit



que le bon Dieu écoute toujours la prière
des petits enfants.

IX

La fin d'octobre approchait. Les jours se faisaient sombres. Quelquefois un rayon de soleil apparaissait, presque sans chaleur, pâle, et s'éclipsait bientôt comme s'il ne reconnaissait pas cette

terre froide où il se croyait égaré. Alors Jeanne faisait ouvrir la croisée, ragail-lardie par ce filet de lumière qui rendait un peu de chaleur à ses pauvres membres et lui versait la vie.

Elle lui souriait, à ce soleil, comme une femme sourit au retour de l'amant longtemps attendu.

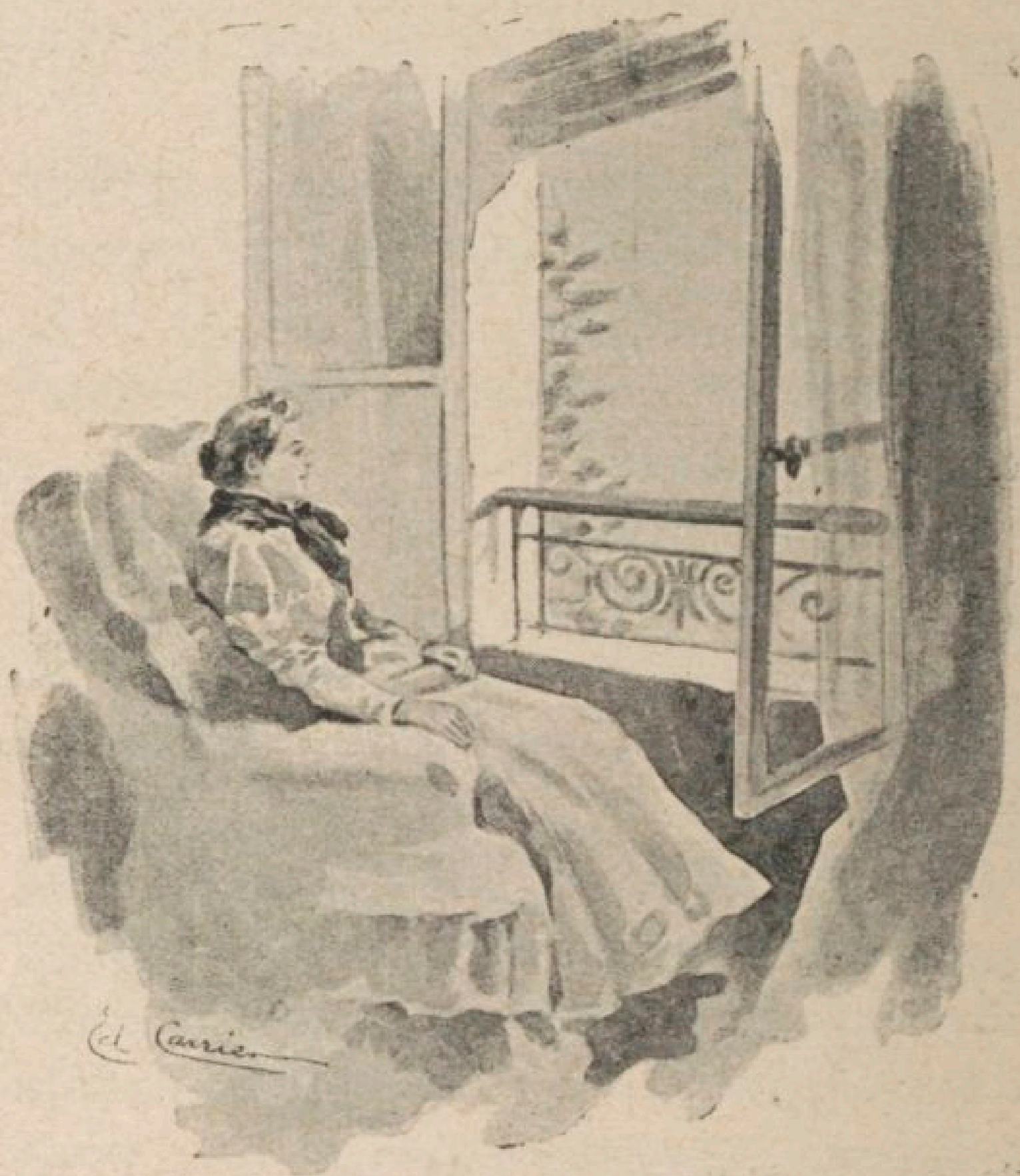
« Je me sens presque forte, aujourd'hui, » disait-elle.

Puis elle faisait rouler son fauteuil jusqu'à la fenêtre.

De là, on dominait toute la ville. Entre les toits des maisons et les clochers, se détachait l'horizon immense de la baie; et là-bas, à gauche, sur la falaise, on apercevait les murs blancs du cimetière, avec son calvaire aux grands bras étendus, sorte de sémaphore guidant de loin les marins rentrant au port, avant comme après, symbole d'espérance et de salut.

Puis, s'étaguant à mi-côte, les villas maintenant désertes, mornes avec leurs volets fermés et leurs parterres sans

fleurs, donnant la sensation de quelque chose où la mort a passé.



Cependant elle était encore belle, dans son dénuement, cette nature, éclairée par le soleil bâtard d'octobre. Jeanne restait de longues heures, perdue

.....

dans sa contemplation muette, cherchant à fixer un souvenir sur chaque objet entrevu.

Cette ligne brunâtre, suivant les crêtes de la falaise, c'était le sentier où tant de fois, par les soirs attiédís d'été, elle s'était égarée avec Henri, causant de leurs rêves, allant au hasard, sans but... La masse grise, tout au haut de la côte, c'était la vieille poudrière. C'est là, qu'un jour, au pied de la tour en ruines, il lui avait récité ces vers qui l'avaient fait pleurer :

Vous mettrez sur ma tombe, un chêne, un chêne
[sombre,
Et le rossignol noir soupirera dans l'ombre :
C'est un barde qu'ici la mort vint enfermer.
Il chantait son pays et le faisait aimer.

Et, machinalement, la pièce entière lui revenait sur les lèvres. Elle répétait, un à un, les vers du poète, le pauvre grand Breton, qui dort oublié sous son chêne celtique, écoutant la nuit les

murmures de l'Océan qui se brise sur la roche où sa tombe fut creusée.

Mais, hélas ! les chansons d'autrefois sont mortes ; le pont de Kerlo, où passent encore les filles en collerette, n'entend plus les refrains de la vieille langue, et le barde a emporté dans sa tombe, avec ses derniers chants, le cœur du dernier trouvère d'Armor.

Cela durait jusqu'à ce que le bon Jos, l'entendant tousser et craignant une nouvelle crise, intervint.

« Le temps fraîchit, Mam'selle. Faut être raisonnable, voyons ! »

Avec un bon sourire d'enfant gâtée, elle résistait, essayant de gagner quelques minutes encore.

Enfin il fallait se résigner. Alors, pendant que Jos fermait la fenêtre, elle envoyait un long baiser, où elle mettait toute son âme, à ces choses qui l'avaient vue heureuse. Tant qu'un coin du ciel apparaissait entre les deux battants de la croisée que Jos poussait lentement,

elle le suivait du regard. Puis, lorsque le vieux marin avait assujetti la barre d'appui, elle fermait les yeux, résignée, pour s'isoler dans son rêve et vivre plus longtemps avec lui.

X

Depuis quelque temps le vieux médecin venait voir Jeanne tous les jours.

Un matin la figure du docteur s'était rembrunie en voyant la malade,

« Je reviendrai demain ; s'il se produisait quelque chose de nouveau dans l'état de mademoiselle, faites-moi prévenir », avait-il dit, en s'en allant.

Ces mots avaient résonné comme un glas funèbre aux oreilles de Jos. Il avait compris que tout était fini.

Alors le rude homme de mer, le Breton à la fois superstitieux et impie dans ses colères, s'était réveillé en lui.

« Tonnerre, il n'y a donc pas d' bon Dieu là-haut ! » — s'écria-t-il, en refermant avec violence la porte sur le médecin.

Puis, titubant comme un homme ivre, il remonta, en jurant entre ses dents, l'escalier de bois qui conduisait à la chambre de Jeanne. Elle s'aperçut de son trouble.

Qu'as-tu donc, mon bon Jos ?

— C'est rien, mam'selle, balbutia-t-il, rien, je vous assure ; ma pipe que j'ai cassée. »



Et, en effet, il tira de sa poche un brûle-gueule, qu'il avait brisé au ras du fourneau dans sa rage concentrée.

« Mais, mon pauvre

Jos, tu sais bien que depuis que je suis malade, tu ne fumes plus, de peur de me gêner.

— C'est vrai, mais j'y tenais tout de même. Et puis cela vous fatigue de bavarder comme cela. Assez causé. »

Jeanne fit semblant de se soumettre. Elle avait tout deviné, et resta quelques

instants rêveuse : puis, comme Jos s'approchait de son lit, elle lui prit la main, et le regardant bien entre les yeux :
« Mon bon Jos, si tu lui écrivais ? ».



Jos pâlit. — Elle savait donc !

Et le pauvre vieux, désespéré, se laissa tomber dans un fauteuil, la tête entre ses mains, sanglotant comme un enfant...

« Ne pleure pas, Jos. Je sentais bien, va, que j'allais bientôt mourir. Et puis, qui sait ? J'aurais peut-être été malheureuse, bien malheureuse si j'avais vécu vieille. Je prierai pour vous tous là-haut, et je serai près de vous, toute la journée, vous accompagnant de mon souvenir, s'il est vrai que Dieu permet aux morts de revenir sur terre assister ceux qu'ils ont aimé. »

Mais Jos n'entendait pas. Il était brisé.

.....

XI

Le soir, sans souffrir, en priant,
Jeanne mourut.....

XII

Henri arriva le lendemain.

Sur sa route, les gens se découvraient, comme on doit le faire quand passe la douleur, et tous plaignaient ce jeune homme, si triste et si pâle qui allait enterrer sa vie.

La nuit tombait, nuit embrumée de novembre, le « mois noir de Bretagne » et peu à peu la silhouette des mâts s'effaçait dans le brouillard. Ça et là, sur le quai, tremblotaient les lueurs indécises de quelques falots, secoués par le nord ouest, soufflant en tempête, et qui prenaient, sous l'effort du vent, des balancements d'homme ivre. C'était une ronde ou quelque navire entré à marée montante que l'on commençait à décharger.

Des groupes d'hommes, manœuvres du port, ou pêcheurs, passaient, maugréant contre le temps, regagnant la maison, la journée finie.

Parfois, quand un groupe en croisait un autre, on échangeait, rapidement, sans s'arrêter comme on le faisait aux beaux jours, le « bonsoir » des gens de mer. Puis, peu à peu, le mouvement se ralentit. Ouvriers et pêcheurs avaient regagné la haute ville par les rues tortueuses, presque en escaliers qui

débouchent au port. Bientôt il ne resta plus sur le quai que les manœuvres, employés au déchargement des navires, et les douaniers de garde, blottis au fond de leur guérite, pelotonnés sous leur caban, immobiles, avec cette insouciance passive des heures, qu'ont tous les travailleurs de nuit.



La lueur rougeâtre des cierges brillait à travers les vitres de la chambre de Jeanne. Henri entra dans la maison.

Personne n'était là pour le recevoir. Il monta et ouvrit la porte de la chambre.

Deux femmes priaient auprès de la morte.

Elle reposait sur ce lit où elle avait tant souffert. Aux longues nuits d'insomnie succédait le sommeil sans fin. Elle semblait s'être endormie en faisant un beau rêve, et sur ses traits reposés par la mort, voltigeait le sourire indéfinissable des êtres qui ne souffrent plus. Rien n'indiquait, sur ce visage calme,

la lente agonie et les longues douleurs. La mort avait tout effacé.

Elle était belle ainsi, sous sa robe blanche, les deux mains croisées sur



la poitrine et ses longs cils baissés comme ceux d'une vierge qui prie. Henri inconsciemment se sentit pris du désir de la voir plus belle encore. Il chercha des fleurs et en recouvrit la morte.

Puis, lorsqu'elle eut disparu presque tout entière sous les roses et les chrysanthèmes, quand il ne vit plus d'elle que son visage pâle, de cette pâleur diaphane des poitrinaires, ses lèvres décolorées qui souriaient, il s'assit aux pieds de la morte, la regardant longuement, comme s'il eût voulu faire passer dans un regard toute sa vie à celle qui ne vivait plus.

Et, peu à peu, sa rêverie prenait corps. Son imagination de Breton, bercée dans les légendes celtiques, le reportait aux premiers âges de cette terre des druides où il était né.....

.....

Dans le silence de la nuit, on entendait le houhoulement de la mer qui se brisait sur la côte, la grande mer de l'île de Sein, l'île des prêtresses de Teutatès.....

Oui, c'était bien ainsi qu'il se représentait la vierge païenne, quand le dieu la rappelait à lui. Ce n'était pas un jour de deuil, c'était un jour de fête, et ses compagnes la paraient, la couronnaient de fleurs, pour qu'elle fut belle, la fiancée du dieu. C'est ainsi qu'elle souriait, sous sa robe blanche, d'un sourire qui n'avait plus rien de terrestre, la vierge élue.

Tout à coup, il sembla à Henri que ce sourire l'appelait ; il se sentit attiré par une force invincible ; il colla ses lèvres sur le front de Jeanne, et, le sentant glacé, il chercha dans une longue étreinte à le réchauffer, à lui redonner la chaleur de la vie.

Puis, éperdu, effrayé par ce sourire qui lui semblait maintenant horrible, il

prit à pleines mains les fleurs éparses
sur le lit et les jeta sur la figure de la



morte, les amoncelant, les amoncelant
avec fureur, jusqu'à ce qu'il ne vit

plus rien, qu'un amas de roses et la robe blanche qui se confondait avec elles.

Alors, il se mit à rire, de ce rire navrant des insensés, se promenant fiévreusement dans la chambre, montrant le poing au cadavre, semblant défier ce sourire obsédant qu'il avait vaincu.

.....

Quand, le matin, le vieux Jos vint prier près de Jeanne, il trouva Henri assis dans un fauteuil, chantant doucement une vieille chanson d'enfant, et cherchant à communiquer au lit un bercement imaginaire.

Comme Jos approchait ;

« Ne faites pas de bruit, dit-il, elle dort. »

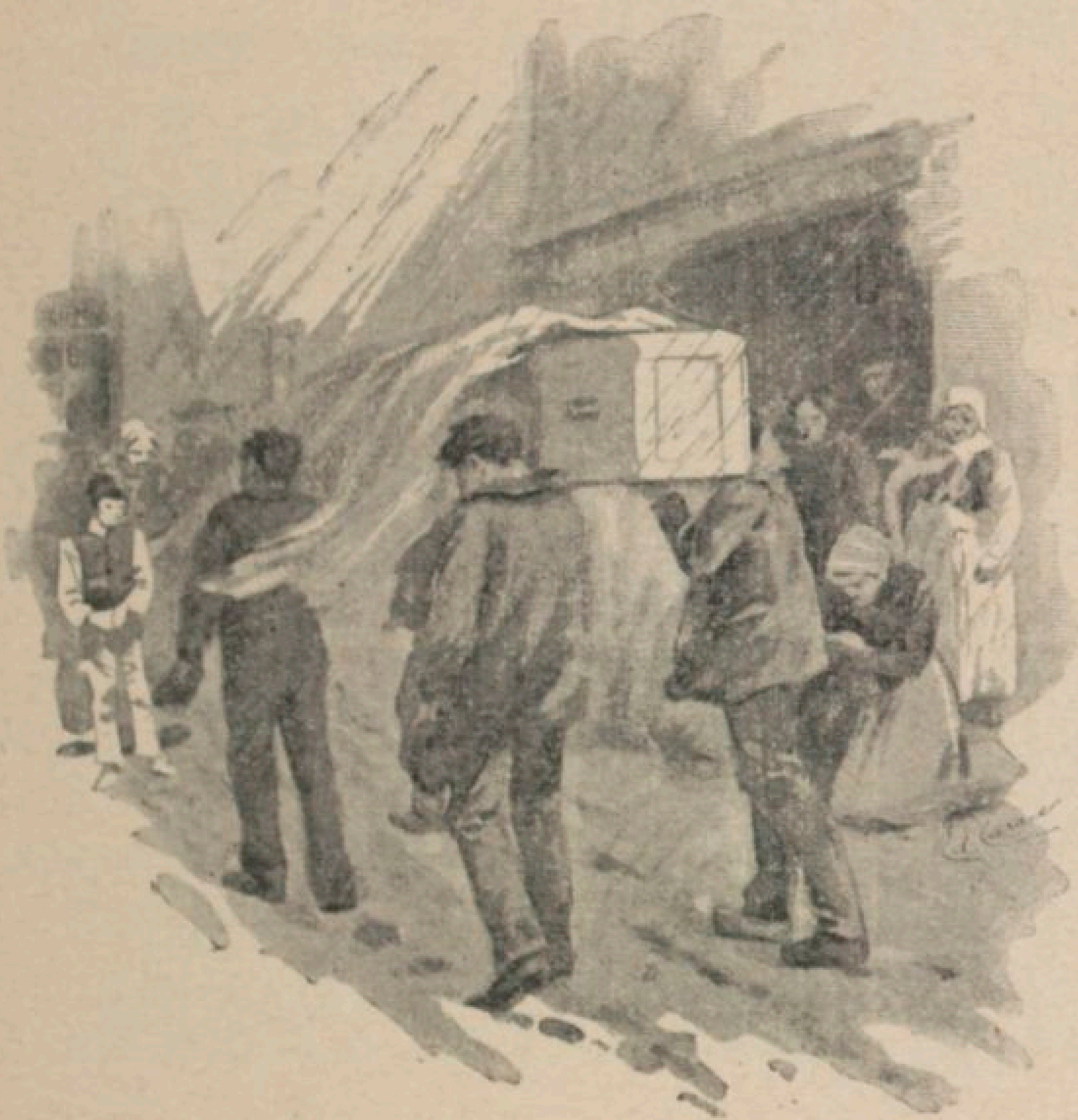
Il ne comprenait plus.



XIV

Quatre marins avaient soulevé la bière
et l'on s'était mis en route sous la pluie
qui, poussée par les rafales du large,
fouettait avec violence les toits des

maisons, cinglait les vitres et transformait en torrents les rues mal pavées, tout en pente, du faubourg.



On allait lentement par les ruelles tortueuses, à peine assez larges pour laisser passer le cercueil, entre deux

rangées de femmes et d'enfants, agenouillés sur le seuil de leur porte et priant pour la « bonne demoiselle. »

Et l'on répondait aux prières récitées par le prêtre, qui, la soutane retroussée, abritant tant bien que mal son bréviaire et son étole sous un large parapluie, se hâtait.

Les porteurs allaient de ce pas cadencé des gens de mer, impassibles sous la pluie qui ruisselait le long de leurs membres.

C'étaient de rudes hommes que ces matelots. Sans cesse en lutte avec la mort, ils s'étaient habitués peu à peu à la regarder en face, avec ce calme insouciant qui est presque du mépris.

Mais leur visage bronzé était, ce jour-là, empreint d'une tristesse profonde. Ils sentaient tous l'irrémédiable de cette fatalité qui brise les

forts et qui s'attaque aux faibles, la mort aveugle, la grande mort qui détruit tout.

Elle était si bonne l'orpheline, si douce et si belle. Et parmi toutes les femmes suivant le cercueil, en égrenant leur chapelet, beaucoup oublièrent de prier pour la morte, murmurant tout bas, malgré elles :

« Sainte demoiselle, priez pour nous. »

On arriva enfin. La fosse était ouverte. On descendit la bière. Puis on recouvrit le trou béant d'un drap bien blanc, et comme la bise soufflait, on plaça une pierre aux quatre coins du drap pour l'empêcher d'être emporté. Le vent, passant sous les plis du voile, le soulevait doucement par instants, puis le laissait retomber.

On eût dit que *la tombe respirait*.

Henri regardait tout cela sans comprendre. Machinalement, quand on

descendit la bière, il s'approcha de la fosse, comme pour y suivre celle qu'il voyait toujours là, le regardant avec ses grands yeux si doux, qui semblaient l'appeler.

Jos le retint. Mais lorsque le drap lui cacha le cercueil, quand il ne vit plus rien qu'un morceau d'étoffe, l'hallucination cessa.

Ce voile, c'était la séparation éternelle. Pour la première fois depuis la veille, il comprit. Alors il s'agenouilla sur le bord de la fosse ouverte et pleura.

Un à un les assistants défilaient, jetant l'eau bénite, Henri priait toujours, abîmé dans sa douleur.

Quand il se releva, il n'y avait plus personne dans le cimetière que le vieux Jos et lui.

Alors ces deux grands cœurs sentirent le besoin de s'unir, et devant la tombe de

la vierge envolée, leurs mains s'étrei-



gnirent, serment suprême d'amour,
serment de père et de fiancé.

.....

XV

Le soir, comme Jos priait, il entendit quelqu'un chanter dans le salon. Surpris, il écouta. Il reconnut alors la voix d'Henri, modulant doucement, sur l'air du vieux Noël que chantait Jeanne, ces

vers bretons, improvisés par lui, comme autrefois faisaient les bardes d'Armorique :

« Si tu veux, Jos, nous resterons ensemble, pour pouvoir parler d'elle à chaque instant, et être deux sur sa tombe. Elle aimait les fleurs. Je veux qu'elle ait toujours des fleurs cueillies par nous en parlant d'elle. Nous vivrons là où vécut Jeanne, ma « douce », jusqu'au jour de l'éternelle réunion. Nous aimerons tous ceux qui l'ont chérie, et son souvenir revivra parmi nous... Puis, plus tard, j'écrirai notre histoire. J'en ferai une œuvre, l'œuvre de la douleur, et tous ceux qui ont aimé, tous ceux qui ont souffert, la liront. »

Henri a tenu parole. Il y a toujours des fleurs sur la tombe de Jeanne, et, les soirs d'hiver, quand les gens de Douarnenez voient briller une lampe à travers les vitres du Kergos, ils prient pour la « bonne demoiselle. » Car c'est le poète qui veille, édifiant son œuvre,

l'œuvre pleine de deuils qui raconte la vie.

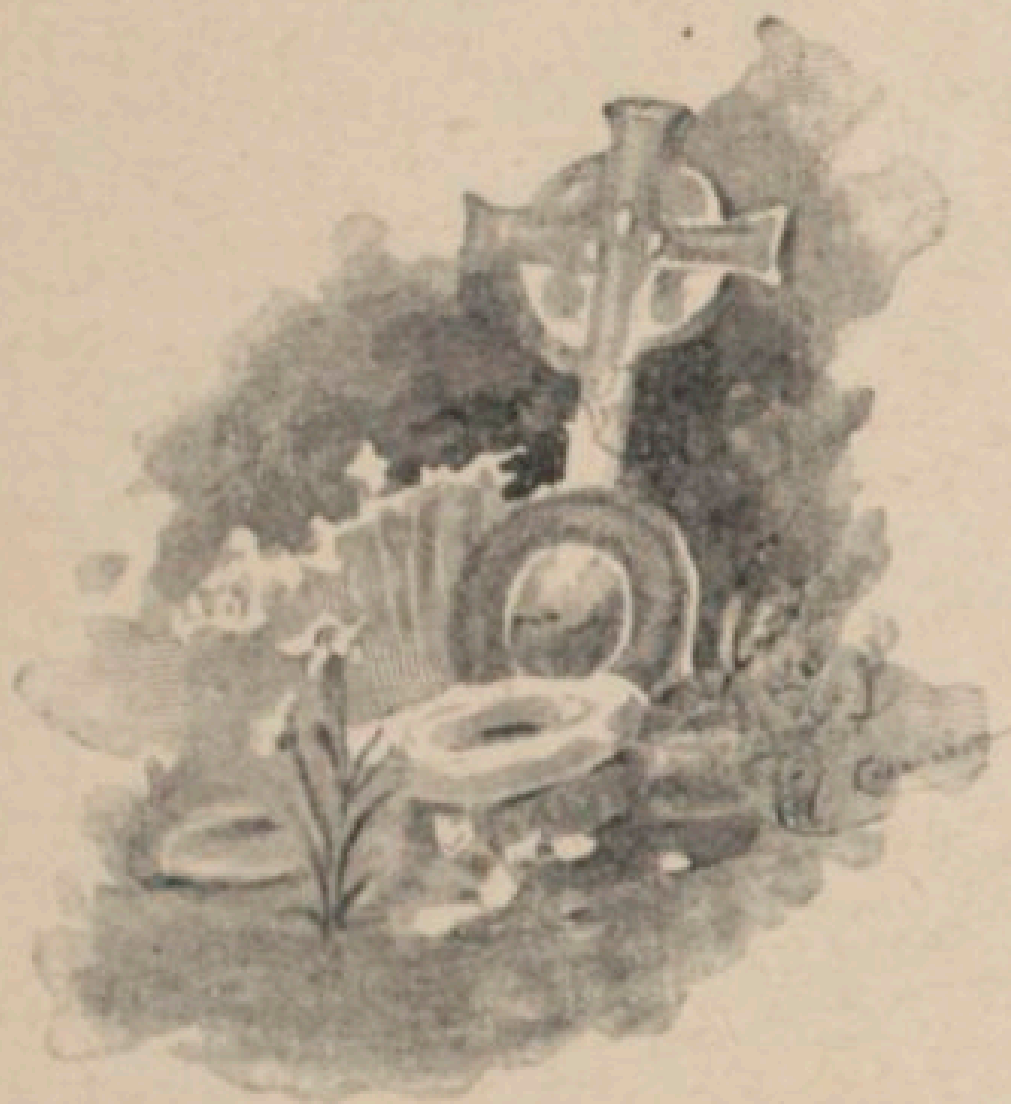
Cette œuvre, il lui a donné pour titre « LES LARMES. » En voici les premiers vers :

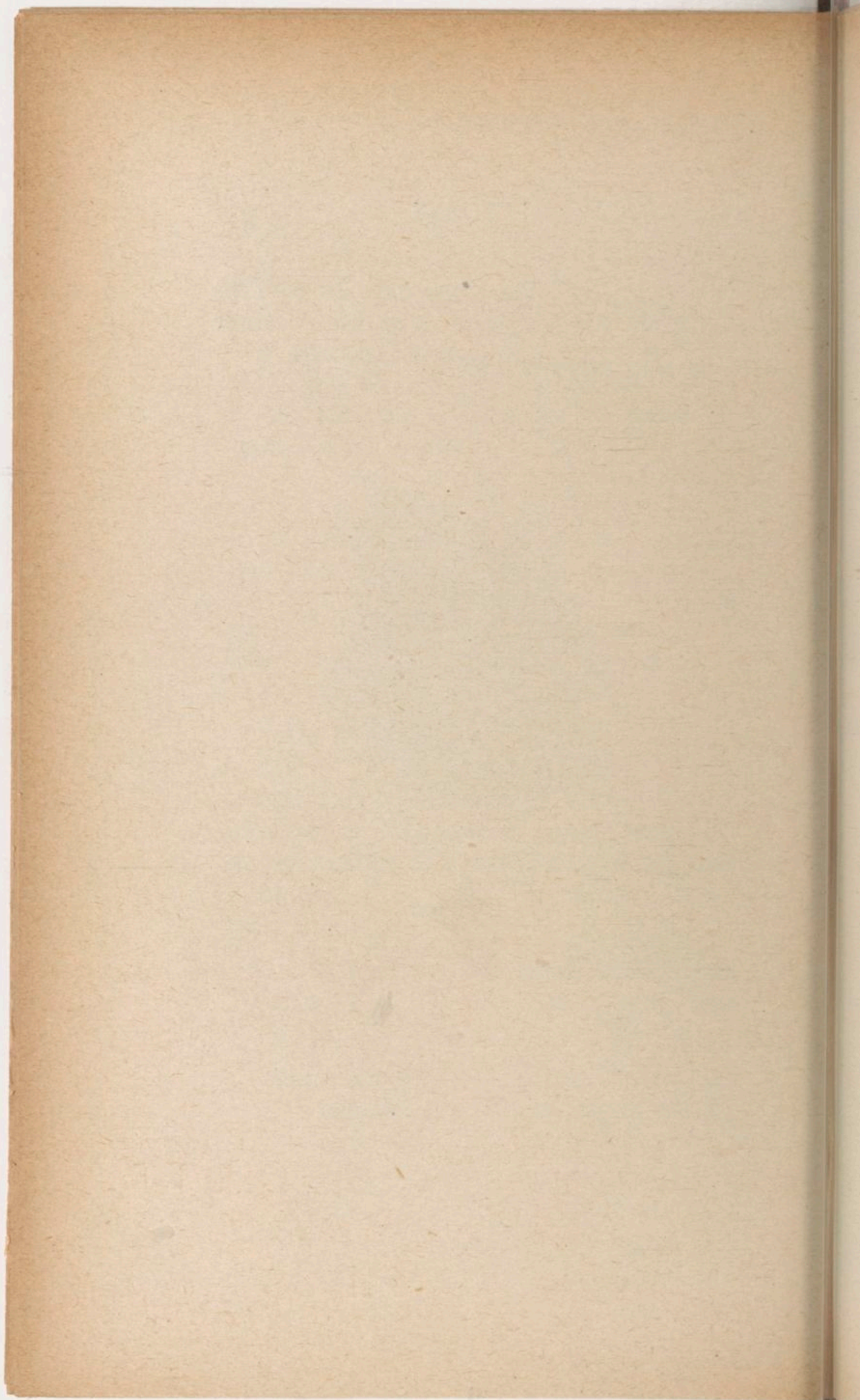
Pures larmes des deuils, grandes et chères larmes
Si pleines de douceur et de pudiques charmes,
Qui roulez dans nos yeux pour marquer sans
[retour
La première douleur et le premier amour,
Qui seules consolez, soyez, soyez bénies.

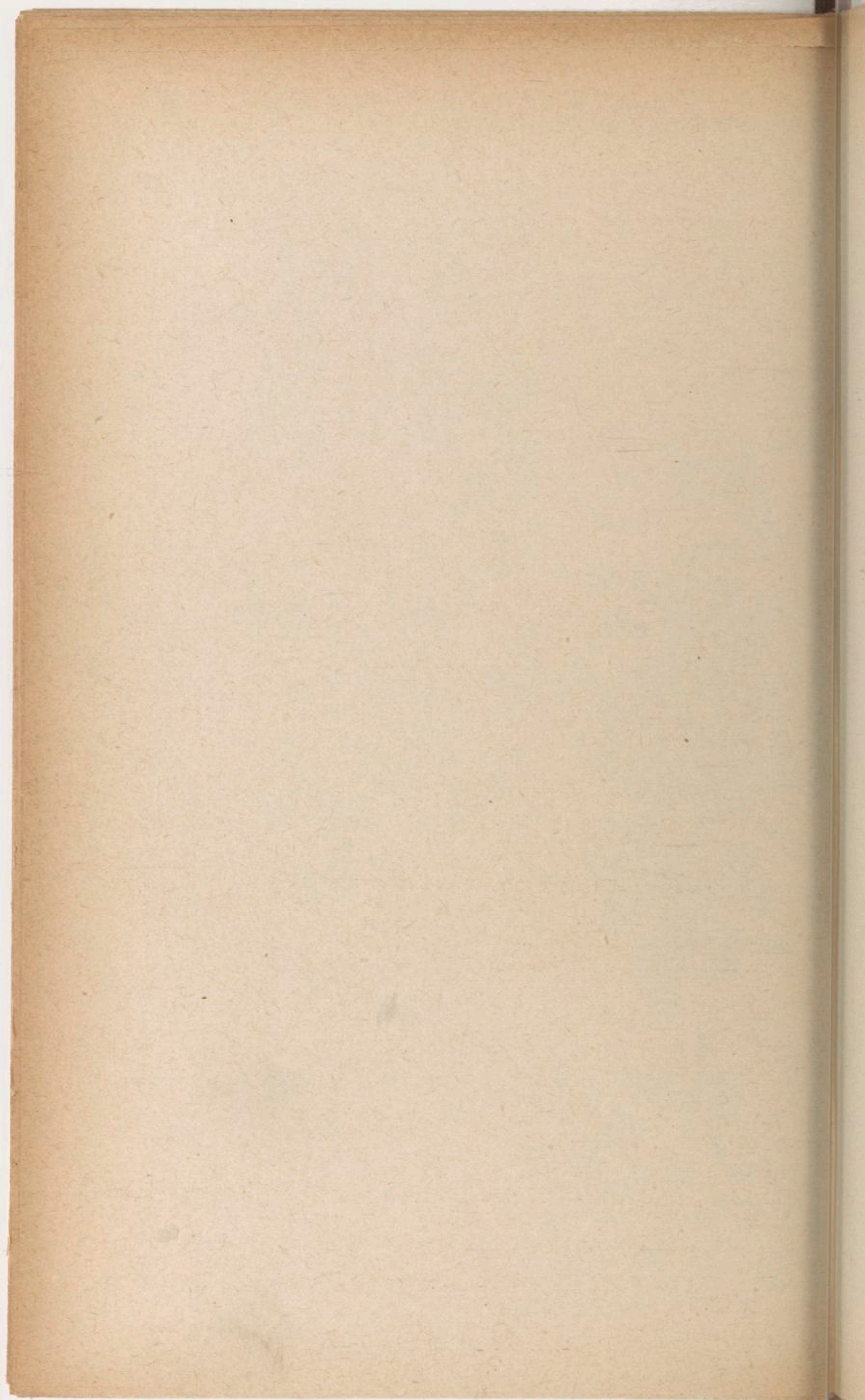
..... ,
Tous les jours, Henri refait son pieux pèlerinage par le roidillon qui grimpe le long de la falaise de roc, et, devant la tombe fleurie où repose l'endormie, il revit, par le souvenir, sa vie passée.

C'est qu'au-dessus des séparations de ce monde il y a le cher espoir des réunions éternelles. Là-bas, devant la grande mer, et sous l'immensité du ciel, l'œil entrevoit les divins mystères de

l' « au-delà » ; chaque souffle de la brise
apporte à l'âme triste sa douce chanson
qui dit : « ESPÈRE ET SOUVIENS-TOI. »



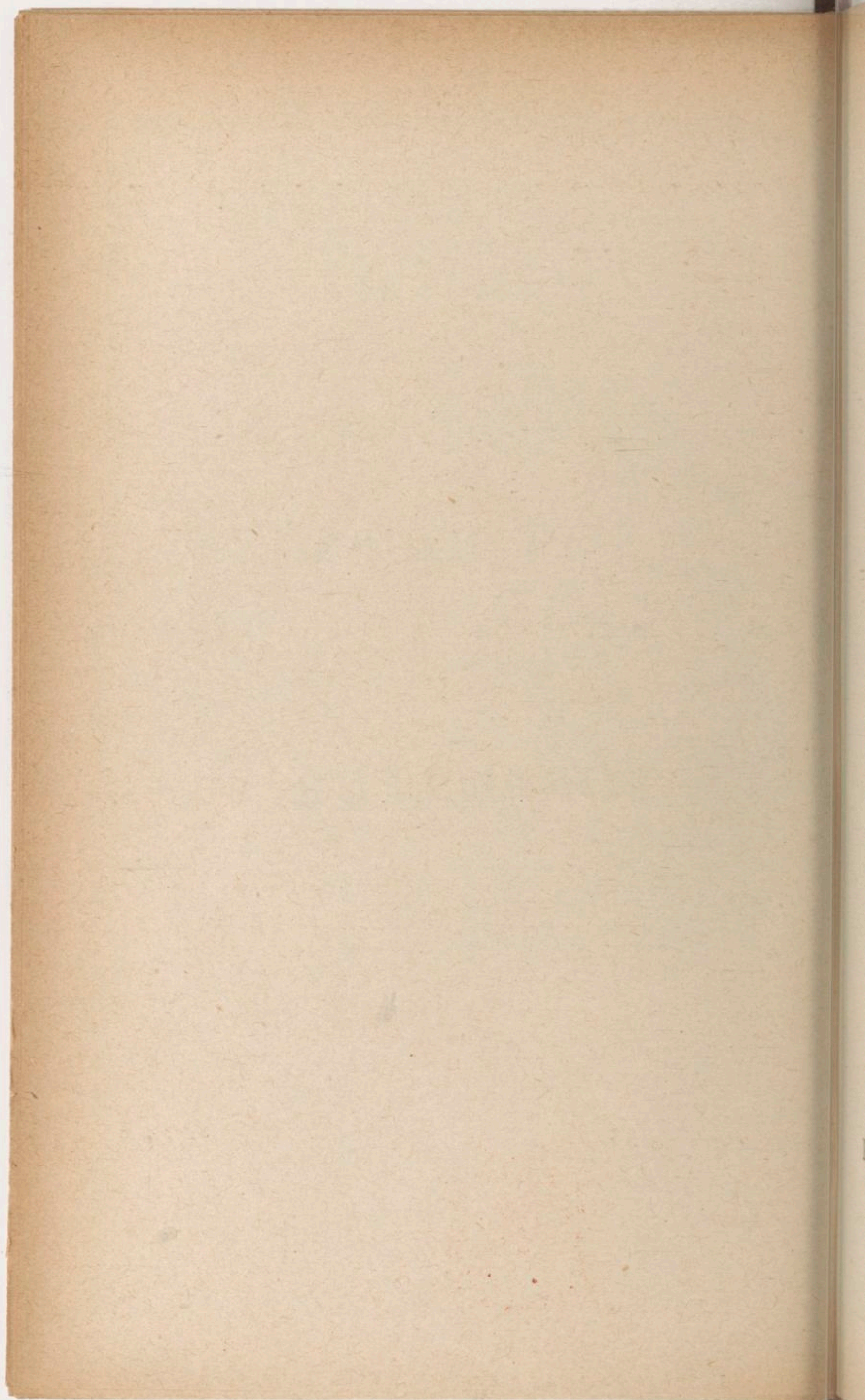




SEPT JOURS

EN

TORPILLEUR

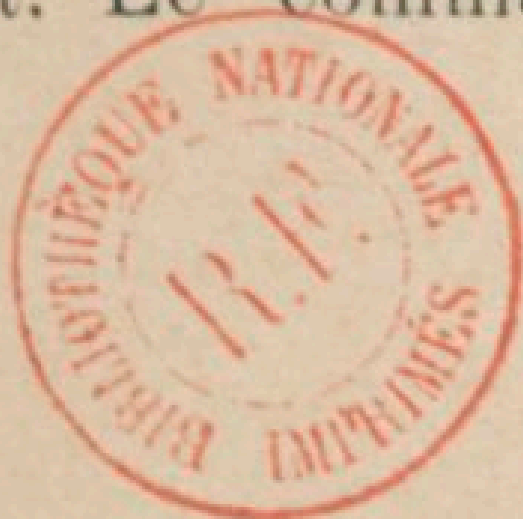


I



Lorient, 15 Juillet

Nous partons demain matin, au
premier flot. Le commandant de la



défense inobile a, cette après-midi,
passé la revue de détail. Nous sommes
« parés ».

II

16 Juillet

« Monsieur, il est quatre heures ».
Ces mots, envoyés à travers la porte de
ma chambre d'hôtel, accompagnés de
battements peu discrets contre l'huis

vénérable qui me sert de clôture, me produisent, je dois l'avouer, une première impression fort désagréable. Je dormais si bien ! Je voguais, à cette heure peu crépusculaire, en plein pays des songes, douce navigation où l'on côtoie des écueils d'or. Aussi ma réponse est-elle brève et tout imprégnée d'une mauvaise humeur flagrante. « C'est bon ! on y va. »

Et je me lève, bougonnant, les yeux ensablés et la tête lourde. Mais bah ! une bonne ablution au plus profond de ma cuvette pleine d'eau fraîche, et il n'y paraît plus.

C'est le cœur léger que je franchis la porte de mon hôtel, suivi d'un homme du bord, portant le sac de matelot qui contient mon « *ciré* », mes bottes de mer, en un mot tout l'attirail huilé, caoutchouté, coaltaré, que Neptune, ce Dieu des non-élégances, nous impose

comme tenue de gala, pour visiter ses domaines. Nous traversons la place Alsace-Lorraine, la rue des Fontaines; je salue Bisson, qui serait rudement « *sidéré* », le pauvre vieux voilier, s'il prenait ma place à bord du 349, et, sur cette pensée consolante, je me trouve, une fois la Bôve descendue, au coin du quai, où le *Berton* qui doit me mener à bord, est amarré.

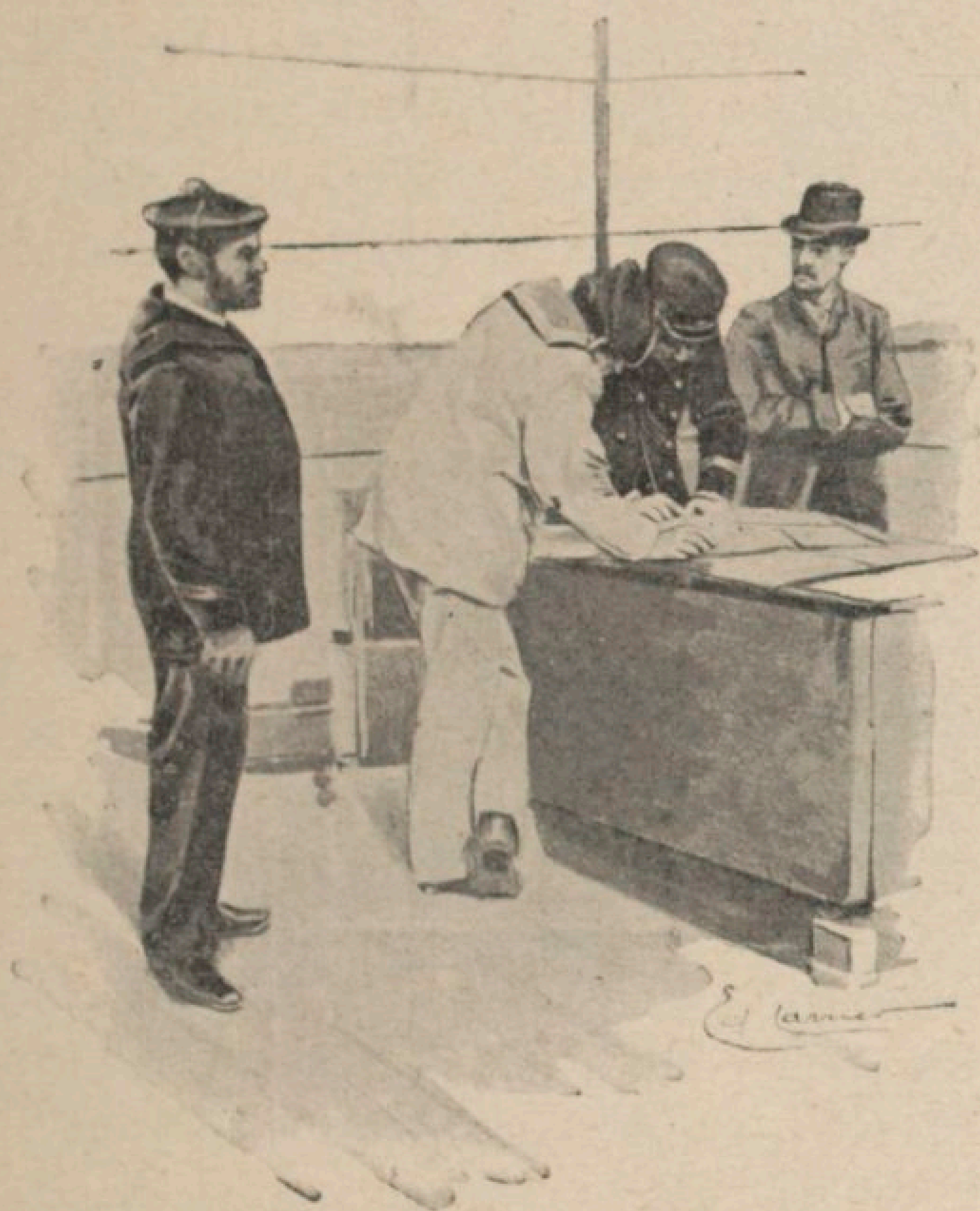
Quand on navigue en *Berton*
Ton ton tontaine ton ton,
Il faut avoir le ventre libre,
Acheter deux sous d'équilibre.
Sous peine de boire un bouillon
Ton ton, tontaine, ton ton.

dit une chanson dont je me souviens fort à propos. Aussi, sérieux comme un Léotard sur la corde raide, vissé sur l'étroite planchette, pompeusement baptisée du nom de banc, qui sert de trône à ma noble personne, je me laisse aller, sans faire un mouvement, au

balancement, inquiétant parfois, du frêle esquif qui porte ma fortune. — Nous accostons. Un marin a saisi le canot de toile avec une gaffe. Je saute à bord en poussant un soupir de soulagement. Il n'est pas grand, c'est vrai, notre 349, mais enfin, il est en fer, et la dureté de ce métal, comparée au peu de résistance de la toile de l'esquif que je viens de quitter, me rassure énormément.

On m'attendait. Depuis trois heures du matin, la division de torpilleurs dont le 349 fait partie, est sous pression. Le capitaine de frégate qui commande l'escadrille, donne le signal du départ. Le torpilleur que monte le grand chef, s'engage le premier dans le chenal de la rade; nous suivons en ligne de file, à distance réglementaire pour éviter les abordages, et à vitesse réduite, comme dans toutes les passes. Nous marchons dix nœuds,

Notre commandant debout devant la



tourelle où se trouve en fermé le timonier,
vient d'étendre sa carte sur le pupitre

ad hoc, protégé par une vitre contre les embruns.

Nous sommes encore dans les régions familières. Tout-à-l'heure quand nous serons sortis de rade, dans les « Coureaux de Groix », nous aurons à nous préoccuper du pilotage. Pour l'instant, le cerveau libre de tout souci, nous nous laissons aller à la contemplation de la côte, à peine devinée encore dans la dernière brume qui reste après la nuit. C'est à peine si nous apercevons, sortant du brouillard, avec des tons d'or, les arêtes les plus vives du rivage. On dirait de grosses étoiles scintillantes, tombées çà et là, au milieu de nuages, et si quelques embruns ne venaient me rappeler d'une façon un peu brutale à la réalité, je me croirais volontiers emporté dans l'espace par quelque bolide, croisant à travers les astres de l'infini.

« Port-Louis! — Où donc? — Mais là, tenez, à gauche. Ces lignes géométriques que vous apercevez, ce sont les murs de la citadelle ». Si mes souvenirs historiques sont précis, Vauban la construisit. Mais en ce moment, je pensais bien, ma foi, à admirer l'art du grand ingénieur! Le spectacle qui s'ouvrait à mes yeux m'absorbait d'une bien autre façon.

Sous les premiers feux du soleil, la mer s'illuminait de clartés douces et éclatantes à la fois. Les rayons scintillants de toutes les couleurs, se jouaient à la surface de cette immensité d'un blanc laiteux; la proue de notre torpilleur se précipitait dans ces ondes de lumière, creusant son sillon dans le grand champ de l'Océan, comme creuse le sien la charrue dans les plaines.

Peu à peu le brouillard se lève. Devant nous, Groix, l'île des matelots intrépides.

On voit leurs « grésillons » sur toutes nos côtes bretonnes, battant la mer et battus par elle, mais non lassés de cette lutte qui ne finira sans doute jamais. On me montre au centre et à la pointe les deux ports de l'île Port-Lay et Port-Tudy. Irons-nous ? Notre commandant ne peut répondre à cette question. Tout dépend du grand chef.

Non, nous n'irons pas. Le torpilleur « amiral » vient de laisser *arriver*. Nous gagnons le large, vers le Finistère. Le but de notre croisière sera sans doute Concarneau, Benodet ou l'île Tudy.

Ordre vient d'être donné d'augmenter la vitesse. Ding ! un coup de timbre, un commandement lancé d'une voix brève. Le bruit de la machine augmente ; sous l'effort, la membrure du 349 gémit, les vibrations de notre coque de noix augmentent, nous attrapons au vol

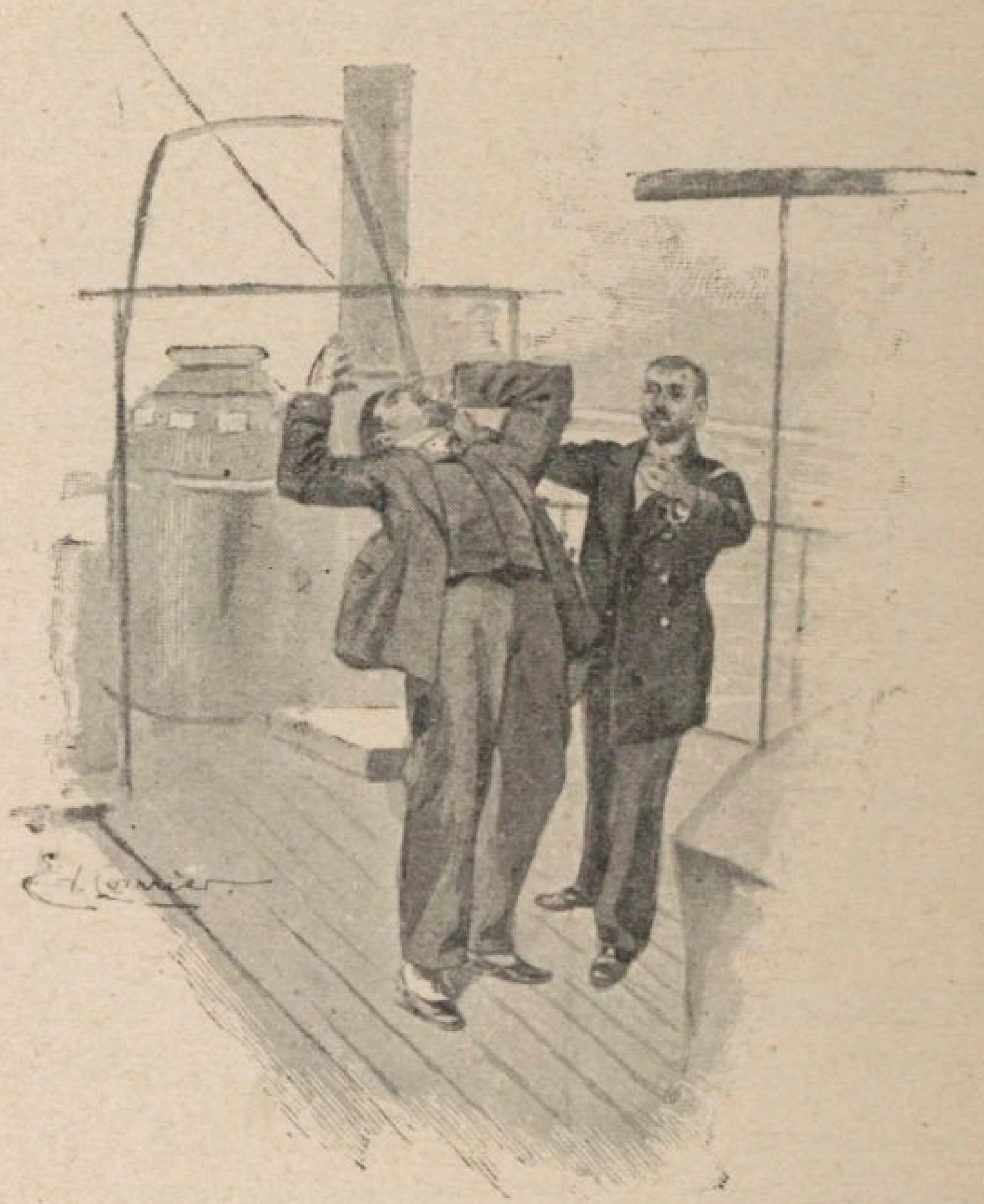
quatre ou cinq lames. Nous filons 15 nœuds.

15 nœuds; c'est-à-dire quinze fois 1852 mètres à l'heure, 28 kilomètres, soit sept lieues de terre.

Nous sommes un tantinet secoués, mais c'est féerique. A cette vitesse, la côte disparaît comme vue à travers une lorgnette que l'on dirigerait successivement sur tous les points de l'horizon, en tournant sur soi-même. L'œil a à peine le temps de se fixer sur un point que déjà ce point change d'aspect et va disparaître...

Ah! diable! Il était temps! Sans notre brave commandant, sur lequel j'ai pu « mettre le grappin » (ce que c'est que l'influence de la mer! je parle déjà matelot), je prenais un billet de par terre des mieux réussis. — Doit-on dire par terre, quand on se targue d'expressions « salines »? — J'en ignore; mais ce mot,

quoique écrit en plein Océan, indique nettement ma situation.



« Vous ne vous êtes pas fait mal ? »

Je rassure mon interlocuteur — All right!! — « C'est que nous doublons la pointe du Talut, la mer y est toujours grosse ». Et l'aimable officier qui veille à nos destinées, m'expose, d'une façon fort précise la grande théorie des courants, contre-courants qui forment des « barres »... Dire que j'ai tout compris serait excessif, mais enfin je me suis déclaré édifié....., et ai pris un solide point d'appui pour l'avenir.

Nous courons bon train vers le nord-ouest. Déjà, dans le lointain, on aperçoit les îles des Glenans. Serait-ce là notre première escale ?

On hisse un ballon à bord du torpilleur du chef de division. Cela veut dire « ralentissement. » Successivement, chacun des petits bâtiments qui composent l'escadrille, répond « aperçu » Notre vitesse se trouve réduite à douze nœuds.

Nous rallions la côte. Cette fois nous

savons où nous allons. Voici l'île-Verte, derrière Raguenez. On va, selon toute probabilité, mouiller, soit à l'embouchure de l'Aven, soit dans la rivière de Belon, soit à Rosbras même.

Cette dernière combinaison me sourit assez. De Rosbras à Pont-Aven, il n'y a qu'un pas, et j'ai dans ce charmant petit coin quelques bons camarades auxquels il me serait agréable de serrer la main. Malheureusement en aurai-je le temps? Nous sommes déjà à mi-flot, et nous serons obligés de démarrer au plus tard à mi-jusant.

Voilà que l'on double Raguenez. Nous enfilons la rivière de Pont-Aven, nos torpilleurs font le chenal; leur ligne se déroule comme un serpent, entre les montagnes au milieu desquelles l'Aven se trouve encaissé.

Voici Rosbras et sa cale. Stop! Mouille! Ordre est donné de rester sous pres-

sion. Nous reprendrons le large à trois heures. D'ici là les hommes procéderont à leur déjeuner. L'état-major va en faire autant. Nous avons le temps de nous rendre à Pont-Aven, où nous allons dire deux mots au déjeuner de l'excellente Julia. L'air vif de la mer m'a donné un de ces appétits!!! — Je ne suis paraît-il pas le seul, car c'est au pas de charge que nous escaladons tous le roidillon qui part de la cale. Dans une petite demi-heure, nous serons rendus, mais si nous continuons ce train-là, nous serons *rendus* doublement, je le crains.

Ce qu'il fait chaud! Ces damnés officiers torpilleurs sont tellement habitués à marcher vite, à leur bord, qu'ils vous enfilent les kilomètres, à terre, en véritables dératés. Il est vrai qu'il s'agit de « torpiller » un bifteck, ennemi dont nous aurons — je l'affirme sans craindre qu'on me taxe de vantardise, — facile-

ment raison, quelque désespérée que soit sa résistance.

Nous sautons les fossés comme des lapins. Peut-être y aura-t-il du lapin sauté dans le menu? — Telle est la réflexion que je fais à haute voix, associant ainsi notre rôle actif au rôle passif de ce pauvre rongeur. Ce que c'est que « *l'association des idées* » !

Mon professeur de philosophie, me fit, sur ce thème, de savantes dissertations, à l'époque encore récente, où j'usais mes culottes sur les bancs peu rembourrés du Lycée de Lorient. — J'étais alors ce qu'on est convenu d'appeler un élève..... fantaisiste. — Vous voyez, cependant, cher maître, que vos leçons m'ont profité. Il est vrai, me direz-vous, que j'y ai mis le temps? Pas si longtemps que cela, d'abord, et puis..... mieux vaut tard que jamais! — Nous arrivons. — Encore trois lames,

trois coups de tangage, ou plutôt trois fossés, et nous y sommes.



Nous prenons à l'abordage l'hôtel

Julia. Notre premier soin est de faire un tour à la cuisine. Cela sent bon ! mais bon, bon, bon !!! Un membre de la compagnie de débarquement propose le classique vermouth. A cette proposition, tout le monde se récrie. On va même jusqu'aux menaces, on lui donne à choisir entre la mort... sans phrases, ou le pain sec.

Nous sommes affamés ! Mais, ô logique ! Une minute après, nous étions tous attablés devant une variété d'apéritifs plus ou moins exotiques. Pour un rien nous eussions entonné :

« C'est à boire, à boire, à boire,
« C'est à boire qu'il nous faut. »

Comme l'homme demande cependant à être sustenté d'une façon plus sérieuse qu'au moyen d'éléments liquides, nous nous mîmes bientôt à table.

Les effluves odorantes qui s'échappaient des casseroles, dans la cuisine, n'étaient pas trompeuses. Le déjeuner fut excellent. Et puis, et puis... notre appétit nous eut fait trouver délicieuse la plus enragée des vaches enragées.

Pour faire la digestion, je proposai un tour dans Pont-Aven, m'offrant à piloter mes commensaux dans les cénacles interdits aux profanes, aux infâmes « bourgeois » et aux sales « pompiers. » J'avais le plaisir d'être intimement lié avec quelques prêtres de l'art trois fois saint, et je pouvais assurer à ceux qui m'accompagnaient un accueil, peut-être un peu bruyant, mais très cordial. Cet accueil fut tel que je l'avais promis.

Pont-Aven est un drôle de petit pays, adorablement situé dans la plus charmante vallée que l'on puisse rêver. Tout s'y trouve réuni dans un méli-mélo,

plein de contrastes. Ici, de grands rochers sauvages, aux arêtes torturées, tout nus, sans même une bruyère, ou un brin de mousse poussés entre les fissures ; deux pas plus loin, ce sont des prés verts, couverts de pommiers. Ici la Bretagne ; là la Normandie. Aussi, la première impression que l'on ressent en arrivant dans ce pays, n'est-elle pas une impression d'admiration, mais plutôt une impression d'étonnement. On est en pleine Cornouailles, on s'en croirait à deux cents lieues. Au milieu de la Bretagne sauvage,

« La terre de granit recouverte de chênes »

on se trouve dans une oasis d'Arcadie, où tout est fait pour donner une sensation gracieuse et douce. C'est mignon, presque mignard. Si, de loin en loin, un vieux coin du sol celtique reprend sa rudesse, ce n'est que pour un instant,

Faites cent mètres et votre œil aura vite oublié cette vision brutale.

« Pont-Aven, ville de renom »

« Quatorze moulins, quinze maisons »

déclare un vieux dicton. — Ce dicton a encore sa raison d'être, quoique les moulins aient cédé le pas aux ateliers, et les meuniers aux peintres.

Ils sont là toute une colonie d'artistes, les uns arrivés, les autres à la recherche d'une voie, tous travaillant avec acharnement, pour arracher son secret à ce grand Sphinx qu'on appelle la Nature. Ils restent à Pont-Aven une grande partie de l'année, hivernant même. La Bretagne est si belle quand arrivent les premiers jours sombres ! Ils sont si bien dans le caractère du pays, ces tons roux et colorés d'automne ! On dit que la Bretagne est grise !!! Si la lumière y est

douce, tamisée, en revanche il y a de la couleur à en revendre.

Eclairez-moi tout cela d'un grand soleil et ce serait « *gueulard* » en diable.

Pour juger de l'eau d'un diamant on le met dans la pénombre ; la nature, bonne mère, a voulu que ce diamant, créé par elle, notre sol breton, fut vu comme à travers un rêve ; elle a pris soin de tisser elle-même le voile qui devait rendre son œuvre parfaite et la mettre en valeur.

Il est des bijoux qui n'ont tout leur éclat qu'aux feux de la lumière électrique ; d'autres, plus mystiques, ne sont beaux qu'à la lueur pâle d'une veilleuse. La terre bretonne est de ceux-là.

La journée de labeur finie, on se retrouve à la pension. Alors commencent les longues discussions d'art, qui remplissent les longues soirées d'hiver.

Chacun enfourche son dada, on s'empoigne, on va même jusqu'à se traiter de « pompier » grave insulte, de « journaliste » ce qui est plus grave encore. Et, en fin de compte, on est le lendemain, meilleurs amis que jamais, si c'est possible.

Pont-Aven vit de l'art, et c'est justice, car Pont-Aven vit pour l'art. Les femmes elles mêmes, jolies pour la plupart, ont une coquetterie, une distinction natives, qui sentent la race et qu'on ne trouve nulle part ailleurs. Rien de gracieux comme leur costume ; le petit corset qui enserre la taille, laissant saillir la poitrine masquée seulement par la chemise brodée et dégageant les lignes harmonieuses du cou ; le simple ruban de soie bleue ou rouge, maintenant les cheveux, car la grande coiffe ne se met que les jours de fête ; la jupe, généralement rouge, assez courte pour laisser entre-

voir des attaches, presque toujours fines.

« Troun de l'air, disait en regagnant le bord, l'enseigne A... qui est du midi, troun de l'air, que je ferais volontiers une campagne dans cette colonie ! »

Je dis en regagnant le bord, car à cause de l'heure de la marée, force nous fut de nous arracher, trop tôt, hélas, à ce lieu de séductions. Je puis affirmer que j'étais le moins navré ; j'avais en effet la certitude d'y revenir, mais j'ai surpris quelques soupirs de regret. Le cœur de A... se déchirait. Le « *Pôvre !* ».

S'il faut en croire la science et les savants, l'homme est plus léger quand il sort de table. Cette théorie, à première vue, semble burlesque ; on fera difficilement comprendre à n'importe qui, qu'un ventre plein pèse moins lourd

qu'un ventre vide. Toujours est-il que cette fois, nous n'étions pas d'accord avec la science. Adieu nos envolées, nos bonds vertigineux du matin ! Nous revenions calmes, avec l'allure compassée de gens qui portent un précieux fardeau.

Bedonnant ci, bedonnant là, nous ralliâmes enfin le bord. Si je m'étais écouté, je serais descendu dans la chambre me livrer aux douceurs d'une sieste voluptueuse. Mais allez donc dormir dans une boîte de dix pieds carrés séparée de la machine par une simple cloison en tôle mince, qui ne sert de rempart ni au bruit du *tourne-broche*, ni même à la chaleur ! Mieux valait rester sur le pont, m'ouvrir les yeux au grand air, et lutter contre la somnolence qui m'envahissait.

Nous refaisons, lentement d'abord, le chemin parcouru le matin, en rivière.

Une fois la « *barre* » doublée, nous remontons vers le nord.

Au large, la brise du nord-ouest s'est faite pendant notre déjeuner... Les vagues, à mesure que nous nous éloignons de la côte, deviennent plus lourdes. Nous avons la mer « debout », et les lames se jettent sur notre avant, couvrant le pont, faisant craquer toute la membrure sous ces gigantesques coups de bélier. Dans la tourelle, l'homme de barre est soulagé sur son banc. Nous sommes obligés de marcher à vitesse réduite, sans cela nous serions mangés par la mer.

Cependant il va falloir pousser les feux si nous voulons entrer à Concarneau et accoster au quai.

Nous approchons. Voici le clocher le Trégunc ; c'est la mi-route.

« Yves, pourrons-nous passer entre les Soldats et la terre ? »

Cette question est posée par notre commandant. Elle s'adresse à un vieux quartier-maître, pratique consommé de cette côte, sur laquelle il navigua longtemps, à la pêche, avant d'entrer au service.

Le brave homme se gratte la tête, renifle comme un chien de chasse qui prend la voie, réfléchit, et faisant respectueusement tomber sa chique au plus profond de son béret, répond laconiquement : « Oui, commandant, il y a de l'eau pour nous. »

Du reste, l'« *Amiral* » s'engage dans la passe. Il cale plus que notre torpilleur ; s'il flotte, nous flotterons.

Les « Soldats » sont une longue bande de rochers, déchiquetés, émergeant de l'eau à marée basse, et alignés comme à l'exercice. De là leur nom. Du reste, les populations maritimes, dans leur langage pittoresque, ont baptisé chaque

« caillou » selon ses mérites et d'une façon typique. Entre Port-Navalo et Belle-Ile, vous avez la « Teignouse ». On comprend n'est-ce pas, rien qu'au mot, l'affreuse réputation que ce mot consacre. Sur toute la côte, on trouve des écueils appelés « Ar-Guisty ». Je me contente de vous dire la locution bretonne, ne me chargeant pas de vous la traduire littéralement. Je puis seulement ajouter, pour ceux qui ont lu *Vert-Vert*, que ce perroquet polisson, exprimait en excellent français, avec une rime très riche... ce que la locution « Ar-Guisty » signifie en breton.

Le jusant se déhale rapidement. La mer, brisée par les Soldats, devient moins dure. Nous allons plus vite. Nous doublons la pointe de Trévignon, et nous voilà rendus. Concarneau apparaît au fond de la petite baie.

« Tiens, un goëland s'est oublié sur

votre « suroit ». — Je m'empresse, pour vérifier le fait, de retirer ce couvre-chef,



peu élégant, mais pratique, dont je m'étais sagement muni. Aussitôt tout l'équipage de rire. Jugez de mon ahurissement ! D'autant mieux que mon

suroit était absolument vierge de toute souillure. « Que voulez-vous, mon ami, me dit notre commandant, c'est la tradition. Voyez-vous, contre nous, cette balise rouge ? On l'appelle le « *Cochon*, » et l'usage est de la faire saluer avec vénération, par tous ceux qui la voient pour la première fois. C'est une façon polie de faire sa connaissance. »

Je me suis incliné, puisque que c'est l'usage, mais si jamais on m'y repince !

Ce qui m'empêche qu'à la première occasion, les amis n'y couperont pas ! — Et je savoure déjà cette douce revanche.

Nous entrons dans l'avant-port de Concarneau. L'escadrille mouille sous les remparts de la Ville-Close, à l'abri du ressac. Le temps de nous changer, de désenfiler à la hâte bottes et cirés, et nous ferons un débarquement superbe,

frais, pimpants et astiqués comme si nous sortions de notre chambre pour aller au bal.

Apéritif, diner, coucher. Voilà les trois importants numéros de notre programme de ce soir. Je me coule de bonne heure entre deux draps bien blancs, et c'est dans mon lit, — o sybaritisme ! — que je mets au net mes notes de la journée. Mais qu'est-ce à dire ? — Je suis cependant sur le plancher des vaches ! — Je ne m'en douterais guère. Mon lit se livre à une sarabande effrénée ; il tangué, roule, se balance tout comme notre 349 !.. C'est le mouvement des vagues, auquel mes nerfs se sont habitués, qui persiste. Si j'ai héroïquement résisté au mal de mer..., sur mer, je serais navré d'avoir le mal de mer... sur terre. Ce serait ridicule. Pourtant, chose bizarre, je n'ai pas le cœur trop solide, moi si brave cette après-midi...

Aussi, de peur d'accident, je prends le parti d'éteindre ma bougie et de m'endormir. — Bonsoir.



III

Décidément s'il existe un manuel du parfait torpilleur, il doit s'y trouver en première ligne l'adresse du Monsieur qui vend au poids de la bonne humeur lors du réveil. Il n'était pas cinq heures du matin, qu'un désagréable personnage battait un rappel enragé à ma porte ! Je passe mon pantalon et j'ouvre.

« Hein ! tu ne t'attendais pas à celle-là ! »

s'écrie, d'une voix joyeuse, celui qui tentait ainsi de violer mon domicile. Et je me trouve en présence du peintre Henri S.. un vieil ami que je ne soupçonnais pas être en ce moment en Bretagne.

Je lui ai pardonné son intrusion tapageuse ; j'avais tant de plaisir à le revoir ! Ce brave Henri ! un vieux compagnon de la rive gauche, un des nôtres, de la bande *infernale*, comme on nous appelait alors, toujours gai, toujours prêt à faire les bêtises les plus incompréhensibles, les fumisteries les plus macabres, un vrai, un pur, quoi !

Nous nous mîmes à causer du passé et du présent. Quand j'eus expliqué à Henri l'agréable voyage auquel je me livrais, il poussa une exclamation. Veinard ! va ! — « Bah ! tu serais donc bien curieux de pérégriner sur l'onde amère ? » — « En voilà une question ! » — « Bien, j'en fais mon affaire. »

Une heure après, notre commandant invitait gracieusement Henri à se joindre



à nous. Je n'ai jamais assisté à une scène pareille. Dans son enthousiasme, le brave rapin embrassa le vieux quartier-maitre.

«C'est Georges qui va être épaté!» «Qui ça, Georges?» — «Tu sais bien Georges M. Il n'a pas voulu me suivre en Bretagne, et pour le décider à m'y rejoindre je lui envoie lettres sur lettres, contenant des descriptions abracadabrantes du pays. Tu vas me remplacer, toi dont c'est le métier de mettre du noir sur du blanc. »

Et voilà pourquoi la suite de ces notes va revêtir, de par l'ordre d'Henri, une forme nouvelle. Je recopierai les lettres envoyées à Montmartre.

A 9 heures, nous étions à bord, mon compagnon et moi.

« Messieurs, nous dit le commandant, nous allons tout droit à Douarnenez, où nous appellent les examens des pilotes côtiers pour nos bateaux, en cas de guerre. Vous aurez donc, une fois là-bas, trente-six heures de liberté pour vous promener sur la côte.

Consolez-vous, nous reverrons tous ces parages en revenant. »

A cinq heures nous entrions en baie de Douarnenez.

IV

18 Juillet

Mon cher Georges,

Nous sommes en route, à pattes, pour
la pointe du Raz. Partis de *Tréboul*

avec le soleil levant, nous avons bravement avalé la distance entre ce dernier bourg et *Poullan*. Henri voulait suivre le sentier de chèvre qui file tout le long de la côte, mais je n'étais pas fâché d'entamer connaissance, sans trop nous éloigner de la mer, avec l'intérieur du pays, et me rendre un peu compte de sa physionomie générale. Peut-être sous ce prétexte de curiosité y avait-il un peu, voire même beaucoup, de ce que l'on appelle vulgairement « *de la flemme*. » Mais c'est une maladie courante, très répandue et dont on peut m'excuser d'être atteint de temps en temps.

Nous avons donc gagné Poullan, à travers les bois de sapin, visité l'église qui est d'un style assez pur, et après un plantureux déjeuner, nous avons suivi les indications que nous avaient fournies deux paysans, relativement à une cha-

pelle qui se trouve à une petite distance dans les terres.

La chapelle Saint-Avit, — c'est ainsi qu'elle se nomme — est bâtie au fond d'un vallon, au milieu des bois, bref, dans une situation charmante. Tout autour de grands arbres, et, devant le portail, un calvaire qui, à vrai dire, est la seule chose vraiment curieuse qui mérite ce voyage. Figure-toi une croix plantée au centre d'une chaire circulaire, en granit. On gravit trois marches et, une fois dans la chaire, faisant face à l'église, on a devant soi un pupitre, taillé dans la pierre elle-même. Nous n'avions jamais encore rencontré un monument de cette sorte.

Le reste de notre après-midi a été consacré à un voyage à la côte. Nous sommes allés rendre visite à la pointe de la *Jument*, ainsi appelée du nom d'un écueil placé tout près de la falaise. Au

sommet de cette falaise, un vieux corps de garde abandonné, qui nous a été fort utile, la pluie étant venue interrompre notre contemplation de la baie, que l'on domine de ce point dans toute son étendue.

Sous une pluie battante, nous avons pris le chemin de Beuzec, où nous avons pu obtenir, après bien des difficultés, un abri pour la nuit.

La population de cette partie de la côte de Bretagne a un caractère à part. Le manque de ports, la hauteur des falaises que la mer baigne toujours, y rendent la pêche impossible, et nous avons été tout surpris de trouver, au sud de l'Océan, une race presque exclusivement composée de cultivateurs. La civilisation n'est pas encore venue jusque-là ; on y parle très peu le français ; le paysan à longs cheveux, en bragou-bras, s'y rencontre dans tous les champs,

dernier champion des vieux usages. C'est assez te dire avec quelle peine nous avons déniché de quoi contenter nos appétits de voyageurs.

Près de Beuzec, se trouve le cap du *vieux Château de Beuzec, Castel-Coz*, dans la langue du pays. C'est certainement comme sauvagerie le point le plus admirable que nous ayons vu jusqu'ici. C'est horrible de beauté. La côte dénudée s'élève brusquement et s'avance en pointe dans l'Océan, formant une presqu'île dominée par un ancien fort. Et de tous côtés une falaise immense, à pic, dont la mer ne découvre jamais les assises. Nous avons flané là toute une partie de la journée cherchant aux environs quelque chose de comparable, mais nous revenions invinciblement à notre vieux fort. J'ai vu la pointe du Raz ; c'est admirable, mais à mon avis *Beuzec* a un caractère encore plus grand,

Sais-tu ce que c'est une marche dans le désert, quand l'espace s'étend avec une ligne d'horizon immense, sans montagnes, sans vallées, et qu'on va devant soi fixant un point qui semble s'éloigner sans cesse ? Eh bien, mon cher, nous en avons eu l'illusion parfaite. Partis de Beuzec pour Cléden, — trois lieues, — à neuf heures du soir, nous avons pris pour point de direction le phare de la pointe du Raz, qui brillait devant nous. A chaque pas nous croyons l'atteindre. « Bah ! disait Henri. Nous sommes arrivés. En étendant le bras je pourrai moucher cette grande chandelle. » Mais la chandelle fuyait toujours. Enfin, éreintés, moulus, nous avons atteint Cléden. Autre embarras. Il était onze heures. Tous les habitants dormaient du sommeil du juste. Nous allions d'auberge en auberge, frappant aux portes, faisant un tapage d'enfer pour

réveiller le maître du logis. Le plus



souvent on ne daignait pas nous répondre. Parfois une fenêtre s'ouvrait, livrant

passage à une tête renfrognée. « Qu'est-ce que vous voulez ? » — « Un lit. » La tête se penchait, se livrait à l'examen de notre individu, et invariablement la fenêtre se refermait sur ce mot. — « *Nesket.* » — Tout cela sur un ton d'un aimable ! Il est vrai que nous étions faits comme des voleurs, et notre silhouette, au clair de la lune, grâce à notre sac, à nos pics de parasol, devait avoir un aspect très pittoresque, mais peu rassurant. — Enfin, nous avons trouvé un homme de bonne volonté et de courage qui nous a ouvert sa porte et, tant bien que mal, installés.

Aussitôt réveillés, nous nous mettons en route pour Lescoff, Plogoff, et la pointe du Raz. Le chemin, si l'on peut appeler cela un chemin ! déroule ses sinuosités à travers des landes dénudées, brûlées par le soleil et les vents du large, séparées les unes des autres par des

murs en pierres sèches qui donnent au pays un cachet à part. On croirait voyager au milieu des ruines d'une cité romaine. On arrive bientôt à Plogoff, au sommet de la côte, et, à 500 mètres, se dresse le phare de la pointe du Raz. Nous y voilà donc à ce cap sinistre, que tout le monde connaît, au moins de nom et de réputation, sorte de monstre qui évoque une sombre vision de naufrages, de corps roulés par les vagues, et brisés sur les rochers.

Mais il en est de la pointe du Raz comme de toutes les merveilles dont on a entendu parler trop souvent. Nous nous en étions fait une idée colossale, nous attendant à trouver quelque chose d'inouï, dépassant tout ce que nous pouvions concevoir d'horrible, de sauvage. Notre cervelle s'était créé un cap immense, tombant à pic dans une mer toujours en furie, et la réalité, je dois te

l'avouer, s'est trouvée au-dessous de nos conceptions. Quoiqu'il en soit, il est incontestable que la pointe du Raz est encore, telle qu'elle est, admirable. Elle possède surtout un caractère étonnant. On sent bien que c'est là le cap des tempêtes. Pas un arbre sur la côte, pas une maison, à part le phare, partout une herbe rase, d'où émergent comme tombés du ciel, des blocs de granit, torturés, rongés par l'air salin.

La falaise descend vers l'océan comme l'éperon d'un cuirassé, dans un amoncellement bizarre de rochers déchiquetés, horribles. Et la mer se perd dans ce chaos, recouvrant d'écume, en se brisant, les crêtes des masses granitiques, s'épuisant en luttes incessantes, reculant chaque fois pour revenir plus furieuse, repoussée sans cesse, jamais vaincue. C'est une lutte titanesque qui dure depuis des siècles et dont des

siècles ne verront sans doute pas la fin.

En nous cramponnant aux rochers, nous sommes descendus jusque près de la mer, mouillés un peu par les lames, mais notre excursion n'aurait pas été complète si nous n'avions rendu visite au fameux trou de Sarah Bernhardt. La « grande-voyageuse » a laissé aussi son souvenir à la pointe du Raz. Elle a fait la première le chemin que nous suivons aujourd'hui et s'est reposée, presque au bord de l'abîme, dans une excavation qui porte son nom maintenant. Peinture, sculpture, art dramatique ne lui suffisaient pas. Il a fallu qu'elle eut aussi la gloire d'être marraine en Bretagne. Le filleul est horrible, mais au point de vue tragique est absolument réussi.

Devant la pointe une longue file de rochers, émergeant de l'océan, se

continue jusqu'à l'horizon, servant d'assises à une rangée de phares, sortes de lampadères de ce boulevard de mort. Le dernier est le célèbre phare d'Armen, élevé sur une roche sous-marine, à plusieurs milles au large. Sa construction a demandé des années, beaucoup d'argent et bien des peines, mais que de vies sa lumière bienfaisante n'a-t-elle pas sauvées depuis. Plus loin, l'île de Sein, l'antique domaine des prêtresses druidiques.

C'est entre ces phares que les bateaux naviguent dans les passes étroites du petit Raz, au milieu de « cailloux » sur lesquels le courant produit un ressac dangereux. Aussi jamais pêcheur n'a traversé le Raz sans crainte et sans se signer. La vieille chanson bretonne, qu'un savant du pays m'a traduite et écrite, indique bien la terreur qu'inspire ce point redoutable :

Va Doue, va zicourit evit tremen ar Raz
 Rag va lestr a zo bihan, hac ha mor a zo bras.

Je ne te garantis pas l'orthographe,
 mais je te garantis la traduction :

Mon Dieu secourez-moi en passant le Raz
 Car mon bateau est petit et la mer est grande.

Nous sommes en plein pays des légendes terribles, des traditions sauvages qui se sont perpétrées de siècle en siècle, depuis les prêtesses des druides, les vestales de l'île de Sein, jusqu'aux naufrageurs et pilleurs d'épaves, ces bandits de la mer, maintenant disparus, mais depuis peu de temps. A Lescoff et à Trogoff, il y a encore des vieillards qui se rappellent ces orgies nocturnes, et, grâce à la crudité de leurs récits, il est facile de reconstituer, d'une façon trop nette hélas, ces scènes sinistres de navires attirés à la côte, de

naufragés massacrés et de cargaisons pillées. Et l'œuvre s'accomplissait à la lueur des falots, pendant que le « *Chant de la Vache* » s'élevait entonné par cent poitrines et que le grondement de la mer accompagnait les versets de sa basse profonde.

Tan ! tan ! gwel ! tarânn ! tan !
 Dir ! tan ! gwad ! hag gwin ardânn !

Feu ! feu ! vent ! tonnerre ! feu !
 Acier ! feu ! sang et eau-de-vie.

Ces deux vers contiennent toutes les aspirations vivaces de la population du cap à cette époque.

J'ai fait à Lescoff, la rencontre d'un vieux retraitsé qui m'a donné tous ces renseignements et transcrit ce que je puis t'envoyer comme spécimen de la langue bretonne. Si tu rencontres un celtisant sur les hauteurs de la montagne Sainte Genevière, il viendra en aide au

peu d'érudition que je possède en ce qui touche le breton, et corrigera ce qu'il peut y avoir d'incorrect dans la façon dont j'écris la langue des bardes.

Des deux côtés de la pointe, la falaise, moins découpée, s'étend à pic, formant d'un côté, l'« Enfer de Plogoff », de l'autre, fermée par la pointe du Van, la baie des Trépassés. On l'appelle ainsi parce que le courant amène sur la plage du sable fin qui se trouve au fond du golfe, toutes les épaves du large et tous les cadavres de ceux qui se sont noyés dans le Raz. Nous t'en envoyons un croquis.

V

20 juillet, soir.

Nous avons nolisé un « *sapin* » pour regagner Douarnenez. — Un torpilleur n'attend jamais... quand il est en service commandé. Un poème, ce sapin!!!

A 5 heures, au Bois, avec notre accoutrement, trainés dans ce véhicule, nous eussions eu un succès fou.

Nous arrivons donc, au bout de trois heures de cahotage, (j'ignore si le mot est français, mais... il le sera), — à notre port d'attache.

« Messieurs, nous dit le commandant, êtes-vous contents de votre excursion? — « Enchantés ! » — « Eh bien si vous avez pris goût à ces pérégrinations, je vais vous combler de joie. Nous ne partons que demain. Vous avez vu la gauche voyez la droite; on prétend que Locronan vaut la peine d'une visite. Si le cœur vous en dit... »

Un quart d'heure après, nous étions en route. Nous sommes rentrés pour dîner. Je vais te raconter notre « déambulation », en faisant précéder ce récit d'une préface de précaution — je te connais si bien !

Tu me reprocheras dans ta prochaine lettre, mon cher Georges, de te donner un aperçu de notre excursion, trop en touriste et pas assez en peintre qui rend compte de ses impressions. Ton reproche sera juste, j'en conviens, mais songe combien il est difficile, d'analyser d'une façon complète, au courant de la plume, les sensations diverses que nous avons éprouvées dans notre voyage. Nous allons devant nous en enfants perdus, cherchant chaque jour un point nouveau à voir; nous passons en quelque sorte, une revue de la presqu'île bretonne, afin de nouer connaissance avec elle; le temps nous manque pour nous arrêter à l'étude particulière, approfondie, d'un coin d'une région. C'est une vue d'ensemble dont nous devons nous contenter d'avoir aujourd'hui : plus tard, quand nous aurons terminé notre voyage de circumnavigation, quand nous aurons

visité l'intérieur du pays, possédant des points de comparaison, l'idée générale se dégagera plus nette et plus claire ; il s'opérera un classement.

Et puis, il ne faut pas se faire d'illusions. Nous ne pouvons, nous autres étrangers, nous identifier entièrement à la nature bretonne. La raison en est simple. C'est un pays à part, qui ne ressemble en rien à ce que nous avons pris l'habitude de voir, de comprendre, de nous assimiler. Pour arriver à posséder sa Bretagne, il faut toute une éducation — et nous ne sommes qu'au début de notre excursion.

S'il fallait te dire quelle est l'impression dominante que j'ai ressentie jusqu'ici, je te la définirais par un seul mot « *l'étrange* » et encore la définirais-je mal. Je ne connais pas de terme dans la langue française qui puisse exprimer d'une façon plus précise la sensation qui nous tient Henri et moi. Etrange en

effet, cet aspect tout particulier de la lande bretonne, toute nue, triste, mais d'une tristesse douce, calmante, attirante, presque gaie, avec ses ajoncs à fleurs d'or, ses grandes lignes vigoureuses que la mer encadre; étranges ces contrastes incessants de sauvagerie et de douceur. Etrange la couleur du pays, chaude, vibrante, avec ses notes lumineuses donnant l'illusion de pays d'Orient transportés par quelque génie sous le ciel gris du Nord; étranges ces habitants, ces coutumes, ce langage, ces costumes aux broderies chatoyantes, tout cet « *autour* » qui nous environne. C'est un monde nouveau, ignoré, qui surprend tout d'abord, mais qui séduit bientôt comme tout ce qui est grand, neuf, hors des conventions de la vie qu'on a suivie jusqu'alors.

Toi, le grand admirateur de l'antiquité, des civilisations dans l'enfance, de ces

premiers âges où tout était légendes, où le merveilleux régnait sans conteste, tu serais ici dans ton élément. Tu la trouverais telle que tu l'as sans doute rêvée, cette terre des druides. Les grands menhirs sont restés debout dans les landes, bravant les temps et les progrès, derniers vestiges des traditions d'autrefois, du culte mystérieux des ancêtres, opposant leur masse sombre à l'envahissement de la civilisation moderne. Tu pourrais compulsers ces douces légendes, que l'on conte les soirs d'hiver, à la veillée, assis dans la cheminée bretonne, autour du feu d'ajoncs couvant sous la cendre. — Oui, c'est bien le berceau de la légende, et de ce sol inculte il monte comme une atmosphère de rêve dont on est imprégné.

Mais, je m'arrête, car le temps me manquerait pour te donner sur Locronan, les détails que je t'ai promis.

En suivant la côte, quand on quitte Plonévez-Porzay, pour s'enfoncer dans les terres, on aperçoit devant soi une masse sombre qui coupe la ligne de l'horizon. C'est la montagne de Locronan. A mi-côte, on distingue une tour carrée, émergeant d'une agglomération de maisons. C'est l'église de Locronan.

En entrant dans le village, on est tout étonné de se trouver au milieu d'habitations de deux étages, quelques-unes flanquées de tourelles, possédant des pignons ornés de sculptures, et plantées autour d'une grande place carrée, du milieu de laquelle émerge un puits. A gauche l'église, ou pour mieux dire la cathédrale, car c'en est une. Toutes ces constructions uniformes, avec cette note grise de pierres de taille, produisent une impression inexprimable. On se croit transporté à plusieurs

siècles en arrière, dans le siège de quelque baronie féodale. L'illusion est complète. — « Quel merveilleux décor d'opéra, » me disait Henri, en me montrant cet ensemble si grand et si saisissant.

Nous avons passé plus d'une heure à visiter l'église, qui se compose de deux parties. A droite, il y a une chapelle contenant le tombeau de saint Ronan, semblant à l'extérieur absolument indépendante, avec son clocheton à jour ; mais en réalité il n'existe à l'intérieur aucune séparation entre elle et le reste de l'édifice. Puis il y a l'église elle-même.

La haute tour carrée, se trouve élevée au-dessus d'un porche de roman pur, une merveille architecturale. On accède, de la place, à ce porche, par un perron de plusieurs marches. Entre les deux portes, une vieille statue de saint Ronan, le patron du pays.

On pénètre alors dans un immense vaisseau de voûtes de granit.

Ces voûtes sont soutenues par d'énormes piliers, recouverts par l'humidité d'une teinte verte, sous laquelle le gris du roc perce de place en place. Le chœur est séparé de la nef par deux tourelles contenant un escalier qui permet d'accéder au couronnement de l'église et qui se termine, à l'extérieur, par deux clochetons perçant le toit.

Le fond du chœur est éclairé par une verrière de toute beauté. Une rosace, merveilleuse de légèreté, encadre des vitraux dans ses serres de pierre. Œuvres dignes l'une de l'autre.

Partout, enchâssées aux pilliers, de vieilles statues de saints, d'un art naïf et vrai ! Il y a surtout, dans un coin de la nef, une statue en granit de saint Michel qui est remarquable.

La chaire, en bois sculpté, se compose de dix médaillons représentant la vie de saint Ronan. On y voit, notamment, le saint, conduisant sa charrue attelée de deux bœufs. Le roi lui avait, si l'on en croit la tradition, fait cadeau, pour fonder un monastère de tout le terrain qu'il pourrait entourer d'un sillon dans une journée. Tous les cinq ans, en souvenir de cette tradition, il y a à Loc-Ronan une procession, appelée la *Troménie* ; le clergé et les fidèles refont le parcours tracé par le saint. Depuis quelques années, on a construit au sommet de la montagne une chaire en granit où l'on se rend le jour de la fête. Malheureusement la chaire en bois sculpté que contient l'église a été peinte par un artiste du pays, qui a gâté cette belle œuvre.

Le tombeau de saint Ronan est situé dans la petite chapelle de droite dont je t'ai parlé.

A côté se trouve une vieille cloche, dont, paraît-il, saint Ronan se servait pour appeler les enfants au catéchisme ?

Nous avons gravi l'escalier à pic qui mène au sommet de la tour. Cette tour était autrefois surmontée de flèche que la foudre a détruite.

De la plate-forme la vue est superbe. On voit toute la baie de Douarnenez, jusqu'à la pointe du Raz. Mais nous avons joui du spectacle d'une façon plus complète, en gravissant la montagne, jusqu'à un point culminant, appelé la *Motte*. Il y a là les ruines d'un établissement de télégraphie optique. De ces ruines l'œil embrasse une étendue de terrain considérable. Au fond, à peine distinct le mont Saint-Michel de Bretagne. Devant Quimper, et en suivant les sinuosités de la rivière, on entrevoit une grande barre d'argent, miroitant au soleil : c'est la baie de la Forest, — à

droite, la baie d'Audierne, derrière, la baie de Douarnenez, puis masquée par le Menez-Hom la rade de Brest. Par les temps clairs, on distingue, dit-on, l'église Saint-Louis.

C'est féerique, mais quel vent !

De Locronan à Douarnenez la distance n'étant pas considérable, nous devions faire l'étape sans nous arrêter.

Nous sommes donc partis de Locronan, le cœur léger, mais notre sac un peu lourd, grâce au poids d'un plantureux diner. Notre intention était de nous restaurer au bord de la mer, sur la plage du Riz.

La route filait devant nous, entre une double rangée de fossés couverts d'arbres, un vrai boulevard et nous arrivions à Kerlas, quand il prend fantaisie à Henri, en passant devant une chaumière, de prendre un croquis d'intérieur breton. Tu connais la rapi-

dité avec laquelle notre ami met à exécution les projets qui lui passent par la cervelle. Il entre sans crier gare, établit un chevalet et le voilà abattant de la toile ! Mon estomac protestait ; je criais la faim, suppliant l'enragé compagnon dont le ciel m'a flanqué, de prendre en pitié mes tiraillements d'estomac. — « Laisse-moi tranquille, tu parles tout le temps. — Ce n'est pas moi, c'est mon ventre qui parle. — Raison de plus : ventre affamé n'a pas d'oreilles ; le tien ne s'entend pas crier. » Que répondre à de pareils raisonnements ?

Survient la fermière. Quoiqu'un peu surprise de cette violation de domicile, en son absence, elle ne regimbe pas trop. Mais voilà-t-il pas que l'idée saugrenue de faire poser la malheureuse, trotte dans la tête d'Henri. Protestations énergiques de la paysanne ; insistance d'un goût douteux de la part d'Henri,

qui est têtue comme trois bretons. Résultat final : arrivée du mari qui nous met à la porte avec accompagnement d'une foule de gros mots, que je n'ose te répéter... d'autant plus que tu ne les comprendrais pas. L'homme parlait breton. C'est un langage fort énergique dans la bouche d'un homme en colère.

Arrivés au Riz, nous cherchons un endroit propice, pour étaler nos provisions. Nous n'avions que l'embarras du choix, car cette plage, qui ferme le fond de la baie de Douarnenez, est certainement la plus admirable qu'il soit possible d'imaginer. Allant en pente douce vers la mer, sillonnée par un ruisseau qui chante sa chanson sur les galets, parsemée de rochers, se reflétant dans les flaques, véritables nids à crevettes, dont ils sont entourés, tout, vue, rochers, falaises, grottes, sable fin, se trouve réuni,

Nous avons choisi, pour dresser notre couvert, un bloc de rochers charmant, à l'extrémité d'une chaussée de granit, partant du pied de la falaise et s'avancant en pointe jusque la mer. Comme



situation, c'était splendide. Devant nous tout là-bas, l'entrée de la baie, l'immensité. A gauche, Douarnenez avec ses maisons blanches. La vue doublait l'appétit.

Mais voilà où se gâte notre histoire. En vrais parisiens, nous ne nous étions

pas inquiétés de la marée, et sur cette plage énorme, il est vrai, mais presque plate, la mer monte vite. Tout entiers au spectacle qui se déroulait devant nous, fort occupés de plus à restaurer la partie matérielle de notre individu, jouissant quant à l'esprit et quant au corps, comme on nous faisait traduire dans nos classes de grammaire, nous ne prêtions aucune attention au troisième convive qui nous arrivait sous la forme de l'Océan. Ce n'est que lorsqu'une lame nous eut aspergés que nous fûmes rappelés au sentiment de la réalité.

Quelle déroute ! Henri avait saisi d'une main, ce qui restait du poulet, mis sous un bras une bouteille sous l'autre un pain, et abandonnant à la mer le reste, à titre d'offrande destinée à calmer la déesse en furie, s'était mis à développer ses enjambées des grands jours. Mais le chemin des rochers est aussi

glissant que le chemin de la vie. Au bout de dix pas, le fuyard s'étalait au milieu d'une flaque avec un bruit sinistre. Si tu avais vu la tête que faisait notre pauvre ami, barbottant dans l'eau entre son quartier de poulet et son pain !

Heureusement qu'il faisait encore un peu de soleil. Nous nous sommes réfugiés dans l'auberge du Riz et Henri s'est séché en dévorant ce que j'avais pu sauver du naufrage.

La plage du Riz, grâce à sa proximité de Douarnenez, est le rendez-vous des habitants de cette ville pendant la belle saison. Plus tard, on y établira sans doute un casino, car il est impossible de rêver une situation plus belle. Jusqu'à présent, les touristes doivent se contenter d'un petit hôtel qu'on y a récemment construit, mais qui est très insuffisant à tous points de vue.

Quand Henri se fut secoué comme un Triton sortant de l'onde, ou comme un barbet sortant de l'eau à ton choix, nous nous remîmes en route. Jusqu'aux *Quatre-Vents*, il faut gràvir une côte assez raide. Puis, on distingue entre les arbres, le clocher de *Ploaré*, que l'on croise bientôt.

Ce clocher est curieux par la façon toute particulière dont il est construit. La flèche est entourée à sa naissance de plusieurs clochetons dont aucun ne se ressemble comme taille et comme style. Cela forme un ensemble qui étonne, mais qui n'a rien de disgracieux.

Ploaré est à proprement parler un faubourg de Douarnenez. Cette dernière ville, dont nous ne t'avions pas encore parlé, attendant pour cela de l'avoir vue sous toutes les faces, n'offre par elle-même rien de curieux. Prends le Bottin et tu y verras : « Douarnenez, chef-lieu

de canton du Finistère, 12,000 habitants. Port de pêche où il se fait d'importants armements pour la pêche de la sardine. Chemin de fer. » Te voilà renseigné au point de vue économique.

L'aspect de la ville surprend néanmoins quand on vient de faire comme nous une excursion en pleine campagne. Adieu le *bragou-bras*, les grands chapeaux, les vestes brodées ; on ne rencontre ici que des marins en béret, vareuse de laine, ou revêtus du « ciré » que l'on porte à la mer. Partout des rues en pente, bordées de maisons basses, contre lesquelles sèchent des filets suspendus sur deux avirons. Ces rues étroites sont sillonnées sans cesse par une foule de pêcheurs qui font claquer leurs sabots de bois sur le pavé. De tous les coins surgissent des bandes d'enfants : il en sort de partout. On comprend en voyant à quel point les familles sont

nombreuses ici, combien la misère doit y être horrible dans les années mauvaises.

A part l'église, édifice tout neuf, peu remarquable, du reste, et le grand pont de fer qui passe sur l'anse de Pouldavid, au-dessus du port de commerce, ou *Port-Rhu*, il n'y a pas de monuments à Douarnenez. Mais ce qu'il y a de souverainement beau, c'est la vue que l'on a du port de pêche.

Devant, de l'autre côté de la baie, le *Menez-Hom*, profile sa masse sombre, coupant l'étendue du ciel. A droite, au fond de la baie, le *Riz* ; à gauche, l'île Tristan, et à l'horizon, la ligne bleue de la côte de Crozon. Cela rappelle à s'y méprendre la baie de Naples avec un Vésuve qui serait éteint. — Et te l'avouerai-je ? Je préfère Douarnenez. — Cette ligne de montagnes qui s'étend devant nous, offre plus de contrastes

que la ligne rigoureusement droite, impitoyablement bleue d'une baie ouverte sur l'immensité de la mer.

Le *Port-Rhu*, ou port de commerce, se trouve dans une anse, longue d'environ deux kilomètres, que l'on appelle l'anse de *Pouldavid*, en breton *Pouldahut* ou *Trou de Dahut*. S'il faut en croire la légende, c'est par là que la princesse Dahut, la pécheresse, cherchait à s'enfuir lorsque la colère de Dieu décida la submersion de la ville d'Is. L'océan la suivit, et ne s'arrêta que lorsque le roi Gradlon, sur l'ordre de l'évêque Guénolé, se résigna à sacrifier sa fille à la vengeance divine. Alors la mer, ayant englouti Dahut, s'arrêta. L'anse à cet endroit s'élargit et sert de refuge, pendant la morte-saison, aux bateaux désarmés.

De l'autre côté du bras de mer on aperçoit *Tréboul*.

Nous sommes arrivés à bord juste à temps. C'est à peine si nous avons pu régler notre hôtel. Nous allons passer une nuit à la mer, employée à des expériences de correspondance par signaux. Du nanan, quoi, tu verras.

VI

22 Juillet.

En fait de *nanan* nous avons été trempés, sautés, gelés, etc., etc. Brouillard, mer, vent, tout s'était réuni pour

nous rendre la traversée dure. De loin en loin, à travers les embruns qui nous mouillaient la figure et nous faisaient comme un voile sur les yeux, nous distinguions une lueur scintillante, perçant la nuit.

« C'est bien mal éclairé, proclamait Henri. Il n'y a pas à dire le boulevard est supérieur comme luminaire. » Et cependant, à l'aide de ces quelques phares, de ces *vers luisants de l'onde* (ô poésie !!!) parsemés dans l'immensité, nos officiers dirigent, à toute vitesse leurs petits navires avec une sûreté de main étonnante.

Nous traversons le Raz à mer étale ; une fois l'île de Sein doublée, nous mettons le cap sur un feu qui resplendit à l'horizon. C'est le phare de Penmarc'h. Nous passerons très au large, car les parages sont dangereux. — Partout des rochers à fleur d'eau.

Pendant qu'on marche, les torpilleurs continuent leurs expériences de signaux de nuit. Malgré la grandeur du spectacle, la poésie intime qui s'en dégage et nous pénètre, nous commençons à trouver tout cela monotone, à la longue. Tu vas frémir ! prépare-toi à entendre quelque chose de monstrueux, d'inimaginable ! Nous sommes descendus dans la chambre Henri et moi... faire un et même plusieurs « *piquets* » en 250 liés. Le jour naissant nous a trouvés escomptant des quintes et quatorzes ! C'est que dehors brr !! il ne faisait pas chaud. En revanche, à l'intérieur, n'étant séparés de la machine que par une mince cloison de tôle, nous cuisions à l'étuvée avec accompagnement de tout le potin du « *tourne-broche*. »

Tout à coup, le potin ci-dessus spécifié s'atténue : le nombre de tours de l'hélice, — dont nous sentons l'arbre de couche

sous les pieds — diminue, puis cesse bientôt. Nous entendons le bruit des chaînes qui grincent en filant de leur puits. Nous sommes mouillés.

Inutile d'ajouter que nous nous sommes précipités sur le pont, pour nous rendre compte de la latitude où nous nous trouvions.

« Les Glenans, trois heures d'arrêt. Buffet! » nous crie de l'avant un être bizarre que Cuvier lui-même n'aurait pu classer dans aucune famille, même antédiluvienne, la mythologie seule aurait pu lui assigner une origine tritonienne!

C'est notre commandant, ou plutôt l'enveloppe de caoutchouc renfermant notre commandant, qui s'offre à nos yeux.

En deux temps et trois mouvements, nous sommes à terre.

Les « *Glenans* » sont un groupe d'îles habitées par une trentaine d'insulaires,

et situées à environ 20 milles de la côte. Deux de ces îles, l'île aux Moutons et Penfret, sont surmontées de phares de premier ordre.

Les habitants vont fort peu sur la grande terre, avec laquelle ils communiquent, deux fois par semaine, par un courrier. La principale industrie de l'archipel consiste dans la pêche et l'élevage des crustacés, homards et langoustes.

Nous avons pris d'assaut une ferme, moitié maison de paysans, moitié auberge, et nous avons déjeûné de poisson, de lard et de coquillages.

Pendant que nous nous livrions aux douceurs d'une réfection complète, le temps avait changé; la mer, déjà lourde, le matin, était devenue de plus en plus grosse et même assez mauvaise pour que le commandant de notre flottille préférât ne pas se livrer au large et

laisser ses bateaux à l'abri, dans la petite anse où nous étions débarqués.

Nous voilà donc immobilisés et Dieu sait pour combien de temps ! Heureusement que les Glenans communiquent avec Concarneau par un câble. Une dépêche et l'on ne sera pas inquiet sur notre sort.

Nous ne sommes partis que le surlendemain matin.

Le soir du premier jour, nous étions en train de surveiller la confection d'une soupe au lard faite suivant toutes les règles quand des coups violents sont frappés à la porte. On ouvre. Une bande de jeunes gens envahit l'auberge. Un peu interloqués à notre vue ils s'excusent de leur mieux et nous expliquent comment, partis dans la matinée de Concarneau, où ils habitent, pour venir chasser les lapins qui abondent aux Glenans, ils ont été retardés par les

vents contraires et sont actuellement dans l'obligation, étant donné l'état de la mer, de passer la nuit ici. Ce sont, du reste, de charmants compagnons, puis entre naufragés, on se doit aide et assistance. D'où, invitation à partager notre souper.

Nous n'avons pas regretté la fortune contraire qui nous les a envoyés. Leur gaieté et leur verve nous ont aidés à passer agréablement la journée du lendemain.

Ce sont des habitués, du reste. Ils ont une « *Marseillaise* » à eux, à laquelle chacun a apporté son couplet et intitulée la « *Chanson des Glenans* ». Cela se chante sur l'air de « *en rev'nant de la r'veue.* »

En voici le premier couplet :

Connaissez-vous dans l' Finistère
Un archipel fort bien placé
Pour faire des parties en mer
A l'abri d' la maréchaussée.
C'est là qu'on se flanque des culottes
Tout en narguant l'autorité,
Qui ne peut pas malgré ses bottes,
S' payer ce p'tit voyage à pied.
On y mang' du homard
Ainsi que du canard,
Des lapins en gib'lotte
Avec d' l'ail et des échalottes.
Toutes sort's de poissons
Que nous-mêmes pêchons,
Et bien savez-vous maint'nant
C' que c'est qu' l'archipel des Glenans.

Peufret, Drennec,
L'Etang et Brézellec,
Le Lock, l'Ile-aux-Moutons, le fort Sygogne.
Un peu plus bas
Se trouv' St-Nicolas,
C'est là ousque l'on va s' rougir la trogne.

Si la rime n'est pas riche, l'intention est excellente.

Ils nous en ont raconté une bien bonne ! Il y a quelques années, la maison où nous nous trouvions, était habitée par un nommé *Job*, le meilleur homme du monde, mais ayant un défaut, celui de ne pas payer son propriétaire. Conclusion — Le propriétaire lui envoie l'huissier... par mer, naturellement. Le digne officier ministériel débarque un samedi soir et tombe au milieu de la bande joyeuse. Il explique le but de sa visite. — « Faudra attendre lundi, le soleil est couché et c'est demain dimanche. »

C'était vrai ; il n'y avait qu'à s'incliner. Mais pour être huissier, on n'en est pas moins homme. Tous ces Messieurs étaient si aimables que, le dimanche, ils avaient grisé l'honorable recors le plus gentiment du monde. Pendant qu'il se

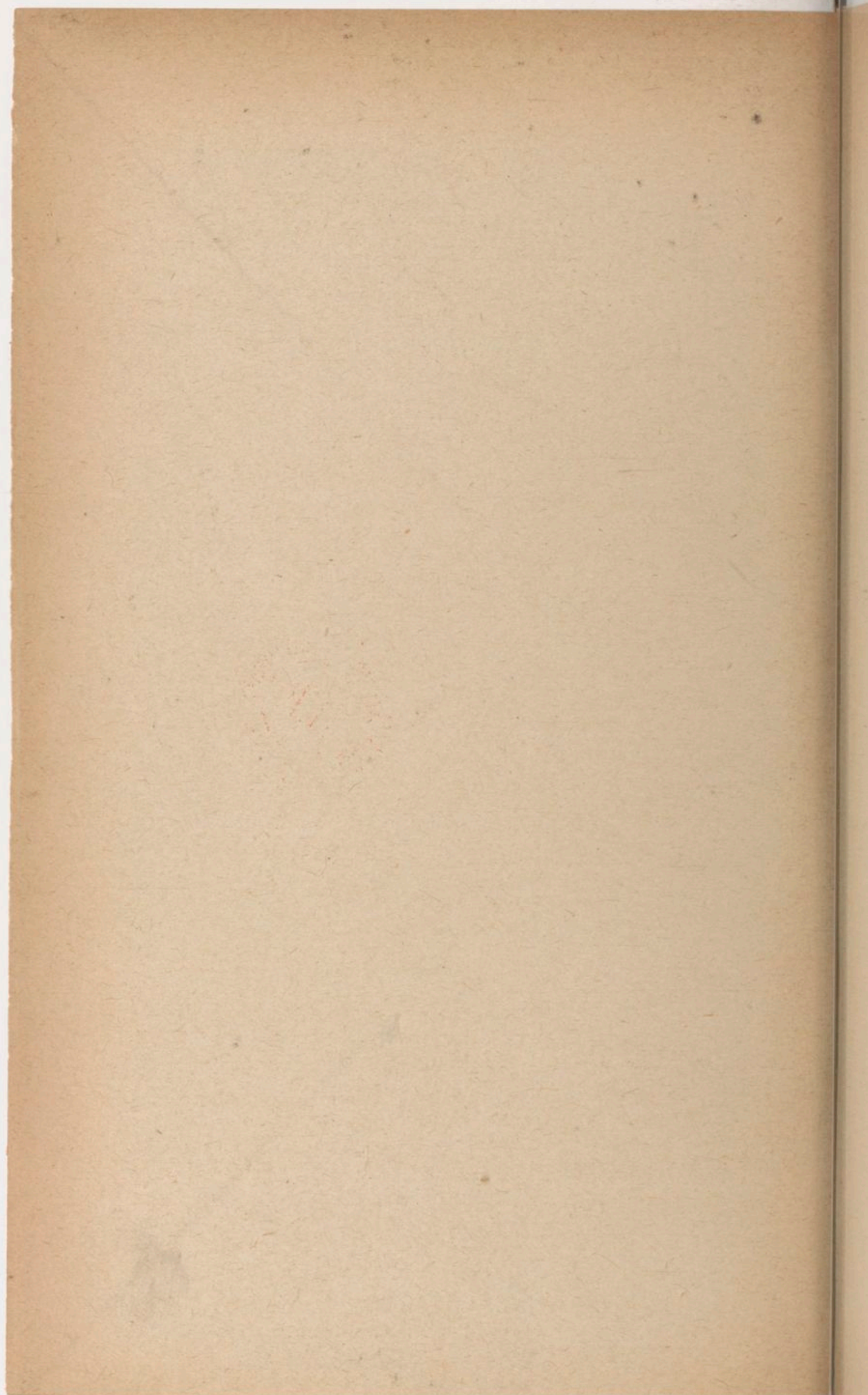
livrait aux douceurs d'un sommeil réparateur, nos lurons avaient déménagé le mobilier sommaire de Job et étaient allés l'enterrer dans le sable de la grève. Le lundi matin, à son réveil, le saisissant ne trouva plus dans la chambre que le lit à deux étages, dont un était occupé par lui et l'autre par le saisi. La loi et la reconnaissance lui défendaient également d'exercer son ministère sur ce meuble. On en a bien ri longtemps, aux Glenans. Et voilà comment nous avons vécu assez agréablement ces deux jours d'escale forcée.

Partis ce matin, accompagnés des adieux de nos nouveaux amis, qui reprenaient leur vol pour Concarneau, nous sommes entrés à onze heures en rade de Lorient.

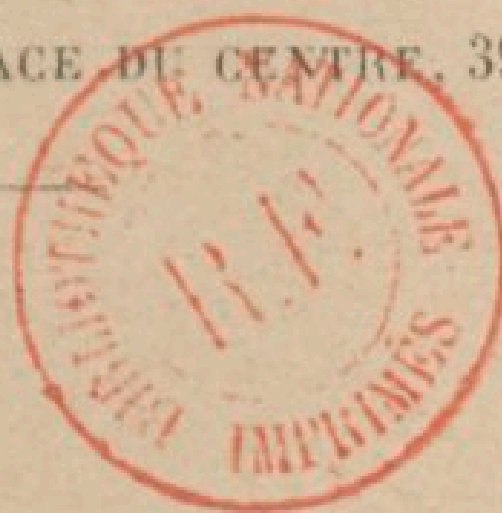
Notre voyage était terminé. Nous avons pris congé de nos aimables hôtes, remerciés combien ! et nous voilà, Henri

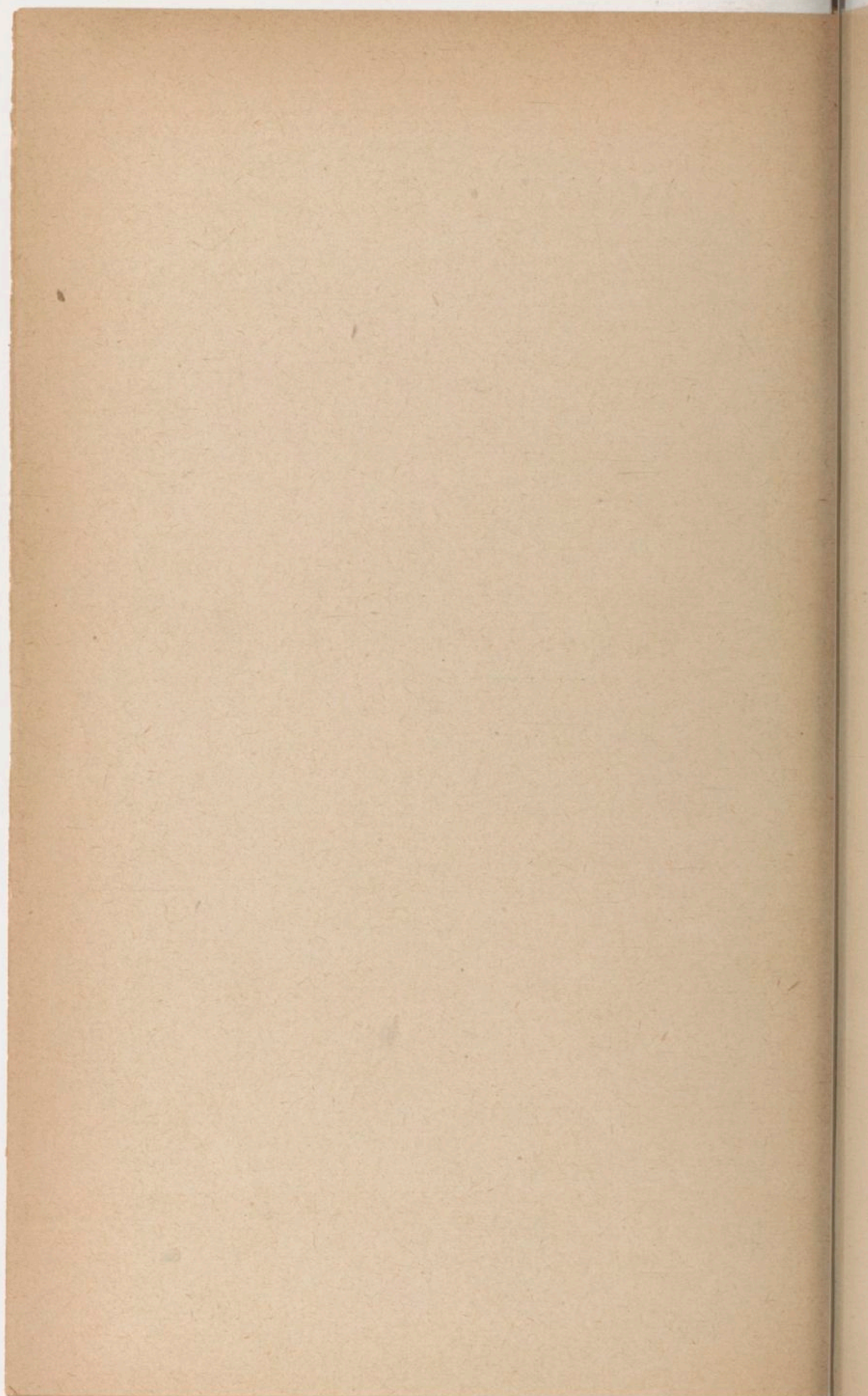
et moi, définitivement installés sur le plancher des vaches. Nous commençons à nous faire à la mer et notre seul regret est que ce temps ait passé si vite.

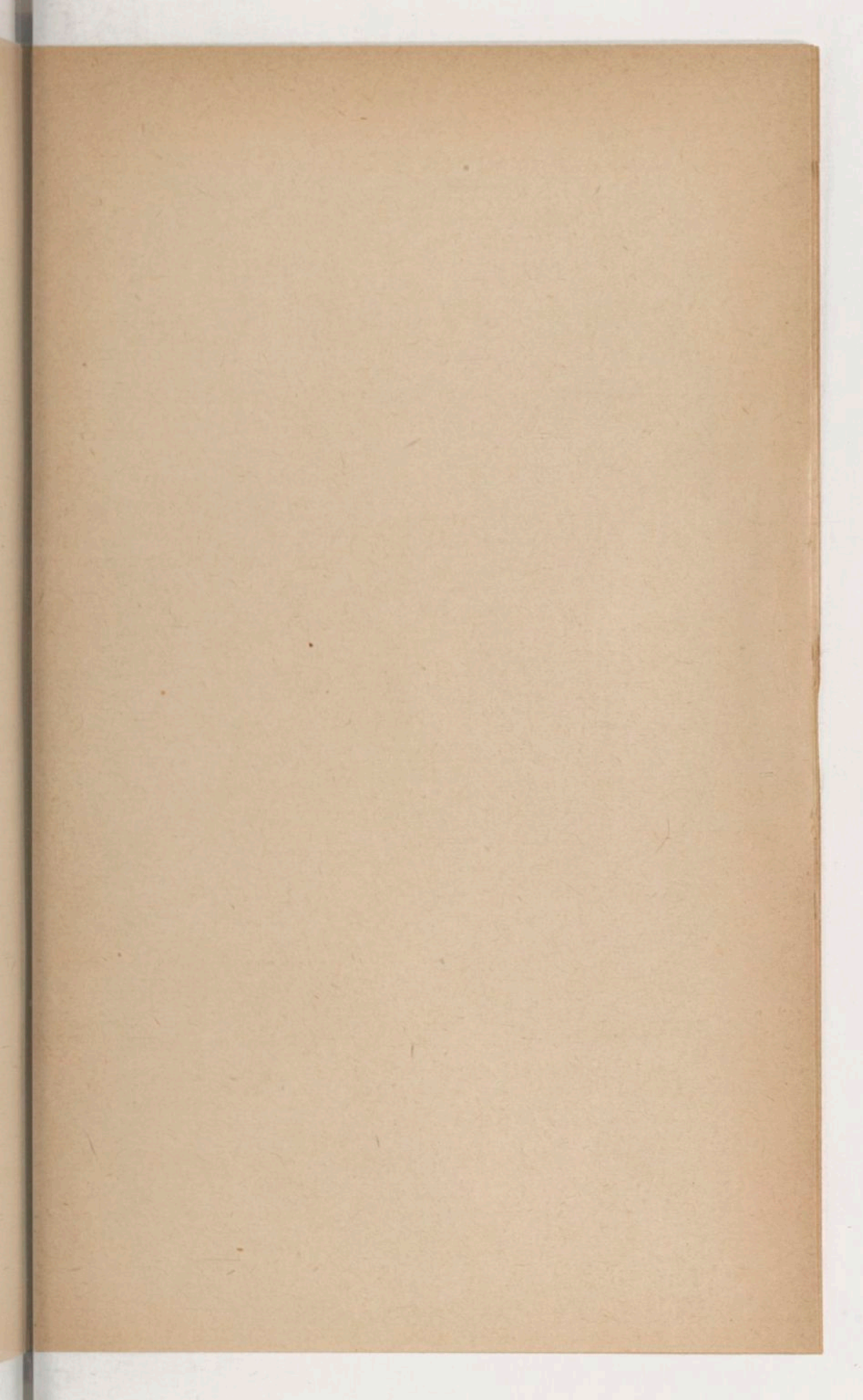


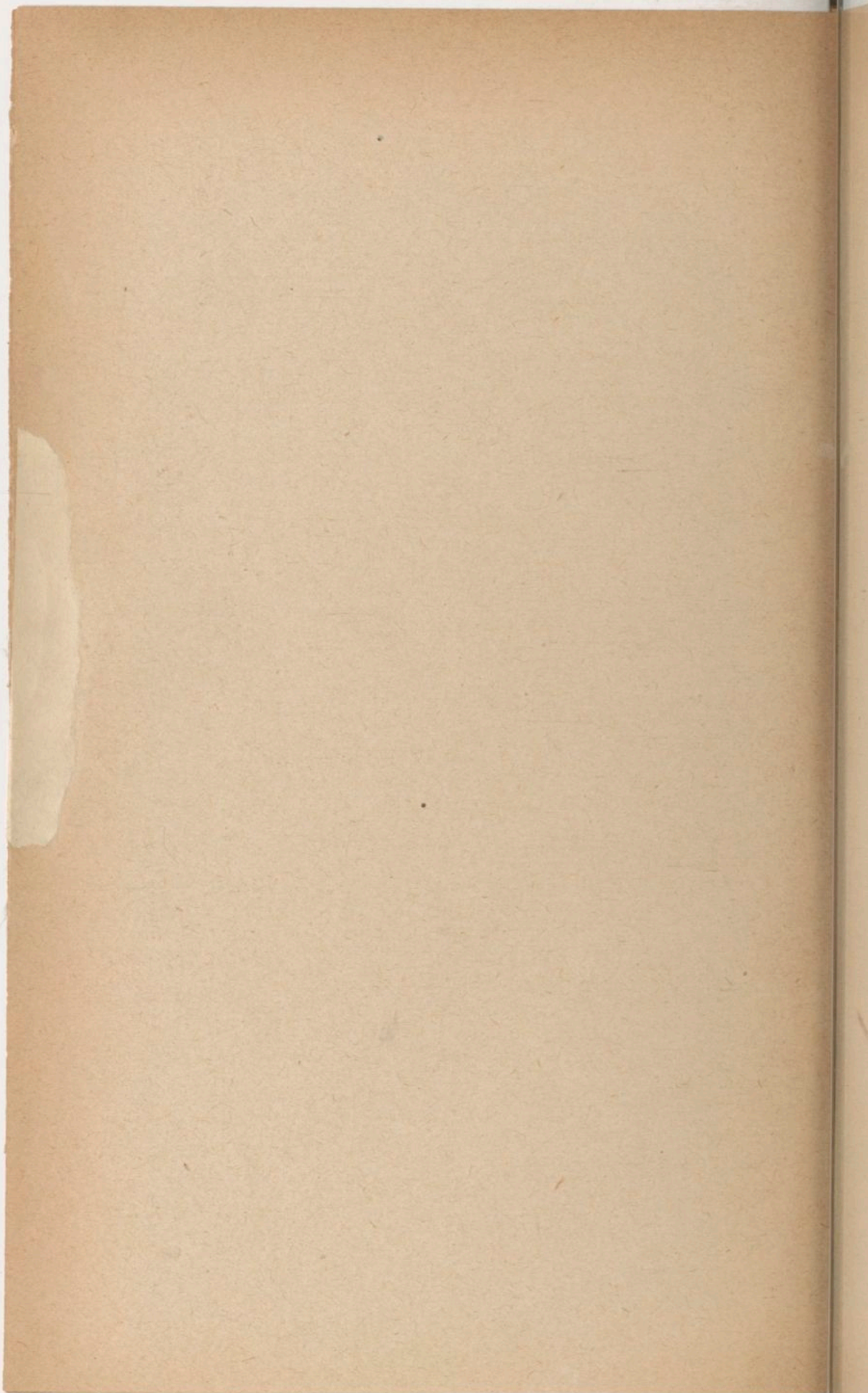


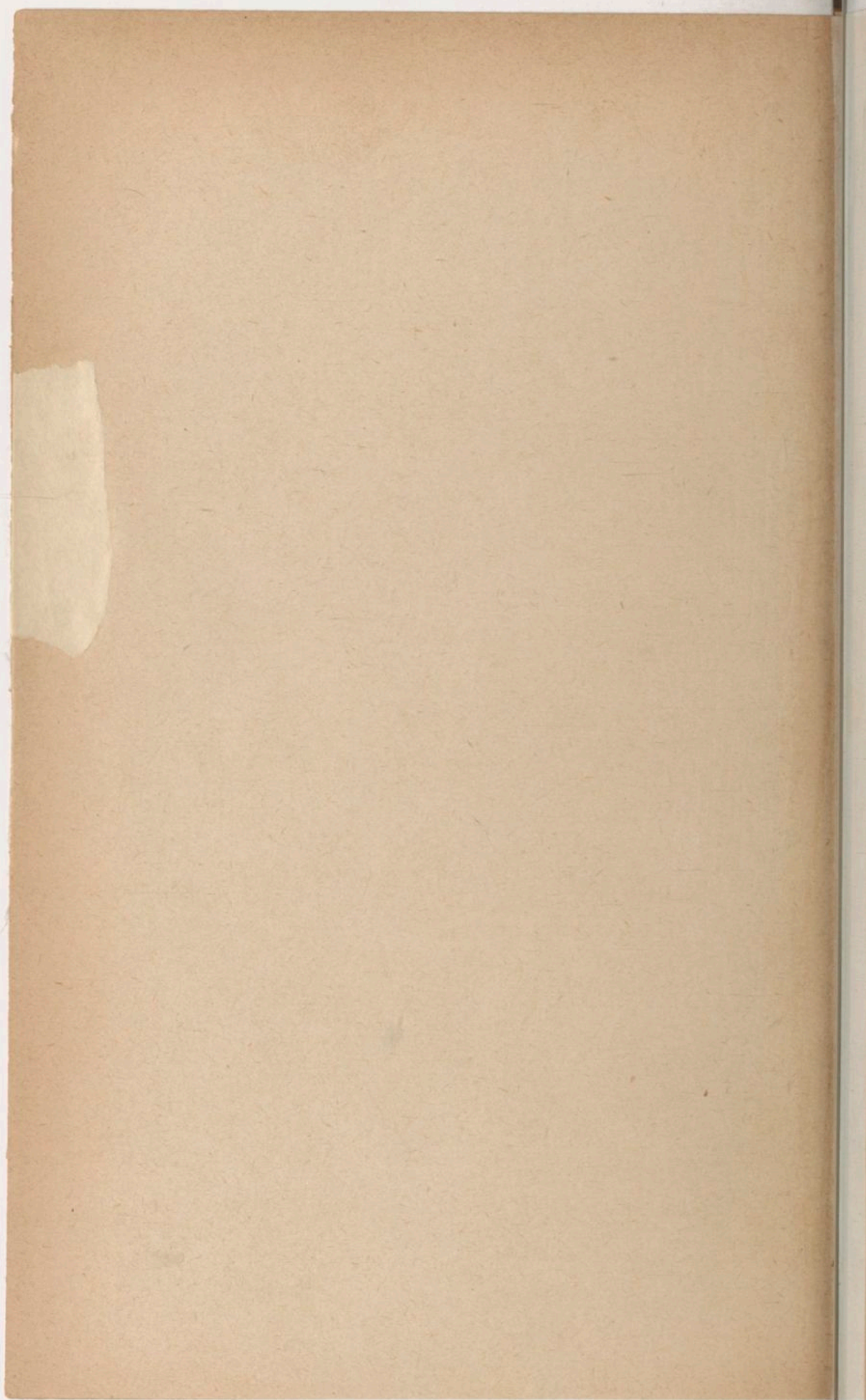
GUINGAMP, IMP. P. LE GOAZIOU, PLACE DU CENTRE, 39











HYACINTHE CAILLIÈRE, ÉDITEUR A RENNES

Tryphina Keranglâz, poème, par Anatole LE BRAZ, 1 vol. in-12, 2 fr.

Chansons et Poésies, par Joseph FUCHS, 1 vol. in-12, 2 fr. 30.

Chansons gauloises, par Joseph FUCHS, 1 vol. in-12, 2 fr. 30.

Duguesclin, le siège de Rennes (1356-1357), par Frédéric FONTENELLE, brochure in-8°, 0 fr. 75.

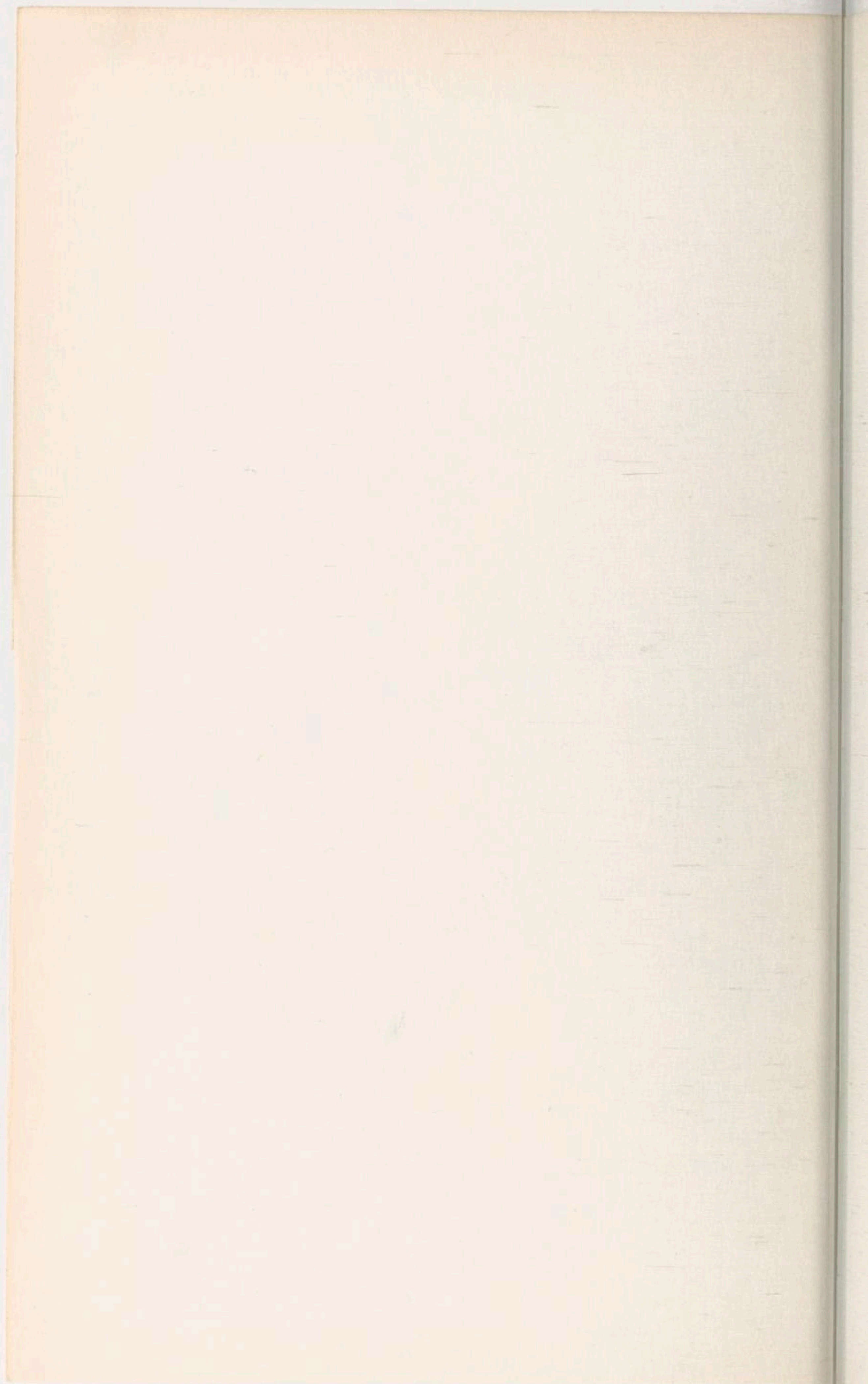
La Reine Anne, poème par F. FONTENELLE, plaquette in-8°, 1 f. 25.

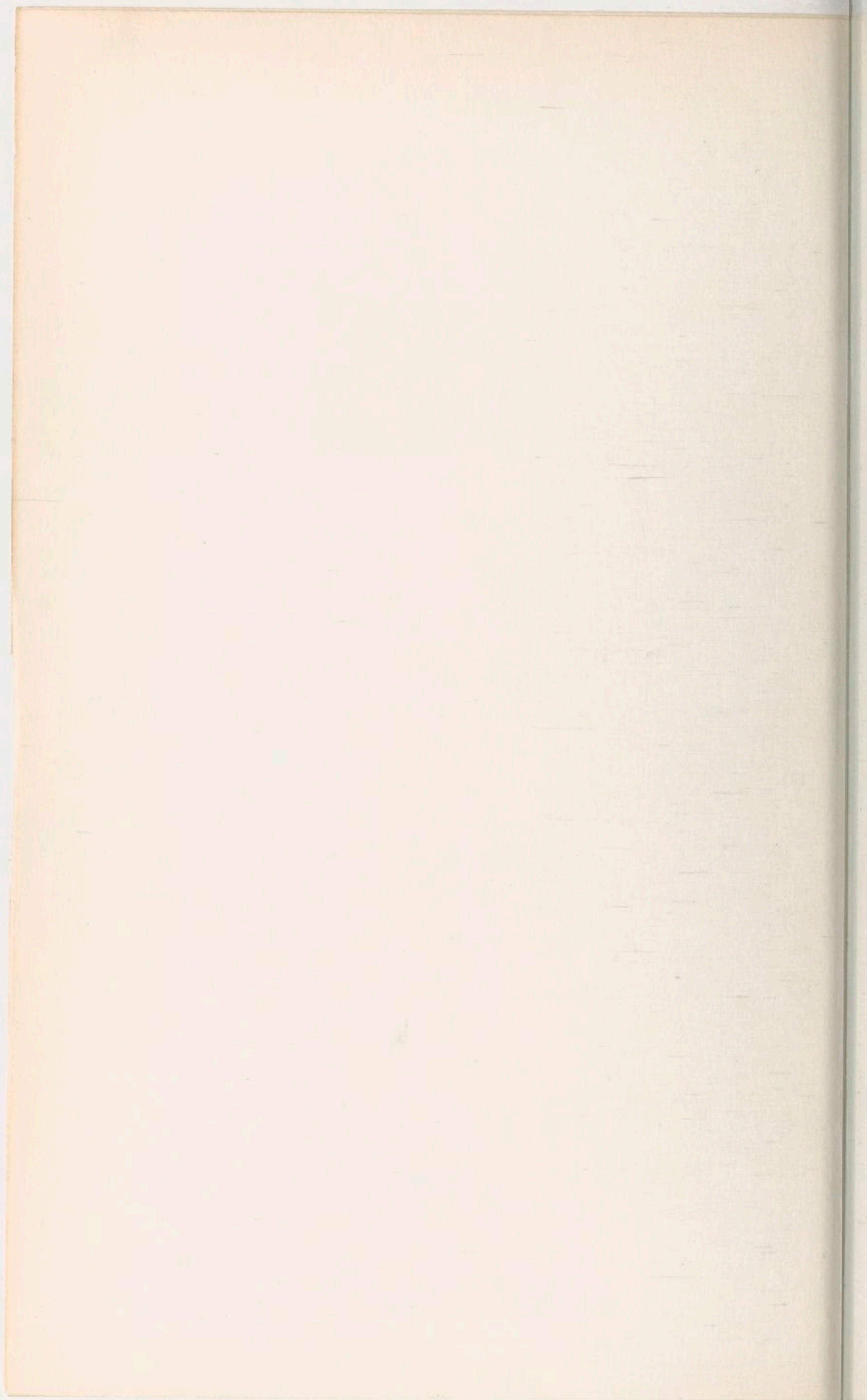
Chansons populaires recueillies dans le département d'Ille-et-Vilaine, par Lucien DECOMBE, 1 vol. in-12 elzévir de XXVIII-464 pages, avec 70 airs notés et une eau-forte d'Ad. LÉOFANTÉ (Ouvrage couronné par la Société académique de Nantes), 7 fr. 30.

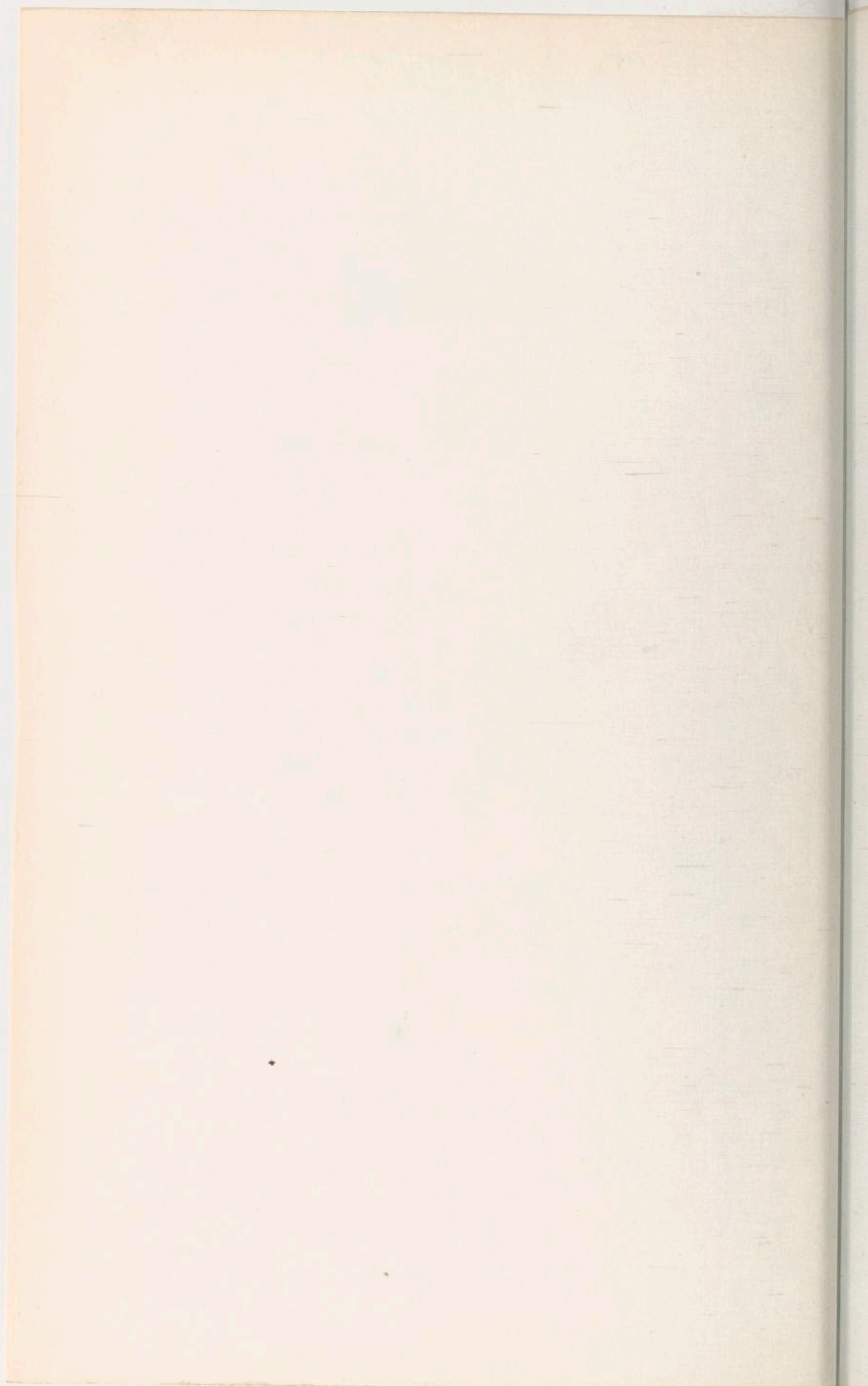
Au bord de la mer bretonne. — Alouettes et Goëlands, poésies par Adolphe PABAN, 1 vol. in-12, 3 fr. 30.

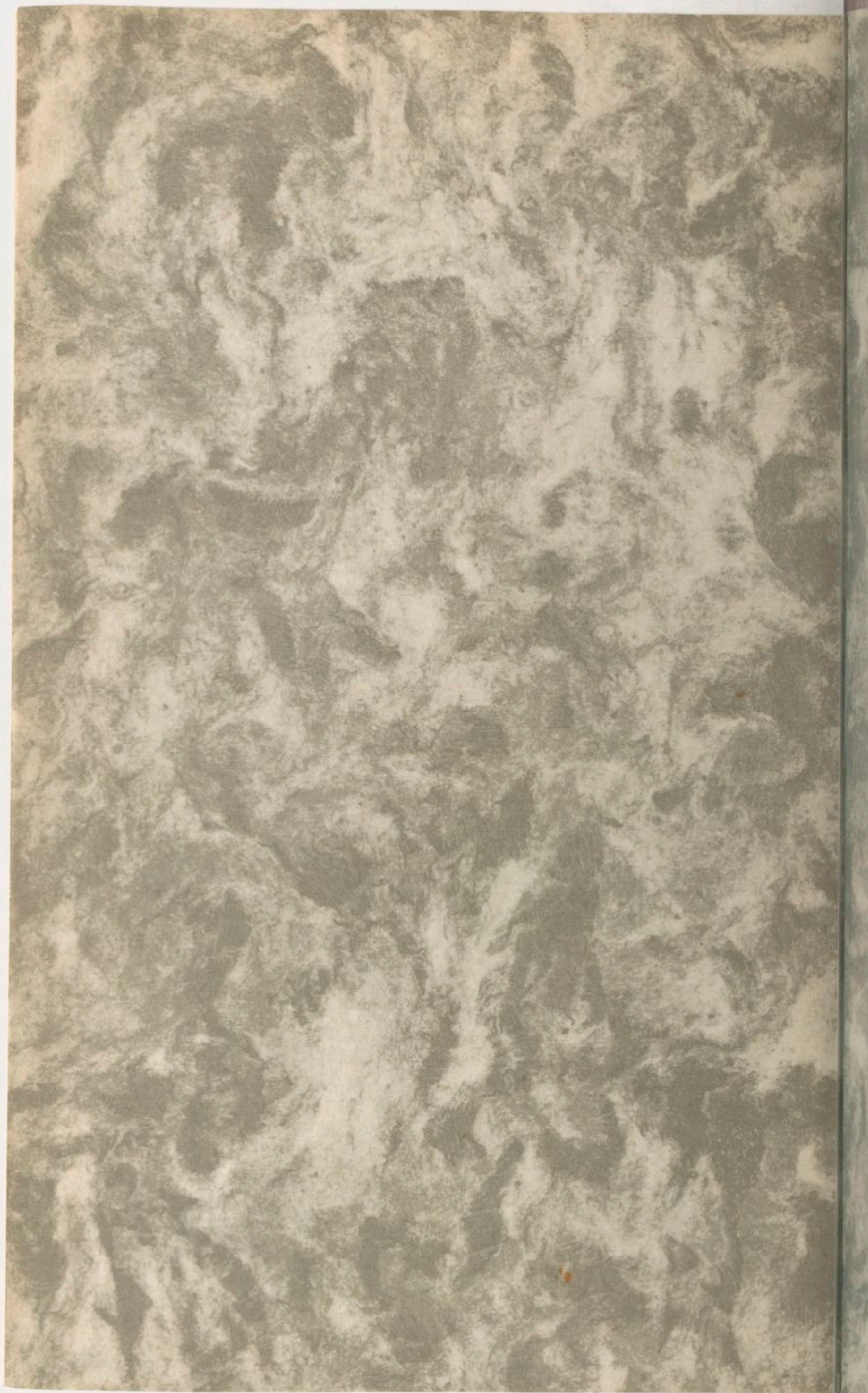
Sous les Chênes, poésies, préfaces de F. Coppée et L. Cladel, par Jos PARKER, 1 vol. in-12, 3 fr. 30.

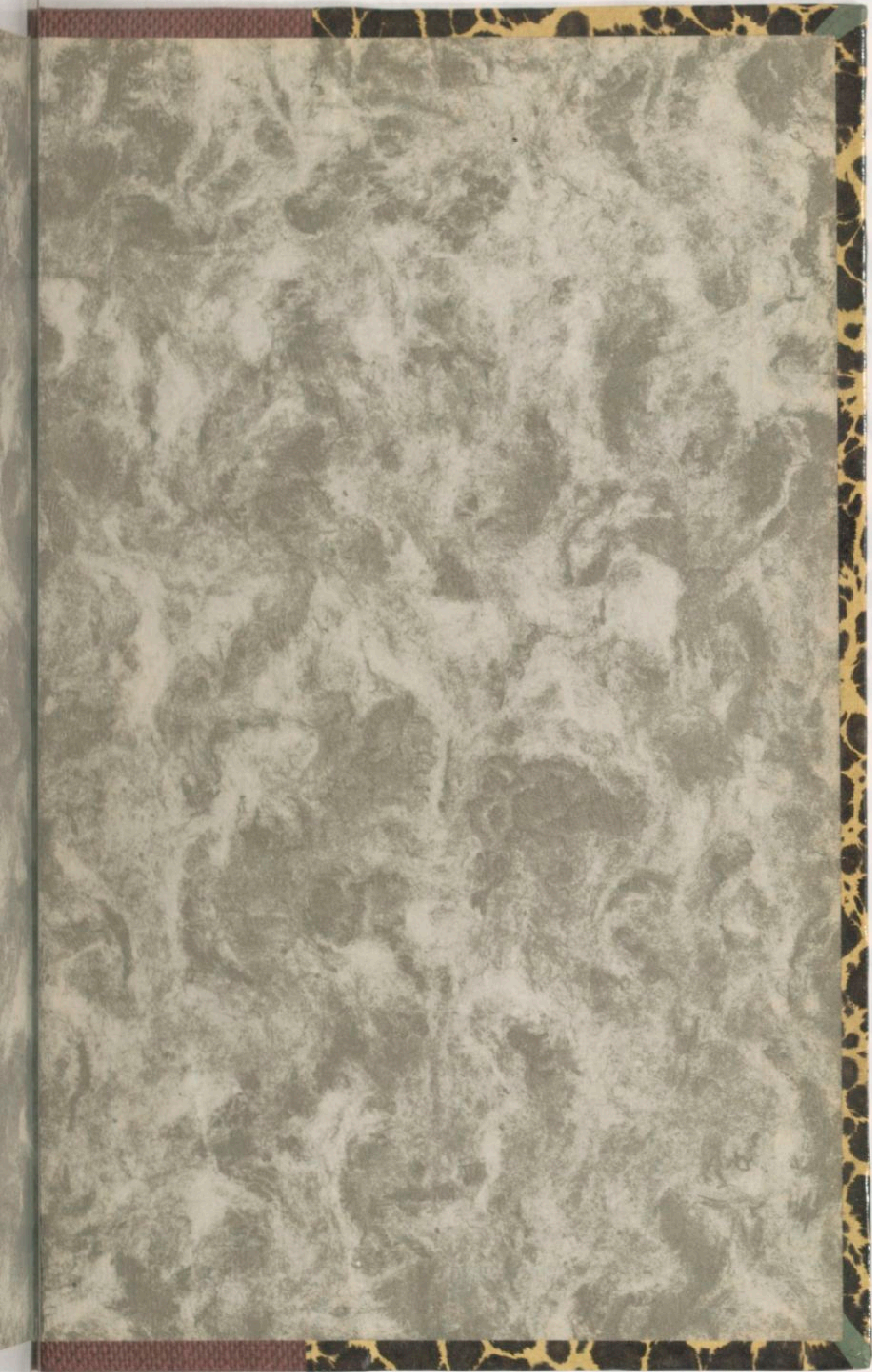
Livre champêtre, par Jos PARKER, 1 vol. in-12, 3 fr.











BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE



3 7531 04611888 2